



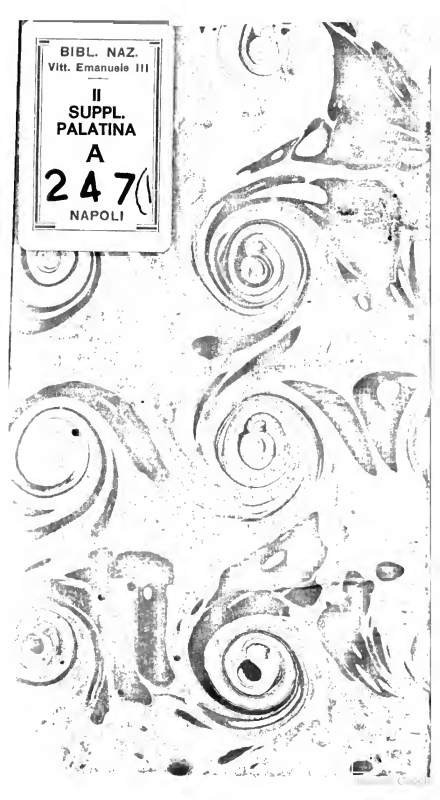
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA

A

247(1)

NAPOLI





II Supp. Part. A 247

627502
VOYAGES

DANS

**L'ISLE DE CHYPRE,
LA SYRIE ET LA PALESTINE,**

AVEC

**L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DU LEVANT;**

Par M. l'Abbé MARITI:

TRADUITS DE L'ITALIEN.

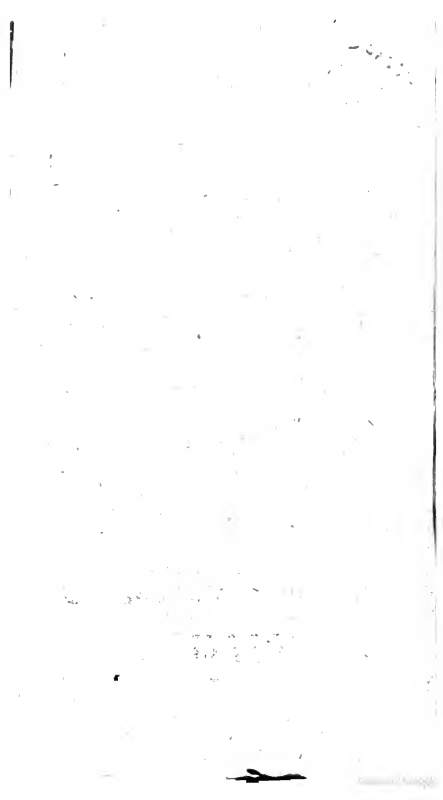
TOME PREMIER.


**A NEUWIED,
CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.**



I 79 I.







AVERTISSEMENT.

NOUS espérons que ces Voyages, que nous avons fait passer dans notre langue, seront aussi favorablement reçus du Public qu'ils l'ont été en Toscane ; ils ont obtenu à M. Mariti une réputation rapide & une place dans plusieurs académies célèbres.

Cette histoire du Levant ne peut qu'intéresser toutes les classes de la société. Elle offre à l'homme de lettres des recherches curieuses ; au publiciste , des idées neuves & approfondies sur les gouvernemens ; au voyageur, des connoissances locales qui dirigeront plus sûrement sa marche ; à l'artiste ou à l'amateur, des ruines précieuses à étudier ; au négociant, d'utiles instructions & des encouragemens sur le commerce ; à l'homme du monde, quelques délassemens agréables.

L'état ancien des peuples du Levant s'y trouve rapproché de leur état présent. On y voit par-tout l'homme de génie & l'homme libre à côté de l'homme brute & esclave, qui foule leurs cendres sans le savoir. Dans un tableau succinct, mais parfaitement tracé, se développent successivement les révolutions politiques & religieuses qui ont amené la dégradation de ces brillantes contrées. Tel est le charme du pinceau, que l'imagination s'abuse quelquefois dans cette ancienne patrie des arts,

IV A V E R T I S S E M E N T.

jusqu'à regarder comme une réalité ce qui n'est plus qu'un souvenir.

On s'attache au pas de l'écrivain qui plaît pour mieux instruire. En croyant ne contempler que de belles campagnes, on étudie toutes les productions qu'elles renferment; on enrichit sa mémoire des faits historiques qui les ont rendus célèbres; on y fait des rencontres qui donnent à connoître les mœurs du pays.

On est aussi porté naturellement à réfléchir sur l'instabilité des choses humaines, à la vue de momumens détruits, de villes antiques changées en tombeaux, de fertiles plaines devenues une vaste solitude: on apprend à connoître le fanatisme à de telles fureurs; on apprend à le craindre & à le haïr.

Il est des maux présens qui excitent encore plus la sensibilité. Une verge de fer se promène sur ce sol infortuné; l'affreuse tyrannie y fait sensiblement disparaître le petit nombre d'habitans qui ont échappé aux anciens fléaux; l'homme y est tellement dégradé, qu'il a perdu sous ses chaînes le sentiment de l'indignation.

On applaudit au courage de l'écrivain, qui, né dans un pays où le despotisme sacerdotal & ministériel s'unissent étroitement pour écarter la vérité du peuple, qui, prêtre lui-même, a pu s'élever au-dessus des préjugés ultramontains, & oser revendiquer les droits des nations, démasquer le fanatisme, & établir, au nom du ciel, la liberté des cultes,

Nous donnons les deux premiers , & nous ferons paroître incessamment les trois autres.

Le premier tome traite du royaume de Chypre. M. Mariti ayant longtems séjourné dans cette île, a pu tracer un tableau détaillé de son gouvernement , de ses religions, de ses usages , de la richesse de son sol , de son commerce avec l'Europe & avec les Echelles du Levant.

Dans les second & troisieme volume, sont décrites les trois Arabies, la Syrie , la Palestine , la Judée & la Galilée.

Pour ne pas interrompre à chaque instant sa marche , l'auteur a cru devoir placer, en tête du second tome, l'histoire abrégée des divers habitans de ces provinces, tels que les Arabes , les Druses, les Kurdes, les Metuales, dont les mœurs singulieres sont un mélange de barbarie & de grandeur d'ame.

Il s'est surtout attaché à faire connoître les assassins , d'où descendent les Kurdes, peuple pasteur dans le principe de son établissement , qui , ensuite devenu homicide par système, désola le camp des Croisés , & se fit craindre des potentats de l'Orient & de l'Europe , au point de se les rendre tributaires. Faute de recherches ou de renseignemens , il en est à peine parlé chez la plupart de nos historiens , & cette longue série de crimes , qui distingue les Assassins de toutes les nations connues jusqu'ici , a même rendu leur existence douteuse pour plusieurs autres.

VI A V E R T I S S E M E N T.

Les deux derniers volumes nous dépeignent les guerres de religion, dont l'Orient fut le théâtre pendant plusieurs siècles. La partialité ou le préjugé n'égarent jamais la plume de l'écrivain; fidèle à la vérité, il expose les vices, les brigandages & les attentats qui souillèrent l'armée chrétienne; il déchire le voile religieux sous lequel Rome s'enveloppa pour cacher son ambition, & finit en menaçant les pontifes du compte rigoureux que le ciel leur demandera au jour des vengeances, des flots de sang qu'ils ont fait répandre en son nom.





V O Y A G E S

D A N S

L'ISLE DE CHYPRE,

LA SYRIE

ET LA PALESTINE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'île & du royaume de Chypre en général.

CHYPRE, île de la Méditerranée, dans la Turquie d'Asie, est située sous le cinquante-deuxième degré de longitude & le trente-cinquième de latitude, entre la côte de Syrie & celle de la Cilicie, aujourd'hui la Caramanie : rien de si divers que les noms qui lui ont été donnés (a). Plin l'appelle

(a) Plin. lib. V, cap. 31.

Acamantide , Ceraſtis , Aſpelie , Amatufie , Macarie , Cryptos & Colinie : on la voit dans d'autres hiftoriens ſous la dénomination de Chetime , Eroſa , Paphos , Salamine , & dans les poètes ſous celle de Cythere : ces derniers en ont fait le berceau de Venus & l'aſile des Grâces. De-là les charmantes deſcriptions qu'ils nous en ont tracées & les ſcenes enchantereffes dont elle fut , à les en croire , le théâtre. Leurs tableaux ingénieux ont perpétué le charme & les noms , de Cythere , de Paphos & d'Amathonte , ces lieux plus ſpécialement conſacrés à la Déeſſe du plaifir , réveillent encore aujourd'hui des idées riantes & voluptueuſes.

Cette île étoit anciennement compoſée de neuf royaumes (a). Tributaire de l'Egypte , & bientôt après de la puiffance romaine , des Empereurs d'Occident , elle paſſe à ceux de Conſtantinople. Les Arabes la leur enlevent ſous l'Empire d'Héraclius qui en fait de nouveau la conquête : Iſaac , prince de la famille des Comnènes , y commandoit avec le titre de duc. L'éclat d'une couronne flatte ſon ame ambitieufe : il s'empare de l'île ; il y regne. La foibleſſe de l'empire favorife longtems l'uſurpateur ; mais en 1191 ,

(a) Plin. lib. V , cap. 31.

Richard I, roi d'Angleterre, la lui arrache avec la vie : ce monarque la vend ensuite aux Templiers : la différence des cultes arme les naturels du pays contre ces nouveaux souverains, & désespérant d'en être jamais les paisibles possesseurs, les chevaliers la remettent à Richard, qui la cede à son tour à Gui de Lusignan. En 1460, Charlotte, dernière héritière de cette famille, en est chassée par Jacques son frere naturel. Elle épousa Lonis de Savoie, & de là vient que ces ducs prennent encore aujourd'hui le titre de roi de Chypre. Après la mort de Jacques, Catherine Cornaro, sa veuve, se voyant sans enfans mâles, abandonne ce royaume en 1480, à la république de Venise. Elle n'en jouit pas longtems : en 1570, les Turcs s'en rendent maîtres, & tout concourt à leur en assurer la possession. D'où vient ce peuple inquiet & remuant sous ses premiers souverains, se prête-t-il avec tant de docilité au joug de l'empire Ottoman ? Le gouvernement despotique pesant sur la partie opulente, & par conséquent la moins nombreuse de la nation, seroit-il, en effet, comme on l'a dit, plus favorable à la classe indigente & constitutive de l'état ? Il est une cause moins éloignée & dont l'idée se présente à la vue de ces peuples infortunés. L'esclave robuste souleve & secoue sans peine

un fardeau modérément onéreux ; mais s'il est au-dessus de ses forces, si la disproportion est trop inégale, ce même fardeau le terrasse, & le malheureux, brisé, rampe & se traîne désormais à la manière des animaux. Tel est l'effet du despotisme ; il écrase l'homme, il anéantit ses nobles & brillantes facultés : renfermé dans le cercle étroit de ses besoins, il perd enfin la conscience de sa grandeur, & cette conscience ranimée a été, de tout remis, chez les peuples esclaves, le principe des révolutions & le signal de la liberté. Quoi qu'il en soit, Ferdinand I, des Médicis, dans le grand duché de Toscane, essaya de prendre cette île, & il ne lui a manqué, pour y réussir, disent les historiens, que de meilleurs généraux.

Cette belle île a deux cents vingt milles de longueur, soixante-cinq de largeur, & environ six cents de circuit, en y comprenant les golfes. Une chaîne de montagnes, dont les plus élevées sont l'Olympe, Ste-Croix & Buffavent, la traverse & la divise du levant au couchant.

La plus grande de ses plaines, est celle de Messarée ; l'œil s'égare & se perd dans une étendue de soixante-dix-huit milles de longueur sur trente de largeur, & la variété des tableaux ajoute encore au plaisir de cet immense horizon.

Il y a peu de fleuves & de torrens , dont le lit , même en hiver , ne soit entièrement desséché , & cela par l'extrême rareté des pluies. Le ciel y est , pour ainsi dire , d'airain , & les historiens assurent qu'au tems de Constantin , trente années s'écoulerent qu'il n'avoit point encore plu dans cet île. On sent combien une sécheresse aussi constante doit nuire à sa population.

Il y eut autrefois un grand nombre de villes dont il ne reste aujourd'hui que les noms & les débris ; quelques-unes même dont on chercheroit en vain l'antique situation. Famagouste & Nicosie en sont les seules places importantes , à moins qu'on ne veuille mettre sur le même rang Larnic , où les négocians européens ont leur comptoir : on y voit en outre sept citadelles commandées par autant de gouverneurs.

De Chypre sont sortis beaucoup d'hommes distingués par leur naissance , leurs vertus & leurs lumières ; & Strabon ne craint pas de dire qu'elle l'emporte à cet égard sur la plupart des îles de la Grece.

On a écrit que l'air y étoit mauvais & mal-sain ; ce préjugé empêche bien des étrangers de s'y arrêter & d'en faire ainsi l'expérience par eux-mêmes. Mais ceux qui y ont séjourné au moins une année , ont été à por-

tée de reconnoître la salubrité de l'air, & l'erreur des anciens écrivains.

Les fievres tierces & quartes sont, il est vrai, très fréquentes & très opiniâtres à Chypre & dans tout le Levant; mais les causes n'en sont pas dans la malignité de l'air. Il est d'ailleurs facile de les éviter. J'ai souffert pendant dix mois entiers de cette maladie : mon expérience peut être utile à d'autres; je vais en conséquence entrer dans quelques détails à ce sujet. Je ne tardai pas à m'appercevoir que je donnois lieu moi-même aux rechûtes qui la prolongerent si longtems. La chaleur excessive du climat entretient une transpiration abondante & continuelle : si l'on a l'imprudence de s'exposer dans cet état au moindre vent, les pores se resserrent, & il en résulte une suppression de transpiration qui est infailliblement suivie de la fièvre. Une autre cause encore, ce sont les liqueurs fortes, & l'usage immodéré de certains fruits, & particulièrement du concombre, de la pastèque & du melon. Les naturels mêmes du pays échappent rarement, & surtout en été, à cette espèce d'épidémie; mais ils se contentent d'une légère saignée, laissent agir la nature & guérissent sans remède, sans régime, avec la seule attention de se priver de fruits. Cette méthode, je l'avoue, ne suffi-

roit pas aux Européens. La maladie exige de leur part un peu plus de soin. Elle n'est pas sans danger ; on ne le prévient que par un régime austere & soutenu. L'exercice du cheval est encore un remede que les Turcs & les Grecs employent avec succès, au moins pour empêcher les obstructions occasionnées par cette sorte de fièvre. Ces derniers quelquefois, las & ennuyés de la constante opiniâtreté du mal, prennent, au moment où le frisson annonce son retour, un grand verre de l'excellent vin de Chypre, & ce remede agréable est un de ceux qui réussissent le mieux.

Les religions sont assez diversifiées dans cette île. Les Turcs n'ont point eu la tyrannie de vouloir y faire dominer la leur. Plût à Dieu que cette modération eût toujours été le partage des souverains ; elle eût épargné le sang des hommes, & n'eût pas mis souvent entre les membres d'une même nation, plus de distance qu'il ne s'en trouve entre des peuples séparés par des mers immenses ou d'inaccessibles montagnes. La plupart des habitans sont Grecs schismatiques. Outre une multitude d'Arméniens, on y voit des Maronites, espece de catholiques, dont les pratiques & les cérémonies religieuses ne different pas des nôtres. Les Latins sont beaucoup moins nombreux, &

formés des seuls Européens & des freres de St-François, connus par tout le Levant sous le nom de Peres de la Terre-Sainte; nom que nous leur conserverons dans la suite de ces Mémoires.

Les Turcs y ont un Mulla; c'est en quelque sorte le chef suprême de la loi; les Grecs un archevêque & trois évêques; les Arméniens un évêque; les Maronites un archiprêtre, & les Latins deux curés, l'un pour les François, l'autre pour les Italiens; la tolérance religieuse s'étendant ici à toutes les nations.

Les Anglois y sont en petit nombre, & c'est sans doute pour cela qu'ils n'ont ni église, ni chapelle, ni ministre de leur religion. S'il arrivoit qu'ils se multipliaient, je ne doute pas qu'on ne les forçât à se donner toutes ces choses. Ici comme ailleurs on fait que l'homme est l'être religieux par excellence, que la religion est le lien le plus fort qui attache le peuple à son souverain, en lui découvrant en lui l'image de la Divinité, & la politique du gouvernement ne laisseroit pas subsister l'exemple dangereux d'un peuple sans culte au sein d'un empire où l'on éprouve tous les jours l'importance des opinions religieuses.

Les langues grecque & turque y sont également dominantes, & de ce mélange est

résulté la corruption des deux idiômes. La grecque a néanmoins conservé dans les termes la pureté de l'ancien dialecte ; mais la prononciation en est totalement altérée, & cela depuis l'arrivée des Vénitiens dans l'île. Les commerçans parlent communément la langue italienne & très peu la françoise. On observe que les Orientaux apprennent plus aisément l'italien que les Européens.

Les Cypriotes sont généralement bien faits ; ils ont la taille élevée , l'air noble & agréable ; ils sont sobres & tempérans. Les femmes n'ont rien de beau que les yeux ; leurs traits manquent de délicatesse. Elles ont cependant joui en ce genre de la plus grande renommée , & c'est parmi elles encore que nos amans à madrigaux vont chercher des modeles ; mais il faut l'avouer, les dames Européennes n'ont point à s'enorgueillir du parallele , car il en est peu d'une beauté rare : elles sont assez grandes , très portées à l'amour , sans industrie , & d'une vie molle & voluptueuse. Elles arrivent jusqu'à la plus extrême vieillesse , & il n'est pas rare de voir des bisaïeules s'ennuyer du veuvage & se ranger de nouveau sous les loix de l'hymen. Tous les Grecs aiment le plaisir , mais le Cypriote s'y livre avec fureur , & la vivacité de ce goût , loin de se ralentir ,

semble se rallumer sous la verge du despotisme.

On s'habille ici comme à Constantinople. Rien ne distingue les dames que la coëffure haute & légère qui surmonte leur tête. C'est une mode très ancienne & qui ne s'est conservée que dans cette île. Leur habit à la cypriote est plus étroit que leur vêtement à la turque. Il consiste dans un petit corset & une jupe de toile de coton rouge ; la robe est de drap de velours ou de soie. C'est une longue pièce d'étoffe qui part des épaules, entre dans les bras & descend jusqu'à terre. Elle ne croise pas pardevant, & laisse cette partie du corps entièrement découverte. Leurs chemises sont de soie & se fabriquent dans le royaume. Le haut-de-chausses est une espèce de pantalon, & a des brodequins de cuir jaune ; vers la cheville du pied, sont attachées les sandales qui leur servent de chaussure. Elles n'ont pas de corps à baleine ; un simple corset de coton dessine leur taille & en entretient la souplesse. Le reste est couvert d'une chemise très fine ; voile léger dont la modestie ne se contente pas, & auquel elle ajoute une étoffe moins déliée & moins transparente. Elles ont des chaînes d'or au cou, & leurs bras sont enrichis de perles & de bijoux. La coëffure de la tête, dont j'ai parlé plus haut, est

est un assemblage de mouchoirs de mouffeline agréablement imprimés, lequel forme une espece de casque flottant en arriere, & aux extrémités duquel elles attachent un autre mouchoir plié en triangle, qu'elles laissent ondoyer sur les épaules. Ce casque les hausse d'un demi pied, & leur donne une attitude théâtrale & gigantesque. Les coëffures pyramidales si fort à la mode à Chypre & dans quelques pays de l'Europe, choquent à la fois le goût & le bon sens. La tête est par elle-même le chef-d'œuvre de la nature, & je voudrois persuader au beau sexe que tous ces ornemens étrangers en détruisent l'effet. Elle occupe la place la plus élevée & la plus apparente dans la figure humaine. La nature n'a rien oublié pour embellir le visage; elle y a fondu un coloris frais & délicat; un double rang du plus bel émail y est artistement planté. Elle en a fait le siege du sourire & de la pudeur. Le sens brillant de la vue acheve d'animer & d'égayer la scene. A chaque côté sont suspendus les organes de l'ouïe, & le plus léger ébranlement devient dans la figure humaine une source de modulations agréables & d'expressions ravissantes. Elle lui a donné des attitudes, des graces & des mouvemens ineffables. La chevelure la surmonte, &, comme une ombre errante & légère,

en fait ressortir admirablement les beautés. En un mot, elle y a imprimé le sceau de la perfection, & la tête sert, en quelque sorte, de coupole au plus beau de ses ouvrages. La surcharger d'ornemens superflus, c'est en détruire l'admirable proportion, & substituer à des beautés réelles les colifichets de l'enfance & de la vanité. Chez les dames Cypriotes, la majeure partie des cheveux est cachée sous ces ornemens. Elles les divisent néanmoins vers le front, & les étendent sur les tempes jusqu'aux oreilles; les cheveux de derrière voltigent & tombent en boucles naturelles : celles qui en ont une assez grande quantité, en forment huit ou dix tresses. Elles aiment passionnément les odeurs, principalement sur la tête qu'elles couvrent de toutes sortes de fleurs. Les femmes catholiques sont très coquettes; elles étalent, avec complaisance, une parure élégante; leur œil semble appeler l'éloge, & la promptitude ou la lenteur à se rendre à leur delir, décide assez leur jugement sur ceux qui les entourent. Les femmes Turques au contraire, modestes & réservées, au moins en apparence, sont revêtues de la tête aux pieds d'une robe blanche de coton. Toutes les dames Cypriotes en général, ne paroissent jamais en public que couvertes d'un voile qui dérobe une partie de leur figure.

Le royaume de Chypre fut longtems gouverné par un Bacha, mais l'île commençoit à perdre de son ancienne splendeur. Les dépenses devenoient excessives, & le peuple étoit accablé d'impôts ; il, en porta sa plainte & supplia la Cour Ottomane de lui donner, à la place du Bacha, un Muhaïil ou simple gouverneur. Sa demande fut accordée ; mais les Cypriotes en changeant de maître ne changerent que d'oppresser, & vexés également sous le Muhaïil, ils se plainquirent de nouveau & redemanderent un Bacha. Toutes les supplicatioas alors furent inutiles, & ils continuent de gémir sous un joug qu'ils avoient cru moins dur & moins onéreux.

Les revenus du royaume sont abandonnés au Grand-Visir ; mais ne pouvant y aller commander en personne, il le fait affermer & le vend au plus offrant. Le dernier enchérisseur, muni d'un Kat-scierif ou mandat spécial du Grand-Seigneur, confirmé par le ministre, arrive dans son gouvernement, & comme ces nuages, avant-coureurs des tempêtes, dont les flancs recèlent tous les fléaux qui doivent désoler nos campagnes, la présence de ce despote subalterne, imprime l'épouvante & présege tous les maux.

Si, comme on le voit, l'intérêt & non

le mérite est ici la route des grandeurs, l'intérêt est aussi la règle unique qui dirige les grands. Rien n'arrête ces gouverneurs avides. Ils s'acharnent sur le peuple. Leur subtile tyrannie invente mille moyens de pressurer son or & d'extorquer les fruits de ses travaux & de ses sueurs. Chaque jour voit éclore un nouvel impôt, & après s'être engraisé de la substance des peuples, après avoir enrichi les agens de ses cruautés, objet de l'exécration publique, chargé d'or & de malédictions, ce gouverneur se retire, & fait place à un nouvel acquéreur, qui, enchérissant sur son bail, se croit en droit d'enchérir sur ses rapines & ses vexations. Qu'arrive-t-il ? Ce beau royaume est réduit à un état déplorable. Le numéraire est épuisé ; son sol, favorisé de la nature, dépouillé de ses riches productions, a la nudité des déserts, & les émigrations journalières font de ces superbes pays une effrayante solitude. C'est là sans doute un des effets les plus terribles & les plus ordinaires du despotisme. Tels sont les tableaux que l'on devrait offrir aux souverains jaloux d'un pouvoir sans limites, & qui, dans l'excès même de leur autorité, trouvent souvent le tombeau de leur puissance. Les droits ne sont nulle part plus accumulés. Ils présentent dans leur totalité une somme de 200

piastres par citoyen, quelles que soient sa fortune & ses facultés. La capitation est dans toute l'étendue de l'empire de 20 piastres seulement. Ici elle s'étoit élevée jusqu'à 40, & ce ne fut que par une grace spéciale qu'on la réduisit à 21. En 1764, les vexations allèrent si loin, que le peuple se révolta; il courut au palais du gouverneur, les portes furent enfoncées & le tyran massacré. Cet attentat eut les suites les plus funestes. J'en parlerai ailleurs en témoin oculaire, & comme un des principaux négociateurs de l'accommodement ménagé entre les deux partis par le consul italien.

La cour du Muhaïil est composée du Casnadar ou trésorier, du Kiaja ou secrétaire, des Sciauscs, ou gardes particulières, & des Ciocadars, espèce d'employés subalternes, dont le nombre n'est pas fixé. Il est assez communément de cent à cent cinquante; ce sont de ces êtres inutiles, si communs dans les cours, entretenus par le faste, une véritable superfluité, & le superflu des rois est malheureusement toujours le nécessaire des peuples. Les Sciauscs & les Ciocadars ont leur chef respectif, appelé Basc-Sciausc & Basc-Ciocadar. Il y a en outre les Sarafs, par les mains desquels passe le numéraire qui se verse au casna ou trésor. Leur office est d'en reconnoître la bonté &

d'en faire le compte. Ils sont grecs ainsi que le Dragman du sérail ou interprète du palais qui partage ce poste avec le Firman ou commandant de la Porte.

S'agit-il de créer un nouvel impôt , le gouverneur ne s'adresse pas directement au peuple , mais au dragman , & celui-ci à l'archevêque qui en fait part à tous les diocèses pour en régler la perception , éviter les avanies & diminuer les demandes. On seroit tenté de croire , après ces beaux préliminaires , qu'il reste au moins un refuge au peuple surchargé , que le zèle de l'archevêque doit mettre des bornes à la tyrannie , & opposer à l'insatiable avarice les réclamations du patriotisme & de l'humanité. Mais ici comme en beaucoup d'endroits , le protecteur du peuple n'est qu'un vain simulacre ; jamais il n'élève une voix courageuse en faveur des opprimés. Une basse politique , le plus vil intérêt en fait bientôt le valet du despote , & cet homme vendu , signant le cadastre opresseur , autorise des violences qui assurent son crédit & sa fortune.

Parmi les impôts extraordinaires , il en est d'une singularité piquante. Quand le gouverneur a besoin d'argent , tous les moyens sont également bons. Il impose tel ou tel nom qu'il désigne , & je n'ou-

blierai jamais que le nom de George étoit le nom taxé à mon arrivée dans cette île. Il est à remarquer que les Grecs seuls sont soumis à cet impôt. Rien ne démontre mieux le mépris profond de ces gouverneurs pour leurs malheureux sujets : non contents de les mettre à l'encan comme de vils troupeaux, & d'acheter le droit de les tourmenter à leur aise, ils ne cherchent pas même à colorer leur violence, & ajoutent aux impositions les plus onéreuses la dérision la plus insultante. Faut-il s'étonner que tant d'outrages aient quelquefois échauffé la vengeance de ces peuples indignés, & oseroit-on les blamer d'avoir osé se souvenir qu'ils étoient des hommes ?

L'or est ici l'agent universel. Tout se rachette avec l'or, jusqu'au sang des citoyens. La loi ordonne, il est vrai, la mort de l'assassin, mais le coupable, moyennant quelques centaines de piaîtres, en élude aisément la poursuite. Les habitans de l'endroit où s'est commis le crime, sont également soumis à une taxe, dont le produit se verse au trésor du grand-seigneur. L'amende pour le meurtre d'un homme de trente à trente-cinq ans, est de 500 piaîtres. Dans tous les autres cas, on calcule à peu près le tems qu'il pouvoit espérer de vivre encore, & le revenu dont sa mort

prématurée prive le souverain; on leur en fait payer l'équivalent & très souvent au-delà. Si l'assassinat prémédité se soustrait par argent à la rigueur des loix, on conçoit qu'il doit en être, à plus forte raison, de même de l'homicide involontaire.

Les Mehemets sont des tribunaux où ressortissent toutes les causes civiles ou criminelles. Ces tribunaux sont présidés par le Mulla dans la capitale, & par les Cadis dans les villes ou villages les plus considérables. Les affaires s'y jugent en peu d'heures. Les Turcs n'ont point de loix écrites : le Coran leur en tient lieu. C'est pour eux le livre sacré, le livre par excellence. Tout bon Cadi doit en avoir sur lui plusieurs passages : ce sont de longues listes repliées autour de sa tête en forme de turban. Ces passages s'accroissent à toutes les circonstances. Chacun les interprète à sa manière, & presque toujours dans un sens opposé à celui du législateur.

Toute personne citée devant les tribunaux pour dette, doit au Cadi la dixième partie de la somme en litige; le débiteur reconnu & convaincu, est obligé de la payer, ou à son défaut, le demandeur si sa créance est fautive ou sa prétention mal-fondée.

Le Cadi a droit également au dixième des

biens d'une personne morte dans son district. L'estime s'en fait à l'amiable & sans rigueur.

Il y a en outre seize Cadilichs , autres tribunaux , dans chacun desquels préside un Cadi. Le Mulla est le chef suprême de cette espece de magistrature. On n'y rend que des arrêts provisoires. Dans les causes importantes , on dresse le procès , on le remet au Gouverneur , & celui-ci au Mulla ; le Gouverneur ne pouvant disposer de la vie d'un citoyen , qu'il n'en ait préalablement conféré avec le Mulla , dont le consentement est absolument nécessaire.

Le gouvernement militaire de l'île est entre les mains de l'Alai-Bei , général des Spahis ou soldats de cavalerie , & de l'Aga-Jannissaire , commandant de l'infanterie. Leurs Capitaines respectifs se nomment Zaim & Cioluagini. Il devroit y avoir trois mille Spahis dans l'île , & environ huit mille jannissaires : à peine s'en trouve-t-il cent des premiers & deux mille des seconds. La paye n'en est pas pas moins toujours la même. Ce sont les commandans qui la reçoivent.

Lorsque les Turcs en firent la conquête , on comptoit à Chypre , outre les femmes , les enfans & les vieillards , soixante-dix mille hommes sujets à la capitation. Tel fut toujours le nombre de ses habitans dans les courts momens de sa gloire & de sa splen-

deur ; & le Grand-Seigneur , à 5 piaſtres par tête , retiroit un revenu annuel de 400,000 piaſtres. Mais bientôt le deſpotiſme enveloppa ces riches contrées ; les ſources de l'abondance tarirent : la population diminua. On continua d'exiger les mêmes rétributions , & ceux qui ſurvécurent aux déſaſtres de leur patrie , que l'indigence & la force de l'habitude enchaînoient à ce ſol infortuné , s'en virent impitoyablement chargés. La progression fut auſſi immenſe que rapide , & la ſomme montoit à l'époque de la deſtitution des Bachas , à 40 piaſtres par citoyen. A peine ſe trouve-t-il aujourd'hui douze mille hommes ſoumis à la capitation : & quoiqu'elle ait été , comme nous l'avons dit plus haut , réduite à 21 piaſtres par tête , le revenu en eſt encore de 250,000 piaſtres , & cette ſomme jointe à tous les impôts extraordinaires , forme une rétribution annuelle de 540 mille piaſtres. Obſervez que , quoique le nombre des retribuableſ ſoit à peine un ſixieme de ce qu'il étoit autrefois , la totalité des revenus n'en eſt pas moins augmentée d'un cinquieme , & vous aurez une idée des vexations , des avanies de toute eſpece , que les gouverneurs , les magiſtrats , les commis , une foule d'agens ſubalternes exercent ſur ces malheureux iſulaires.

La population de Chypre eſt , comme on

l'a vu, bien diminuée. A peine est-elle aujourd'hui de quarante mille ames. Mon calcul n'est peut-être pas des plus exacts : ce seroit une chose difficile à Chypre & dans toutes les contrées du Levant. Les Orientaux ne tiennent pas comme nous des registres de naissance & de mort. Ils ne se forment une idée de leur population que d'après les contribuables, qui en font à peine le tiers. Ajoutez à cela qu'en Asie le nombre des femmes surpasse sensiblement celui des hommes : c'est une observation que j'ai faite, & qui me fut confirmée par tous les peuples que j'ai fréquentés dans le Levant.

D'après cela, la polygamie, en usage chez les Orientaux, sembleroit indiquée par la nature elle-même. Car s'il étoit vrai, pour eux comme pour nous, qu'ils dussent s'en tenir à une seule femme, toutes les femmes surnuméraires seroient donc de trop, & cette inutile surabondance contrarieroit l'axiôme si vrai que la nature n'a rien fait en vain. Le caractère de ces peuples, les idées qu'ils paroissent s'être formées de l'amour, viennent encore à l'appui de ces réflexions. On ne connoît point ici ces ravissmens, cette extase, ce rapprochement des ames, qui nous égarent dans une ivresse religieuse, divinisent à nos yeux l'objet de notre tendresse, nous identifient avec lui, & font de l'amour

une émotion sublime & une chaîne indissoluble. Toutes les nuances de la sensibilité leur échappent. Le moral de l'amour est nul : on n'en connoît que les fureurs ; c'est un besoin que l'on satisfait & non un sentiment qui vous entraîne. Celui-ci ne cesse d'embellir l'objet aimé, y découvre chaque jour, à chaque instant un charme inconnu, une grace nouvelle, le multiplie, pour ainsi dire, & éprouve, jusques dans la constance, tous les plaisirs du changement. Tel est l'amour dans les régions tempérées, où les deux puissances dont l'homme est formé, sont en harmonie, où la sensation physique est subordonnée au sentiment moral qu'elle exalte sans l'anéantir, & delà l'obligation naturelle & religieuse de s'en tenir à une seule épouse. Mais si, au contraire, l'amour n'est qu'un besoin physique, un acte purement animal, un pareil amour n'admet point de choix, n'est point exclusif, & rien ne supplée, pour celui qui l'éprouve, à la variété des objets. Tel est l'amour dans ces contrées, où l'action irrésistible & continuelle d'un ciel embrasé détruit l'harmonie des deux puissances, où la violence de la sensation étouffe l'énergie du sentiment, où l'homme cède à la plus fougueuse des passions, & non au plus doux des penchans, & de là la pluralité des femmes. La polygamie sera donc une conséquence.

naturelle de ces températures enflammées & de la constitution des Orientaux , & la surabondance des femmes , loin d'être une erreur de la nature , deviendra une preuve de sa sagesse & de son intelligence. Peut-être aussi (car tout ce que j'ai dit plus haut est une observation dont je ne garantis pas la justesse) peut-être aussi n'a-t-elle fait naître les femmes en plus grand nombre dans quelques pays , que pour engager les peuples de la terre à se rapprocher par des alliances , à faire de l'univers une même patrie , & des membres dispersés du genre - humain une seule & unique famille.

Cette île étoit autrefois une des plus riches & des plus fertiles du monde. On y trouvoit des mines d'or , d'argent , de cuivre , de fer , de marcasite , d'alun de roche , & jusqu'à des émeraudes. Il ne reste plus de ces anciennes productions que le souvenir & le nom des contrées d'où elles étoient tirées. Le gouvernement actuel enchaîne la curiosité , & interdit à cet égard toute recherche. On y faisoit aussi une grande quantité d'huile. Dès le tems même des Vénitiens l'esprit d'intérêt & de calcul anéantit ces branches utiles , & la culture en fut abandonnée pour celle des cotons. Le safran , la rhubarbe , autres productions importantes , sont aujourd'hui totalement négligés. Les daims , les

chevreuils, les ânes, les sangliers, les bœufs sauvages, les faisans les plus beaux & les plus nombreux, faisoient du territoire de Chypre une campagne vivante & animée : tout est détruit, tout a disparu ; & il semble que ces animaux ayent refusé d'embellir un pays que la liberté n'habitoit plus.

Les productions actuelles de l'île sont la soie, les cotons, les laines, la noix muscade, les vins, la térébentine, le kermès ; le ladanum, les blés, l'orge, la colloquinte, la poix, le goudron, la soudé, le sel, la caroube, les bois de construction, la terre d'ombre, la terre verte ; ces productions forment autant de branches du commerce que l'île entretenoit avec l'Europe, & dont je parlerai plus amplement ailleurs.

L'île étoit autrefois très abondante en huile : on en faisoit tous les ans des envois considérables dans les pays étrangers ; mais la récolte en a depuis diminué au point de nécessiter l'importation des huiles du dehors. Elle abondoit également en jujube, de la semence duquel les habitans tiroient une grande quantité d'huile. C'est ce que fait encore la Natolie ; & cette huile est une des branches les plus considérables de son commerce avec la côte de Syrie. Elle est sur-tout d'une utilité réelle dans les années stériles en olives. Le jujube, ou le sésame, par sa hau-

leur, la forme de ses feuilles & la configuration de sa fleur, approche beaucoup de la fleur appelée bel-homme : de la petite semence, que renferme la capsule, après la parfaite maturité, on a coutume, comme je l'ai dit plus haut, d'extraire une assez bonne huile. Celle de soudre étoit encore d'une grande ressource dans le tems que les huiles d'olive & de sesame ne pouvoient subvenir à la nombreuse population du royaume : on est quelquefois forcé de recourir au fruit d'une autre plante appelée curtunia. Cette plante est à peine sortie de terre, que le fruit commence à se former : elle grandit dans l'espace de quelques mois & s'élève à la hauteur d'un homme. Sa feuille est étoilée; sa tige a une demi-coudée de circonférence; elle reste toujours verte, ne durcit point, & renferme beaucoup de moëlle : le fruit est de la grosseur d'une fève, & a la forme d'une châtaigne en gousse. Il contient un noyau dont l'huile, consacrée à différens usages, ne peut néanmoins servir à l'assaisonnement des viandes.

La terre produit ici toutes sortes de légumes & d'herbes sauvages, dont la connoissance enrichiroit la botanique; on n'y voit presque plus d'arbres, & par conséquent très-peu de fruits. Mais la nature, en récompense, y a prodigué les fleurs : on y natura-

lîse aîfément les plantes les plus belles & les plus délicates de l'Italie, de la France & de la Hollande. Les hyacinthes, les anemones, les renoncules, les narciffes fimples & doubles, qui exigent tant de foin en Europe, viennent ici fans culture, croiffent fur les montagnes, & font de ces belles campagnes un immense parterre. Il y en auroit davantage encore, fi les Cypriotes n'en dépouilloient les vallées pour en orner leurs jardins. Ils en font paffer beaucoup en France & en Hollande, où elles réuffiffent très bien. Les oranges y font communes, d'un goût exquis & d'une faveur délicieufe. Auffi rien de plus agréable que de fe promener dans ces environs au lever ou au coucher du foleil, lorsque les molécules odorantes, mîfes en action par la chaleur de l'afre du jour, ou condensées par la fraîcheur de la nuit, portent à l'odorat le mélange de tous les parfums : c'eft alors que les fonges rians de la fable, fe réalisent, & que cette île eft encore la retraite des plaifirs & le berceau de l'amour.

Parmi les fleurs favauges, il y a une efpece d'orchis nommée fleur-abeille, qui a en effet la forme de cet industrieux animal. Elle n'a qu'une tige, quelquefois deux, & fur chacune d'elles cinq à fix fleurs : fa racine la range dans la claffe des plantes bulbeufes

& ressemble à deux testicules de chien. Le suc de cette racine est un spécifique excellent pour les blessures.

Les Cypriotes cultivent une plante qu'ils nomment Chenna: dans son plus grand développement, elle est aussi haute & aussi grosse que le grenadier dont elle se rapproche par le tronc & les rameaux. Ses feuilles sont semblables à celles du myrte, & ses fleurs à une grosse grappe de raisin en fleur. On en extrait une huile qui a toutes les propriétés du baume. La forte odeur qu'elle exhale, insupportable aux Européens, plaît néanmoins beaucoup aux Orientaux; à la fleur succède un fruit pareil à une grosse coriandre. Les feuilles de cette plante, seches ou vertes, bouillies dans l'eau, donnent une belle couleur orangée. Les Cypriotes s'en teignent les cheveux, qui, une fois imprégnés de cette couleur, ne la perdent que très long-tems après. Les femmes turques, quelques femmes grecques s'en frottent les ongles & les paumes de la main, persuadées qu'elles en auront la peau plus blanche & la carnation plus belle. Dans tous les pays du monde, les femmes ont cherché, les unes à ajouter aux graces de la nature, les autres à en réparer les défauts, & tous les secrets, toutes les eaux cosmétiques inventées par le charlatanisme, ont mis bien souvent à l'épreuve & n'ont pu

corriger encore , à cet égard , l'insurmontable crédulité du sexe.

Les Vénitiens , maîtres de l'île , avoient coutume d'en peindre leurs chevaux , & cet usage ne s'est maintenu qu'à l'égard des lévriers blancs & des troupeaux.

Faute de bras pour la cultiver , une grande partie de l'île reste toujours en friche : il n'y croît que du thym , du serpolet & d'autres herbes odoriférantes qui embaument l'atmosphère. Le luxe même de la nature abandonnée à elle , montre assez quels seroient les heureux effets de la culture dans ces fertiles déserts.

Il y a près de Paphos , dans les flancs caverneux d'une montagne , un cristal de roche parfaitement beau. Son éclat lui a fait donner le nom de diamant de Paphos : on le polit comme les autres pierres précieuses. Il est défendu sous des peines rigoureuses , d'en enlever la plus petite parcelle. La montagne est environnée de gardes ; mais leur fidélité n'est point à l'épreuve du plus léger présent.

On a fait les mêmes défenses pour la pierre d'amiante , dont la carrière est près du village de Paléandros. On est parvenu , dit-on , à en faire des toiles incombustibles ; le feu , loin de les altérer , en augmente la blancheur. Ce fait , fondé sur le

rapport de Pline & de Dioscoride , est , au jugement des modernes , une de ces erreurs si communes dans la physique des anciens.

Les Grecs actuels appellent cette pierre *Caristia*, & quelques autres pierre de coton.

On y trouve en outre du jaspe rouge , des agates , & trois diverses sortes de pierres. Les collines les plus voisines de Larnic sont toutes de talc; on en compose le plâtre dont on enduit les maisons du royaume.

On ne voit ici d'animaux sauvages que les renards & les lievres. Les herbes odoriférantes dont ceux-ci se nourrissent , donnent à leur chair un goût exquis & un fumet agréable. La chasse est le principal divertissement des Européens. Ils entretiennent à grands frais des chevaux & des meutes ; aucune saison n'enchaîne leur activité ; dès la pointe du jour , des troupes de chasseurs se répandent dans les plaines , & en poursuivent sans relâche les hôtes fugitifs.

Les volatiles les plus communs , sont les francolins , les perdrix , les bécasses , les cailles & les grives : elle abonde en oiseaux de riviere. Le prix des francolins & des perdrix est environ de cinq sous la piece ; les bécasses coûtent un peu plus, les Cypriotes en faisant un cas particulier. Tous les autres oiseaux s'y donnent plutôt qu'ils ne

se vendent : les becfigues & les ortolans y sont chargés de graisse , & telle est leur multiplicité , que les payfans , à quatre sous le bouquet ou la douzaine , y font un gain considérable ; ils prennent le plus grand nombre près du village de Saint-Nappa. Ils en portent une partie à la ville ; mais communément ils leur enlèvent la tête & les pattes , leur donnent un premier bouillon , & les mettent dans du vinaigre avec quelques ingrédiens conservateurs. Ils les gardent ainsi une année entière , & les vendent au même prix que les autres. Le débouché , pour ces sortes d'oiseaux , est chez les Européens de Larnic , qui en font passer en Angleterre , en France , en Hollande , & dans quelques parties de l'empire Ottoman. Il est vrai qu'ils n'en envoient guere en Turquie , qu'à leurs correspondans , pour la consommation particuliere de leurs maisons. Quoi qu'il en soit , il sort de l'île tous les ans quatre cents barils dont quelques-uns contiennent deux cents , & d'autres quatre cents de ces oiseaux. La maniere la plus ordinaire à Chypre de les accommoder , est de les couper par le milieu , de les étendre sur le gril avec une tranche de pain & un peu de persil ; c'est un mets excellent.

Dans les mois de juillet & d'août , des troupes de vautours couvrent les campa-

gnes ; ils n'y font que passagers ; tous les autres oiseaux y pondent sans excepter la bécasse , dont on dit cependant n'avoir point encore vu de nid dans aucun endroit de l'île. Mais cela n'est pas plus vrai à Chypre qu'en mille autres lieux , où l'on prétend la même chose avec aussi peu de fondement.

Il y a parmi les bêtes vénimeuses , une espèce de serpent , dont le nom grec signifie sourd. Son atteinte est mortelle. Son corps a une coudée de long & un pouce de diamètre ; la couleur en est jaune & noire ; deux petites cornes surmontent sa tête. Les Grecs l'ont très mal nommé , car il n'est nullement sourd. Il se tient ordinairement dans les bleds , & les moissonneurs , outre les bottines dont ils se garantissent les jambes , attachent à leurs faux des sonnettes qui les mettent en fuite. Cette précaution seroit bien inutile si la nature lui avoit en effet refusé l'organe de l'ouïe. A propos de ce serpent , il y a au village de Tremitiu une famille grecque , dans laquelle la vertu d'en guérir la morsure est , dit-on , héréditaire ; j'ai vu deux personnes blessées se présenter à un parent de la famille qui les guérit par son seul attouchement. Tous ceux qui avoient dédaigné ce remède en furent les victimes , & mou-

rurent quelque tems après. Il est bien vrai que toute la vertu consiste dans un secret connu des gens de cette famille; en touchant la plaie, ils y appliquent avec adresse une poudre qui cause une douleur très vive, mais momentanée.

La tarentule de Chypre est une araignée brune tirant au noir, toute couverte de poils longs : sa piqure n'est pas mortelle, mais elle n'en est pas moins dangereuse, & cause souvent des douleurs aiguës accompagnées de fièvre.

Celle de la galere est incurable ; c'est un animal étroit, assez plat, long d'un demi pied, de couleur jaunâtre ; & garni d'une multitude de jambes qu'il meut uniformément contre les rames d'une galere, & de-là vient qu'on lui en donne le nom.

Il y a en outre un serpent noir de deux ou trois coudées qui n'est pas venimeux ; on le prend avec la main sans danger, & après lui avoir enlevé la peau, on en cuit la chair, qui est, dit-on, d'un assez bon goût.

Les chevaux n'y sont pas propres à la course, mais il en est à Paphos de très estimés pour leur pas appelé ciapcun, qui est un amble accéléré qu'ils continuent, sans fatiguer le cavalier sur les collines & dans les plaines, l'espace de six heures entières.

Les ânes ont le même pas ainsi que les mulets qui passent pour les meilleurs de tout le Levant.

Les bœufs sont petits & maigres. Les Grecs n'en mangent jamais ; ils ont pour maxime , que l'animal qui laboure la terre, que le serviteur de l'homme & le compagnon de ses nobles travaux, ne doit point servir à sa nourriture.

La chair des moutons est succulente & délicate. Il y en a de très beaux, dont la queue pèse jusqu'à cinquante livres. Plusieurs d'entr'eux ont trois & même cinq cornes. On n'a pas, pour les engraisser, recours à la castration ; cette opération se fait communément sur les chevreaux qui sont la nourriture de l'été. Rien de plus beau que leurs troupes de chèvres : l'extrême propreté de cet animal, la variété de ses couleurs, sa peau bigarrée, forment un spectacle vraiment amusant, lorsque pendu au haut des rochers ou courant dans la plaine, sa pétulance, sa légèreté contrastent agréablement avec la dignité des autres animaux domestiques.

Les lévriers sont excellens pour la chasse ; l'éclair est moins rapide que ces animaux. A peine sont-ils lancés qu'on les voit sur leur proie ; aussi a-t-on soin d'en prendre de moins légers, lorsqu'on ne veut

pas perdre le plaisir de de cet exercice. Les lévriers de bonne race ont les oreilles , la queue , blanches & velues , le jarret long , nerveux & robuste , & le reste de leur pelage roussâtre.

Quelle distance relativement aux lumières de la Grece moderne à la Grece ancienne ! Ce n'est plus cette terre favorisée de la nature , & fécondée , pour ainsi dire , par les rosées du génie ; ce ne sont plus ces climats enchanteurs , où , sous un ciel pur & riant , s'élevoient des enfans dont les beaux arts entouroient le berceau , où se faisoient entendre ces voix éloquentes , dont les charmes puissans portoient dans tous les cœurs les flammes du patriotisme & l'enthousiasme de la liberté , où le peuple même doué de ce tact délicat , de cette fleur de goût & de sentiment qui s'ouvre aux véritables beautés , étoit à la fois & le juge & le guide du génie ; c'est aujourd'hui le triomphe de l'ignorance. Stupide adorateur de l'or , le Mahométan dédaigne les moyens nobles & purs que lui offre la culture des arts , & ne connoît plus , pour s'en procurer , que les vexations & la tyrannie. Le royaume de Chypre , toute la Syrie , la plus grande partie de l'Asie & de la Turquie d'Europe en sont de tristes exemples : on n'y cultive que les arts de première

mière née. té, que ces arts incompatibles avec le loisir de la réflexion & la délicatesse du sentiment : le besoin y soutient encore quelques manufactures dont le produit fournit à peine à la consommation des habitans. Tout a subi le joug du despotisme, tout a disparu, une nuit profonde couvre cette région si féconde en merveilles. Mais un temple antique est majestueux jusques dans ses ruines ; l'ami des arts descend encore avec respect sur cette terre parsemée des cendres de ces hommes sublimes, se recueille pour honorer leur mémoire, & dans un court moment d'illusion, croit les ouïr encore dans leurs tombeaux épars. Si ce n'est plus le pays des sciences, c'est encore celui des souvenirs : à la vue d'un arbre antique & vénérable, combien de fois ne me suis-je pas dit à moi-même : c'est ici peut-être que le divin Homere, dans le cours de ses voyages, étudia la nature & médita ses hymnes sublimes, ou que le difforme Socrate, parlant de la vertu & de la divinité, devenoit aux yeux de ceux qui l'écoutoient le plus beau des mortels : le lieu le plus agrete, consacré par cette idée, étoit un temple, & l'homme le plus ordinaire, participoit un instant au génie du dieu que son imagination y avoit placé. On

reconnoît encore dans les Grecs modernes, les descendans de ces grands hommes. Une certaine élévation d'idées montre ce qu'ils ont été ; mais la finesse qui les distingue , n'est plus aujourd'hui en eux que le talent de nuire ; tout ce que la ruse a de plus profond, la fourberie de plus délié, leur est connu , & le filet dont ils vous enveloppent, est ourdi avec tant d'art, qu'il échappe à l'œil le plus attentif : peu cultivent les lettres ; elles sont le partage de quelques moines : & le dernier effort de leur génie, est le plus souvent, de lire le grec sans l'entendre.

Tel est le tableau général du royaume de Chypre ; nous allons maintenant descendre aux particularités de cette île.

CHAPITRE II.

Du Port & du Bourg des Salines.

Le port des Salines, dans la partie méridionale de l'île, est un des plus florissans du royaume. C'est ce qu'il doit sans doute à sa situation avantageuse & à la proximité de Larnic qui est le centre du commerce de Chypre. Ce port étoit autrefois le rendez-

vous de tous les peuples de la terre ; & les Cypriotes regrettent encore ces jours de splendeur , ou , au milieu de tant de nations , parmi tant de coutumes , de langages différens , chacun d'eux pouvoit , comme cet ancien philosophe , se dire citoyen de l'univers. Les choses ont bien changé depuis. En considérant ce port , aujourd'hui solitaire , & me rappelant son antique célébrité , j'e crus voir le lit desséché d'un grand fleuve , & cette foule de noms étrangers gravés & confondus sur les pierres voisines , étoient comme ces signes numériques qui , longtems après la perte de ses eaux , sont encore un témoignage de leur première abondance.

Sur les bords de la mer , est le bourg des Salines ; il s'étend beaucoup plus en longueur qu'en largeur. On y voit une citadelle construite par les Turcs en 1625 , garnie de diverses pièces d'artillerie qui ont les armes de la république de Venise. Cette construction est en partie ruinée , caverneuse & rembrunie du côté de la mer ; ses antiques murailles ont disparu sous la multitude des plantes saxatiles que le tems y a fait naître , & dont les nuances tendres & délicates forment des oppositions charmantes avec la couleur sombre & livide de ces ruines. j'ai remarqué très souvent

de vieux Cypriotes , assés mélancoliquement sur ces décombres , l'œil tourné vers la mer & paroissant lui redemander ces vaisseaux qui leur en déroboient autrefois la surface. Le misérable état de cette citadelle n'empêche pas qu'on y ait mis une garde & un *Difdaer* ou gouverneur. Elle est de forme quarrée & sans aucun boulevard. L'objet actuel de ces hautes tours crenelées , jadis foudroyantes & meurtrières , est de saluer les vaisseaux des puissances étrangères qui viennent mouiller à cette rade.

A quelques pas de la citadelle , est un vaste enclos semblable à un cloître de religieux avec ses diverses cellules ; c'est là que sont reçus tous les étrangers qui n'ont pas d'asiles particuliers , & chacun y est traité selon son goût , à peu de frais.

Un peu plus loin est le bazar où se vendent les comestibles , les draps , les toiles & tout ce qui est à l'usage de l'homme ; c'est le marché le plus fréquenté de l'île ; tous les bâtimens de la côte de Syrie y viennent faire leurs provisions : les comestibles surtout y sont à très bon compte. Les boutiques environnantes offrent toutes sortes de marchandises européennes.

A côté du bazar , s'élève la douane à la tête de laquelle est un *Agâ* ou seigneur turc.

On lui donne ici le titre de douanier ; il n'est cependant qu'un simple substitut du grand douanier du royaume , qui réside à Nicosie.

La plupart des négocians ont leurs magasins dans ce bourg ; les cotons & les laines y sont les marchandises les plus communes.

Les Grecs y ont , du côté de la terre , une ancienne église dédiée à St Lazare , qu'ils disent évêque de Chypre. Elle appartenoit autrefois aux Latins , mais elle leur fut enlevée par ordre du grand-seigneur. Les pères de la Terre-Sainte y vont cependant encore célébrer , deux fois par an , le service divin , en mémoire de leur première possession. La jalousie des Grecs en a détruit tous les autres monumens. J'y ai remarqué , entr'autres choses le tombeau du saint ; il est creusé dans la pierre : on prétend que le corps en a été transporté à Venise. cette translation n'a rien diminué de la dévotion de ces peuples ; à toutes les heures de la journée on les voit prosternés devant le tombeau de leur saint ; sans doute ils le prient de modérer l'avarice de leur tyran , de garantir leur foible patrimoine , celui de leurs enfans , de l'invasion des grands , & de rendre aux plus simples devoirs de l'humanité , cette foule

d'hommes avides & sanguinaires. Envisagée sous ce point de vue, la piété de ces infortunés est respectable jusque dans ses illusions. Il est si naturel à des hommes persécutés, seuls & déshérités de tout soutien sur la terre, de s'éloigner un instant du théâtre de leurs souffrances, & de chercher au moins des apais & des consolateurs dans le ciel. Aussi le gouvernement turc n'a-t-il garde de s'y opposer ; il sait qu'ils souffriroient moins patiemment, si la religion & l'espoir d'un plus heureux avenir n'adoucissoient leurs âmes ulcérées.

Dans chaque église grecque est un siège particulier pour l'évêque ; celui de St Lazare est sans contredit le plus intéressant. Le travail en est parfait ; il excite l'admiration de tous les voyageurs. Mais les Grecs ont entièrement perdu les idées du beau & les modèles du goût : ce peuple, autrefois si sensible, considère ces chef-d'œuvres de l'art avec une dédaigneuse ignorance. J'observerai en passant que leur religion leur défend d'honorer les statues ; aussi n'en voit-on pas dans leurs temples.

Les Grecs baptisent par immersion : c'est ce qu'on ne fait guère que le huitième jour après la naissance. Tout latin qui s'unit à leur communion doit être rebaptisé ; il en

est de même d'un grec fait catholique, & qui veut rentrer dans le sein de son église.

A quelque distance de St Lazare, est le cimetière des protestans ; c'est sans contredit le lieu le plus agréable de ces environs, & je ne fais quel instinct voluptueusement mélancolique m'y ramenoit plusieurs fois le jour, & souvent même pendant les heures tranquilles & silencieuses de la nuit. Ceci ne surprendra que des Européens qui ne sont jamais sortis de leur pays ; tous les voyageurs savent quel soin on prend ici d'embellir ces derniers asiles de l'humanité. Placés dans des lieux absolument découverts, l'étendue des plaines, la hauteur des arbres, le bruissement des feuilles, le voisinage de la mer ou de quelque fleuve, le reflet tendre & onduleux de l'astre des nuits, toutes les scènes, en un mot, de la nature y rendent la douleur sublime, & la mélancolie aussi profonde que touchante. La diversité des mausolées, le faste ou la simplicité des inscriptions y deviennent une source de réflexions instructives ou de sentimens ineffables. Il est à remarquer que les peuples de l'Orient ont attaché le plus grand intérêt aux tombeaux de leurs ancêtres ; le tems qui détruit toutes les affections, semble donner à celle-là une nouvelle énergie. Les tombeaux sont la base de

leur religion; leurs écrits étincellent d'images funebres. Ces lieux sont à la Chine de véritables champs élysiens. Ils embellissent les fauxbourgs, les collines & les montagnes. Le charme des tombeaux est également répandu chez les peuples sauvages; la cendre de leurs peres est le lien le plus fort qui les attache à la patrie; c'est parmi eux encore que se trouvent les exemples les plus vrais & les plus touchans. Un époux, longtemps encore après la perte de sa compagne, arrose régulièrement sa tombe de ses pleurs; une mere va répandre des gouttes d'un lait, désormais inutile, sur le petit tombeau d'un enfant chéri, & ce signe éloquent & répété de la douleur maternelle, vaut bien, sans doute, les gémissemens éphémères de nos sensibles Européennes. Tout enfin respire dans ces climats, soi-disant barbares, cette religieuse mélancolie. D'où vient n'est-ce pas la même chose chez les peuples civilisés de l'Europe? Pourquoi les cimetières n'y sont-ils que des lieux infects & repoussans? Quelle est la raison de cet empressement avec lequel on oublie les morts que l'on a le plus chéris pendant leur vie? Disons-le hardiment, les vertus en Europe sont dans les livres & nullement dans les cœurs. Les gouvernemens n'y connoissent, pour rendre les peuples heureux, que les
petites

petits moyens d'une fausse & puérile politique, & dédaignent les grandes ressources de la nature. Ici l'enfant croît & s'élève à l'ombre de la maison paternelle; l'enfant européen en est exilé dès sa naissance, n'y rentre que dans la force de l'âge, laisse son cœur aux lieux toujours charmans qui le virent croître, aux objets qui reçurent son premier sourire & assurèrent ses premiers pas, & jusque dans leurs bras redemandent ses parens. Ici l'éducation est douce, aimante & agréable; en Europe, au contraire, une éducation triste & cruelle verse l'ennui, & fait germer la haine dans ces âmes tendres & innocentes. Ici le triomphe de la sollicitude paternelle est de leur laisser, en mourant, des talens & des vertus, & les enfans que ce spectacle élève, qui, dans leurs parens, voyent beaucoup moins des hommes que des dieux, voudroient en éterniser l'existence. La joie des familles européennes est d'étaler à leurs yeux un luxe éblouissant, des richesses immenses, dont la mort d'un pere doit les investir, & plus d'un d'entr'eux en accuse secrètement la lenteur. Voilà, n'en doutons pas, les sources de notre insensibilité : extirpons ces abus cruels; qu'un gouvernement sage & ami des hommes fasse fleurir les vertus, les droits de la nature renaîtront avec elles, & les Européens,

comme les peuples de l'Orient, longtems après la mort de leurs ancêtres, chercheront encore à s'environner de leurs ombres.

Les Turcs ont également dans ce bourg une mosquée; la construction en est moderne & mesquine. On a établi à côté un bain public.

Les eaux de fontaine y sont excellentes; la source en est au village d'Arpera. Elles se divisent un peu au dessus de Larnic, & forment divers ruisseaux dont quelques-uns vont abreuver la ville. Le dernier Bacha en fit construire les aqueducs; ils passent sur des arches de pierre solidement bâties & bien conservées. Les habitans ont à ce sage administrateur une obligation immortelle: outre les dépenses nécessaires pour la formation de ces canaux, il en assura le rétablissement ou la réparation, en laissant une somme que l'utilité publique conservera, sans doute, toujours à sa première destination.

Le commandement du bourg des Salines appartient au commissaire de Larnic; c'est l'Aga de la douane qui fait les fonctions. Il y a en outre un Sciel-agasi ou intendant du port, chargé de veiller sur ces côtes, & d'empêcher la fraude dans la sortie ou l'introduction des marchandises.

C'est dans ce port que viennent mouiller

les bâtimens marchands & les vaisseaux de guerre de tous les souverains ; il ne sera donc pas inutile de décrire ce qui s'y fait à leur arrivée , pendant leur séjour & à leur départ. C'est un cérémonial essentiel , & dont l'ignorance a souvent occasionné des querelles parmi les navires marchands , & quelquefois même parmi les consuls.

Tout vaisseau de guerre des puissances chrétiennes , sur le point de jeter l'ancre , reçoit le salut des bâtimens européens auxquels il répond , selon les regles de la marine , par un certain nombre de salves. Dès qu'il a jetté l'ancre il attend celui de la citadelle qu'il ne peut obtenir sans un ordre exprès du gouverneur de Nicosie ; on dépêche sur le champ auprès de lui ; il est libre de l'accorder ou de le refuser. Il arrive très souvent que le consul , prévoyant l'arrivée d'un vaisseau de guerre de son souverain , a soin de se procurer l'ordre d'avance , & dès son entrée dans le port , le navire est salué par la citadelle , à laquelle il renvoie un égal nombre de décharges. Les capitaines de la nation vont ensuite rendre hommage au nouvel arrivé : le dragman du consul en donne avis à tous les autres ; ils arborent l'étendart de leur dignité , & le consul national , avec son cortège , va fé-

ficiter le capitaine de son heureuse navigation.

Si le capitaine est constitué en dignité ou décoré de quelque titre, les consuls descendus dans l'esquif destiné à cet usage, mettent leur étendart à la proue; distinction inconnue dans les ports de la chrétienté, mais qu'a introduite ici la nécessité de rendre la dignité consulaire plus importante & plus respectable aux yeux des Turcs. Le consul & la nation sont reçus à bord du vaisseau au bruit de tous les canons; l'artillerie consulaire en fait autant de son côté dès qu'elle a regagné le rivage. Si le capitaine veut descendre & aller à la ville, la nation, le consul lui même, tous les officiers étrangers viennent le prendre, & l'accompagnent jusqu'au lieu qu'il doit habiter, & qui est le plus souvent le palais consulaire. Pendant le trajet il reçoit le salut de son bâtiment & de tous les vaisseaux européens. Les bâtimens étrangers se contentent d'arborer leurs pavillons; tout ceci n'a lieu que la première fois.

Un bâtiment marchand ne peut partir sans la permission du capitaine du vaisseau de guerre.

Ce sont à-peu-près les mêmes cérémonies pour l'arrivée d'un vaisseau turc: toute la différence est que les consuls, au lieu

d'aller le féliciter en personne, lui envoient leur dragman accompagné d'un janissaire. Il en est de même du capitaine d'un vaisseau de guerre européen, qui répond à son salut coup pour coup, & le fait complimenter par un simple officier.

S'il se trouve un vaisseau de guerre turc dans le port, aucun bâtiment n'en peut sortir sans le consentement du capitaine. Il est à propos d'appuyer sa demande de quelques sequins; c'est le seul moyen d'humaniser un turc, & de tout obtenir de lui. Les capitaines européens n'échappent à ce petit impôt que quand il se trouve un vaisseau de guerre de leur nation, & alors ils se contentent de faire avertir le capitaine de leur prochain départ.

Ces départs sont aussi silencieux que les arrivées sont bruyantes.

Le cérémonial entre les capitaines européens se règle sur le rang : j'ai remarqué au reste que les Anglois & les François s'en dispensoient réciproquement.

CHAPITRE III.

De l'ancienne ville de Citium, aujourd'hui détruite.

Au sortir des Salines, je pris la route de Larnic qui est située au couchant de ce bourg. Chemin faisant, je rencontrai un vaste amas de ruines. Il y a, en pareille circonstance, une curiosité assez naturelle, c'est de savoir ce qu'elles étoient dans l'origine. Or nous apprenons de Strabon & Ptolomée, qu'entre Amathonte, aujourd'hui l'ancienne Limassol & le promontoire de Dades, qu'on nomme Cavo-Pila, s'élevait autrefois la ville de Citium. On ne peut donc douter que ce n'en soit là les débris. Il est étonnant qu'Etienne de Lusignan, oubliant ces décombres, place Citium dans un village voisin, nommé Citti : je n'y ai rien vu qui annonce une ville détruite ; le nom l'a probablement trompé : ce nom ne lui vient pas de Citium, mais du promontoire appelé aujourd'hui Cavo-Citti. Ces ruines sont donc, à mon avis, celles de la ville de Citium, & je tiens d'autant plus à cette idée, qu'elle me rapproche des anciens géographes. Ces autorités, sans

doute , en valent bien d'autres. Je pourrois citer encore le chevalier Niebhur, célèbre mathématicien du roi de Danemark; il dessina lui-même la planche que l'on voit au frontispice de cet Ouvrage; elle offre les vestiges du port célèbre dont parle Strabon dans l'article où il est question de cette ville.

J'en étois là de mon récit : je tombai par hasard sur une description de Chypre, d'Ascagne-Savornien, gentilhomme vénitien , & dont le manuscrit est dans la belle bibliothèque de M. Dominique Manni. Voici ce qu'il dit à l'article des Salines : „ il
 „ y eut anciennement une ville appelée
 „ Citium, dont on reconnoît encore aisé-
 „ ment la place & les vestiges. On ne voit
 „ aux environs aucune hauteur incommo-
 „ de ou défavorable; il en est au con-
 „ traire quelques-unes de favorables, où
 „ l'on pourroit élever une citadelle qui do-
 „ mineroit la ville. Cette construction ne
 „ coûteroit pas beaucoup, on a des maté-
 „ riaux tout prêts dans les remparts (*au-
 „ jourd'hui détruits*) de cette ancienne ci-
 „ tée. Au bas de la colline, où étoit au-
 „ trefois un château, (*aujourd'hui un mou-
 „ lin à vent*) on remarque encore le bassin
 „ de son port „. D'après cette indication,
 il seroit à propos de corriger les cartes qui

ont eu pour guide la géographie de Lufignan.

Cette ville méritoit nos recherches ; il n'étoit pas indifférent d'en déterminer la vraie situation. Elle a joui de la plus grande renommée. Les hommes fameux élevés dans son sein, les actions éclatantes dont elle fut le théâtre, tout concourt à en faire, même aujourd'hui, un objet digne de la curiosité.

Le médecin Apollonius étoit de Citium. L'histoire n'a conservé de ce disciple d'Hippocrate, que le nom, celui de sa patrie, & la profession qu'il exerçoit. On ignore jusqu'au tems où il vivoit. Que de personnages aujourd'hui célèbres, dont les grandes qualités occupent les cent bouches de la renommée, iront également se perdre dans l'abyme de l'oubli, ne laisseront après eux qu'un nom stérile, & la probabilité plus ou moins grande de leur existence & de leur antique célébrité ! de pareils exemples sont bien faits pour dégoûter de la gloire.

C'étoit aussi la patrie de Zenon, fondateur du stoïcisme : cette secte, comme l'on fait, tire son nom d'un portique d'Athènes, où ce philosophe aimoit à discourir : un naufrage l'avoit jetté dans cette ville célèbre. Ce fâcheux événement fut néan-

moins la source de sa gloire , & on l'entendoit souvent bénir les vents de l'avoir fait si heureusement échouer au port de Pirée. Il y composa un livre sur la république , & bientôt il se vit entouré de disciples. Une raison assez singulière le déterminâ à l'étude. Je ne fais quel oracle lui dit de rechercher la couleur des morts : il l'interpreta de la pâleur ordinaire aux gens d'étude , & s'y adonna dès-lors tout entier. Il fut auditeur de Cratès. Zenon faisoit consister la vraie félicité dans une vie absolument conforme à la nature & à la raison. Ses successeurs , comme tous les partisans d'un système , ont enchéri sur une maxime au li sage ; ils ont prétendu que l'homme vertueux pouvoit être heureux au milieu des tourmens & des disgraces de la fortune. Ils ne reconnoissoient qu'un Dieu ; ce Dieu étoit l'ame de l'univers qu'ils considéroient comme son corps , & les deux ensemble comme un être parfait. Faire dépendre la perfection de l'Être suprême de sa réunion à un monde fragile & périssable , est sans doute une conception étroite & ridicule ; mais telle est , en général , la métaphysique des anciens , un mélange d'idées sublimes , d'incohérences & d'absurdités. Il paroît que le caractère de notre philosophe n'étoit pas sans gaîté. Son

esclave un jour le vola ; Zenon se mit à se battre : c'est que j'étois destiné à voler , s'écrioit l'esclave : & à être battu , répondoit le philosophe. Il finit néanmoins par se tuer lui même ; & ses fideles disciples en ont tiré une maxime en faveur du suicide.

De ces particularités , je passe à l'examen du stoïcisme. Toute l'antiquité , une foule de modernes ont vu dans cette secte une œuvre sublime , & le *nec plus ultra* de la sagesse humaine. Un des plus beaux génies de la France en a mis la destruction au rang de nos malheurs. Mérite-t-elle en effet tous ces éloges ? justifie-t-elle cet enthousiasme universel ? Le stoïcisme porte-t-il avec lui tous les caracteres de la véritable vertu ? Est-il conforme à la nature de l'homme ? Etoit-il réellement un bienfait pour le genre-humain ? C'est ce que nous allons voir en peu de mots. La véritable vertu est douce & bienfaisante : elle fuit l'éclat & le bruit , recherche l'ombre & la solitude ; son bonheur est en elle : elle est à elle-même sa récompense. Indépendante de l'opinion , du nombre des témoins & des spectateurs , l'obscurité est la pierre de touche de la vertu : c'est-là qu'elle est vraiment grande , incontestable , & si je crois à la vertu sur le trône , c'est pour l'avoir vue sous le chaume. Cette vertu est-elle , en effet , le partage de

l'orgueilleux Stoïcien ? Il se plaît dans la foule , il s'offre en spectacle à l'univers : il compte bien moins sur le témoignage d'une conscience pure , que sur l'admiration des hommes ; je le vois dans les cours , sur les places publiques , au milieu des assemblées : il y parle , il est vrai , de la vertu ; mais ôtez-lui la multitude qu'il enchaîne sur ses pas , transportez-le dans un désert , & vous verrez le fastueux disciple de Zenon tomber des hauteurs où l'orgueil le soutient , & n'être plus qu'un homme ordinaire. Les maximes en sont-elles conformes à la nature de l'homme ? Le désir de l'homme est d'être heureux ; la douleur physique & morale est un état de trouble , elle est donc un obstacle au bonheur. L'homme doit la supporter , sans doute , avec fermeté ; mais il ne peut être , il ne peut , par conséquent , se vanter d'être heureux quand il souffre. Que dire après cela d'une secte qui met la vertu dans l'insensibilité la plus complète , qui paralyse pour ainsi dire , le corps , & fait de l'homme un être absolument impassible ? Que dire d'une secte dont le partisan , au milieu des souffrances , s'écrie avec une douleur qu'il s'efforce en vain de déguiser , que la douleur n'est point un mal ; d'une secte dont les adeptes prétendent être plus heureux dans les flancs embrasés du taureau de Phalaris ,

que dans les molles étreintes d'une belle Circaïenne ? qu'annonce une pareille fête aux yeux d'un homme sensé ? Un charlatanisme orgueilleux , une ridicule rodomontade , & une ignorance profonde de la nature de l'homme. Le Stoïcisme étoit-il enfin un bienfait pour le genre-humain ? Le Stoïcien renonçoit à toutes les passions : il ne permettoit point au sage de s'attendrir sur les malheurs d'autrui. Si tu vois ton ami dans la peine , dit Epictète , jette sur lui un œil de compassion , mêle tes doléances aux siennes , mais prends garde que ta douleur n'ait rien de réel. Les plus rigides d'entr'eux n'eussent pas même joué la pitié. Leur parliez-vous de l'accident d'un ami ou d'un parent : *ce n'est pas notre affaire* , répondoient-ils. Inistiez-vous , le malheur d'autrui vous rendoit il éloquent , le leur dépeigniez vous sous les plus noires couleurs : les Stoïques immobiles vous répondoient encore : *tout cela peut être , mais ce n'est point notre affaire*. Voilà cette secte si vantée , si utile au genre-humain , dont on déplore la perte. Rien de ce qui appartient à l'homme ne la regarde : en vain l'infortuné leur étale ses douleurs , l'orphelin son dénûment , l'ami ses besoins , le pauvre son indigence ; que font à ces marbres insensibles , l'ami , le pauvre , le malheureux &

l'orphelin ? Le mot de Montesquieu n'est donc plus au fond qu'une contradiction ; vouloir au défaut du christianisme embrasser le stoïcisme , n'est que la facilité de passer d'un parti dans le parti opposé : & pour vous en convaincre , supposons , un instant , l'univers stoïcien. Chaque être est isolé ; l'homme devient étranger à l'homme ; c'est le regne de l'égoïsme , & la société est détruite. Quel tableau différent dans la supposition contraire , où le monde entier , rangé sous les loix du christianisme , suivroit la morale sublime de l'évangile ! Tous les liens se resserrent , toutes les affections renaissent , une charité brûlante est dans les cœurs ; il n'est plus d'ennemi , tous les hommes sont frères : l'univers n'est plus qu'une même famille ; & voilà , sans doute , la religion dont le regne est un bienfait , & dont la perte seroit vraiment une calamité pour le genre-humain.

Un roi de Citium gagna les bonnes grâces d'Alexandre-le-grand en lui faisant présent de son épée. Ce conquérant y attachoit le plus grand prix , il l'avoit sans cesse à côté de lui , & c'est avec elle , dit Plutarque , qu'il triompha de Darius.

C'est dans cette ville que Simon l'Athénien perdit la vie en combattant contre les Perses. Il mourut au siège de Citium , selon

Plutarque. On ne s'acorde pas sur la manière dont il y finit ses jours. Les uns le font mourir de maladie, les autres d'une blessure qu'il reçut dans la mêlée.

Amasis qui régnoit en Egypte, dans la dix-huitième dynastie, enleva Citium aux Assyriens, & la détruisit avec plusieurs villes de l'île. Mais il la fit rebâtir ensuite, & elle parut sortir de ses ruines plus belle & plus florissante qu'auparavant.

On ne voit aujourd'hui que les fondemens de ses murailles & de quelques édifices. Tout le reste n'est plus qu'une vaste campagne cultivée, & les laboureurs en sillonnant la terre, y découvrent chaque jour de grosses pierres, dont on construit les maisons des Salines & de Larnic.

Je vis en 1767, une carrière que l'on venoit de former pour en tirer des pierres. Les travailleurs y trouverent une tête en marbre blanc de Caracalla, & plusieurs médailles romaines de Septimius Severe, d'Antonin Caracalla, de Julia Domna, avec une inscription grecque, & sur le revers le temple de Paphos avec la légende ΚΟΙΝΟΝ ΚΤΙΠΙΟΝ. Quelques-unes portoient l'empreinte de Caracalla d'un côté, & celle de Geta de l'autre; il y en avoit une enfin de l'empereur Claude, avec une inscription latine, & sur le revers une cou-

ronne de lauriers , dans le milieu de laquelle on voyoit la légende grecque citée plus haut. La tête en marbre blanc de Caracalla , fut remise à M. Thimothée Turner , consul à Chypre , pour sa Majesté Britannique. Il la fit passer en Angleterre. On m'a donné les médailles dont j'ai conservé les plus curieuses.

On trouve des débris d'anciens aqueducs. Ce qui prouve qu'alors l'eau du pays n'étoit pas meilleure qu'aujourd'hui ; & qu'on étoit obligé de la faire venir d'assez loin.

Un large fossé environnoit la ville. Il est aujourd'hui cultivé : la concavité du terrain en fait deviner aisément la place. Sur ses bords sont deux réservoirs à-peu-près comme on les voit dans la carte de Citium , mise au frontispice de cet ouvrage. Chacun d'eux est formé de trois grandes pierres unies ensemble. Il n'en est pas de semblables dans les carrières voisines : cela me porte à croire qu'on les tiroit de quelques collines éloignées d'environ dix milles.

Aucun écrivain n'a déterminé l'époque de sa destruction : les médailles trouvées dans les fondemens, font conjecturer qu'elle remonte tout au plus à l'an 210 de l'ère chrétienne

C H A P I T R E I V.

De la ville de Larnic.

LA plupart des voyageurs n'ont vu dans la ville de Larnic qu'un bourg assez considérable. Mais si l'on observe qu'elle est l'entrepôt du commerce de l'île, qu'elle tient le second rang dans le royaume, quoique dépendante du gouverneur de Nicosie, on conviendra que ce n'est pas absolument sans motif que nous lui donnons le nom de ville. Elle est devenue, en outre, le siège d'un Evêque grec, & c'est là aussi que les Consuls européens ont fixé leur résidence.

Qu'elle soit réellement une ville ou un bourg, Larnic n'en fera pas moins l'endroit le plus agréable de l'île : c'est qu'en effet je ne sache rien de plus intéressant qu'une ville de commerce. J'éprouve un plaisir secret à la vue d'un aussi grand concours de citoyens & d'étrangers, travaillant de concert au bonheur du genre humain, & faisant d'une métropole quelconque l'entrepôt de l'univers. Le change est à mes yeux un vaste conseil, où toutes les nations ont leurs représentans : les facteurs sont dans le monde commerçant, ce que sont les ambassadeurs

VILLE DE LARNIC. 65
bassadeurs dans le monde politique ; ils négocient les affaires , scellent les traités & entretiennent une utile correspondance entre ces riches sociétés d'hommes divisées par des mers , & vivant aux deux extrémités du continent. J'ai souvent contemplé avec émotion un habitant du Japon discutant ses intérêts avec un citoyen de Londres : ou un sujet du Grand-Mogol passant un contrat avec un sujet de l'Impératrice des deux Russies. J'aimois à me trouver au milieu de ces nombreux agens du commerce, distingués par leur costume , leurs mœurs , leur langage , & aboutissant au même lieu par des routes si différentes. Ici c'étoit un corps d'Arméniens, là une assemblée de juifs , plus loin un groupe de Hollandois ; j'étois successivement danois , suédois , françois , ou plutôt , en effet , j'étois citoyen du monde.

La ville de Larnic , éloignée du bourg des Salines d'une demi-lieue , est située au nord de l'ancienne Citium ; elle en occupe même une partie des fondemens.

On n'en fait pas précisément l'origine , mais je crois qu'on peut l'attribuer à la proximité de la mer , & aux matériaux trouvés dans les ruines de Citium.

A la prise de l'île par les Turcs , en 1570 , Larnic étoit déjà une place importante ; c'est ce que nous assure du moins Lusignan,

dont voici les propres paroles : „ A une
„ demi-lieue de la mer est un grand vil-
„ lage , ou plutôt un bourg très commer-
„ çant. Il a pour commandant un noble
„ Vénitien qu'on change tous les deux ans,
„ mais la république a résolu de le rendre
„ libre , & de donner à ce bourg une forme
„ plus imposante „. Cet écrivain ne nous en
donne pas le nom ; il n'a point , il est vrai ,
de dénomination fixe , & il semble que cha-
que voyageur lui en ait imposé un parti-
culier qui ne diffère des autres que par la
terminaison.

La ville forme un demi-cercle , dont les
angles regardent le midi ; elle a près d'une
lieue de tour. Elle ne renferme aucun mo-
nument de haute antiquité ; toutes les cons-
tructions en sont modernes. La mosquée
étoit autrefois une église latine ; c'est un édi-
fice étroit & gothique ; le portail est com-
posé de six colonnes de marbre ; quatre pi-
lastres soutiennent la voûte de ce temple &
le divisent en trois nefs : du reste rien de
remarquable.

Sur les ruines du clocher s'élève un mi-
naret , & c'est du haut de cette espèce de
tour que l'on appelle ici le peuple à la prie-
re. A côté est un jardin où l'on a coutume
d'inhumer les Turcs les plus distingués qui
meurent dans cette ville.

Toute mosquée a son iman : ce n'est autre chose qu'un curé ; il est obligé de s'y trouver aux heures destinées à la prière. Les imans ont le pouvoir de lire le coran & d'instruire le peuple.

Ce seroit prendre une bien fautive idée de ces instructions , que d'en juger d'après les nôtres ; l'éloquence musulmane n'admet point les lieux communs. Moins diffuse , moins ornée , si l'on veut , que la rhétorique européenne , toute idée étrangère , toute expression parasite en est sévèrement bannie ; un sermon turc est un tissu très serré de sentences & de maximes. On ne s'y borne pas à prouver un dogme dont personne ne doute ; on n'y parle pas à des croyans comme si l'on avoit affaire à des incrédules ; la morale en est la base ; ce sont autant de règles de conduite pour toutes les circonstances de la vie , autant de consolations pour tous les genres d'infortune auxquels l'homme est exposé. La personne de l'orateur est aussi simple que ses discours ; le scandale de sa vie publique n'y détruit pas la beauté de sa morale : on ne voit point ici un jeune voluptueux déclamer contre la mollesse & les plaisirs ; l'homme opulent & décoré prêcher le mépris des richesses & des honneurs ; un petit-maître élégant & recherché faire la satire du luxe ;

un lourd cénobite offrir, sous prétexte d'en montrer le danger, le tableau circonstancié de la toilette d'une femme du monde. Ces contrastes ridicules, si ordinaires & si peu remarqués en Europe, indigneroient ces hommes simples; ils croiroient que l'on se moque d'eux & de leur religion, & c'est un objet sur lequel nos bons musulmans n'entendent pas raillerie. Je vis encore avec plaisir, dans ce nombreux auditoire, le mélange & la confusion de tous les rangs & de toutes les conditions. Les Turcs n'ont point introduit dans les mosquées ces distinctions humiliantes qui déshonorent les temples européens. L'intérêt ou la grandeur n'y règle pas les places, le hasard seul en dispose; le peuple plus religieux, plus empressé, occupe souvent les premières, & n'est point, comme en Europe, ignominieusement repoussé à la porte du temple. Que ces distinctions se trouvent aux théâtres & dans les académies, j'y consens; le monde préside en ces lieux, l'or seul en ouvre l'entrée; mais qu'elles existent dans nos temples, que des chrétiens les tolèrent parmi eux, n'est-ce pas insulter aux principes de leur divin législateur, qui a recueilli avec une bonté particulière cette classe indigente & dédaignée. A ne considérer même la chose qu'en politique, je ne crains

pas de proposer l'abolition de ces distinctions odieuses, comme un moyen de ramener le peuple dans les temples déserts, & de l'attacher à un devoir du christianisme; il fréquentera des lieux qui lui rendront son égalité primitive, & il chérira une religion qui lui conservera efficacement les droits de l'humanité.

Les Muezens sont des ministres subalternes dont la fonction est d'aller sur le minaret appeler le peuple à la prière; on ne sera sans doute pas fâché d'apprendre la façon dont ils s'y prennent.

Dès qu'ils sont au haut de la tour, ils commencent leur appel au midi, ensuite à l'orient & au nord, & finissent par l'occident. Leur cri est une espèce de hurlement qu'ils poussent de toutes leurs forces en se fermant les oreilles avec le doigt; cet appel est en langue arabe, & se fait en invoquant le nom de Dieu & celui de Mahomet.

Les Turcs doivent prier cinq fois le jour; au lever de l'aurore, à midi, à trois heures, au coucher du soleil & à minuit. Le vendredi qui est pour eux le jour du repos, ils font une sixième prière une heure après le lever du soleil.

Les personnes occupées ne se mettent pas si souvent en oraison, ils se conten-

tent de consacrer, par une courte prière, le commencement & la fin de la journée.

Avant que de commencer, ils se lavent avec la plus scrupuleuse attention les pieds, les mains & les autres parties du corps. Cela fait, ils se courbent en signe d'adoration, s'agenouillent sur un tapis, une natte ou sur leur vêtement, & se tournant vers le midi, ils prient environ une demi-heure avec un recueillement admirable. J'observerai que la Mecque, patrie du Prophète, & d'où le salut, à les en croire, leur est venu, est située au midi, & delà vient qu'ils ont, en priant, la face tournée de ce côté.

Une foule de pratiques superstitieuses déshonorent, sans doute, la religion des Turcs. On ne peut s'empêcher néanmoins de rendre hommage à certaines coutumes qui sont le résultat d'un sentiment à la fois sublime & touchant. Telle est celle-ci, par exemple; tout lieu dans lequel ils ont prié, fût-ce en rase campagne, est regardé comme saint; l'herbe qu'ils foulent aux pieds, l'air qu'ils respirent, les ombrages où ils se reposent leur paroissent consacrés par ce commerce momentané avec l'Eternel. C'est un temple que le pieux musulman ne voit déformer qu'avec respect, & dont il n'approche plus qu'avec une religieuse émotion.

La mosquée que je viens de décrire est l'unique temple turc qui soit dans Larnie. On voit au sortir une colonne de granit sur laquelle étoit autrefois un lion : ce sont les armes de la république de Vénise.

Les Grecs y ont trois églises desservies par des prêtres nommés *Cosmicos-Irens* ; celle de St Jean est une espèce de cathédrale : la destruction de Citti ne permettant plus à l'évêque d'y résider , le prélat a transporté ici sa cour & son chapitre. Le peuple se rassemble dans ces églises trois heures avant le jour , toutes les cérémonies religieuses devant être finies au lever du soleil.

L'église de Ste Marie appartenant aux peres de la Terre-Sainte , est divisée en trois nefs , les deux collatérales sont fermées , car il est à remarquer qu'en Orient les femmes sont absolument séparées des hommes. Les Latins suivent le même usage par égard pour les Orientaux : l'Empereur Léopold a fait présent à cette église d'un très bel orgue. c'est la paroisse de toutes les nations européennes. Il y a dans le réfectoire du couvent deux tableaux excellens , représentant le lavement des pieds & les noces de Cana. La bibliothèque est assez belle ; les jardins , les vergers qui l'entourent font de cette solitude une habitation délicieuse : ils n'y

sont guere qu'une demi-douzaine de religieux ; mais il s'y trouve quelquefois jusqu'à trente & quarante étrangers.

J'ajouterai en faveur des passagers , que les capucins de la province de Flandre y ont un hospice ; ils les admettent à leur table , moyennant vingt para ou vingt-cinq par jour : ce n'est pas la moins délicate de l'endroit.

Toute église grecque & latine est renfermée dans une enceinte de murailles. On y entre par une porte haute de deux coudées ; on ne la tient aussi basse que pour empêcher les Turcs d'y introduire des chevaux ou d'autres animaux. C'est la même chose dans toute la Syrie : ceci cependant n'a lieu à Chypre que pour les Grecs. Les églises latines ont des portiques élevés , & sont respectées des Turcs.

Les édifices publics , églises , couvens , hospices , mosquées , sont en pierre. Toute autre construction , à la réserve des fondemens , est un assemblage de briques ; la brique est un mélange de paille hachée & de terre détrempée que l'on fait sécher au soleil ; on lui donne la même forme qu'en Italie , sur des dimensions un peu plus étendues. Le ciment n'est autre que cette terre argilleuse avec de la paille fraîche. Telle est en général la construction des maisons
dans

dans tout le royaume, à l'exception de quelques villages où la pierre est commune.

Cette couleur terreuse leur donne un extérieur triste & mélancolique; aussi est-on agréablement surpris de les voir, en y entrant, aérées, commodes & blanches avec une composition de talc que l'on tire des côteaux voisins de Larnic.

Elles n'ont qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée; les toits sont faits de terre mêlée avec de l'argile : les crevasses produites par la chaleur de l'été, se réparent d'elles-mêmes dans les pluies d'hiver. Ils ont une demi-coudée d'épaisseur; ils sont soutenus par de grosses poutres traversées de lattes assez minces, sur lesquelles on a étendu deux nattes de roseaux; ces toits ne sont point à l'épreuve d'une longue pluie, ils obligent les habitans à des réparations continuelles. Les maisons ainsi construites, ont du moins un avantage, c'est qu'elles résistent aux tremblemens de terre. Une triste expérience a appris aux Cypriotes à les préférer aux maisons bâties en pierre.

Elles sont pavées de marbre blanc très-tendre, & qui s'exfolie aisément; ce marbre est une production de l'île : chaque maison a son jardin, dont la culture est le principal amusement des Cypriotes.

Parmi les maisons particulières de Lar-

nic , il en est que leur grandeur ou la richesse des meubles peut faire regarder comme des palais. Telle est celle de M. Tredues, consul anglais , occupée aujourd'hui par M. Pory , originaire de France ; elle renferme un salon capable de recevoir cinq cents personnes ; il est orné d'anciennes tapisseries & de tableaux excellens : tous les autres appartemens ont un genre de beauté qui leur est propre ; ils donnent la plupart sur un jardin charmant & très-bien entretenu.

Il en est beaucoup d'autres encore dignes d'être nommées , mais qui me jetteroient dans des répétitions ennuyeuses.

Les consuls de Chypre arborent le pavillon de leur souverain , aux fêtes de l'église , le jour de la naissance de leurs princes respectifs , à l'arrivée d'un bâtiment de leur nation , d'un vaisseau de guerre du grand-seigneur ou des autres puissances , pendant les visites publiques rendues aux magistrats , à la mort de quelque consul , officier ou négociant , & finalement dans le cas d'une révolte , pour faire respecter les quartiers où ils sont arborés.

Les consuls peuvent encore attacher les armes de leurs souverains aux portes de leur palais ; mais plusieurs d'entr'eux les

laissent dans l'intérieur , pour les soustraire aux insultes de la populace.

Les maisons des Grecs & des Turcs sont généralement assez grandes & assez spacieuses , mais le goût en est bisarre , & la disposition irrégulière.

On ne peut voyager en Orient sans voir combien l'architecture est déchue de ce qu'elle étoit autrefois ; ces peuples ont produit des merveilles en ce genre : sans parler de la tour de Babel , dont un ancien écrivain représente les fondemens encore existans de son tems comme une vaste montagne. Quoi de plus admirable que les murs de Babylone , ses jardins suspendus , son temple de Bélus , dont la hauteur , divisée en huit étages d'une stade chacun , étoit par conséquent d'un mille , & sur le sommet duquel on avoit élevé l'observatoire de cette ville superbe ? Je pourrois citer encore cet immense rocher avec lequel on sculpta la figure de Sémiramis , les rochers moins élevés , représentant les rois , ses tributaires , prosternés devant elle ; & ce bassin merveilleux ou lac artificiel qui contient le fleuve de l'Euphrate jusqu'au moment où l'on eut achevé le nouveau canal destiné à le recevoir.

Nombre de savans , il est vrai , ont mis au rang des fables ces merveilles de l'art ,

mais leur incrédulité à cet égard, n'a d'autre fondement que l'impossibilité d'en élever aujourd'hui de semblables. Certes on avoit alors des avantages que nous n'avons pas ; la terre étoit extrêmement féconde ; on cultivoit généralement les pâturages qui demandent bien moins de bras que l'agriculture. Il n'y avoit presque point de commerce pour occuper la partie active du genre-humain, peu d'arts & de sciences qui fixassent l'homme sédentaire & contemplatif ; & plus que tout cela encore, le monarque étoit absolu, & lorsqu'il alloit à la guerre, il se mettoit à la tête de tout un peuple ; aussi voyons-nous Sémiramis entraîner après elle trois millions d'hommes, & se trouver cependant en présence d'une armée bien plus nombreuse encore : est-il étonnant que cette reine, au retour de la guerre, remuant d'un seul mot cette multitude prodigieuse de bras, ait exécuté ces merveilles de son imagination. On ne connoissoit pas, d'ailleurs, dans ces climats la succession des saisons, & jamais l'hiver ne venoit enchaîner l'activité de l'ouvrier. Je pourrois mettre parmi les avantages de ces contrées, le bitume qui, selon le rapport des historiens, couvroit la surface de la terre, & cette espece de ciment, fourni par la nature, est probablement le même

que les livres sacrés font servir à la construction de la tour de Babel. Les pyramides de l'Egypte ne répondent-elles pas d'ailleurs aux descriptions qui nous en ont été faites ? Je ne doute pas qu'un voyageur ne puisse découvrir encore quelques restes de ce fameux labyrinthe qui couvroit une province entière, & dont la vaste enceinte contenoit cent temples épars dans ses différentes divisions. La muraille de la Chine est encore une de ces constructions qui figure avec éclat dans la carte du monde ; & si ce monument de la grandeur orientale n'étoit encore existant, n'en mettroit-on pas le récit au rang des fables & des chimères ? Les doutes élevés sur l'existence de ces prodiges de l'art, attestent bien moins la sagesse de notre critique, que la sphere étroite & resserrée de nos conceptions modernes.

L'eau étoit autrefois très-mauvaise à Larnic. On déplorait la ruine des anciens canaux de Citium ; ces regrets n'en avoient cependant point accéléré le rétablissement. Enfin un Bacha plein de zèle pour le bonheur public, en fit reconstruire de nouveaux, & ces aqueducs bien entretenus, continuent de distribuer dans la ville, les excellentes eaux d'Arpera dont j'ai parlé dans l'article des Salines.

Larnic est gouverné par un Digdaban ou

commissaire ; la nomination en appartient au gouverneur-général de l'île : c'est la seconde dignité du royaume.

Il a pour officiers le Serdaer ou chef de la justice & les Su-Bascis ses adjoints. Son domestique d'ailleurs est peu nombreux.

Le palais Prétorien est la demeure du Cadi & du président des Codgias. Ces Codgias sont des vieillards vertueux dont les conseils sont écoutés avec vénération & suivis avec exactitude.

Les sentences émanées de ce tribunal ne sont que provisoires ; il est des cas peu importants où l'on ne peut cependant pas en appeller. Dans les causes graves, l'affaire est renvoyée au tribunal supérieur de Nicosie qui la juge en dernier ressort.

Trois heures après le coucher du soleil, on voit sortir toutes les nuits, du palais du Digdaban, la garde des Culaches, c'est ce qu'on appelle ailleurs le guet. Elle est chargée de veiller à la tranquillité des citoyens : quiconque se promène à cette heure sans lumière est constitué prisonnier. On conduit les sujets de l'empire aux prisons publiques, & les Européens au palais de leur consul : lorsqu'il n'y a pas d'autre délit, on se contente de leur faire payer une légère contribution à la garde.

Il y a dans la ville de Larnic, ou plut ôt

dans tout le royaume de Chypre, six nations Européennes; les François, les Anglois, les Toscans, les Napolitains, les Vénitiens & les habitans de Raguse; chacune a son consul respectif: il faut cependant en excepter la Toscane qui est sous la protection du consul Anglais; il a même le titre de vice-consul Toscan. On y voyoit, en outre, des Impériaux, des Danois, des Suisses, des Hollandois & des Genevois; tous ces peuples ont cessé depuis longtems d'exercer le commerce par eux-mêmes, ils chargent de leurs commissions les correspondans qu'ils ont parmi les nations établies dans cette île.

Aux environs de la ville est une multitude de citernes couvertes d'un enduit collant & tenace; c'est une espèce de glaciis impénétrable à l'huile, aussi ces citernes étoient-elles autrefois, dit-on, de vastes réservoirs où les habitans la renfermoient. Le ciment qui tapisse leurs parois est un mélange de sable marin, de chaux & d'huile bouillante. Si cela est vrai, il faut que les olives aient anciennement couvert les campagnes de Chypre.

A cent pas de Larnic, vers le côté du couchant, est un terrain appartenant à M. Pory, originaire de France, & domicilié depuis plusieurs années dans cette île. On

y a découvert une grotte souterraine où l'on ne trouva que de petites idoles & des petites lanternes de terre cuite ; j'ai présumé que ce pouvoit être une boutique où se vendoient autrefois ces sortes de denrées. Le gouvernement turc a rigoureusement défendu toute fouille souterraine , & M. Pory craignant de ne pouvoir permettre impunément les recherches des curieux , a fait combler ce magasin , & il est désormais difficile , même aux habitans , d'en reconnoître la place.

En 1766 , M. Zambelli , négociant vénitien , jettoit les fondemens d'une maison qu'il faisoit bâtir sur un lieu élevé , vers la partie septentrionale de Larnac ; il y découvrit plusieurs tombeaux de marbre tendre , propres à recevoir un cadavre étendu , mais sans aucune inscription. Quelques-uns renfermoient plusieurs têtes , & à l'entour des vases de terre cuite remplis d'ossements si petits qu'ils paroissoient des os d'oiseaux.

La découverte de M. Zambelli arrêta l'attention de ce gouvernement ombreux. Les turcs prétendirent qu'il avoit troublé le repos des musulmans ensevelis dans ce lieu. Cette faute , toute involontaire qu'elle eût été , leur paroissoit un crime capital ; mais on leur fit observer que

ces tombeaux , très-anciens , ne pouvoient être , par conséquent des tombeaux turcs , & que les corps , d'ailleurs , n'y étoient pas disposés suivant leur rit. Cette observation parût les calmer : l'avarice fut sans doute le véritable motif d'une querelle dont le respect pour les morts n'étoit que le prétexte.

On voit encore aux environs de Larnic une petite mosquée que les mahométans appellent Arab , & les Grecs St Arab ; les uns & les autres y ont beaucoup de confiance : les premiers le regardent comme leur derviche , & les seconds comme leur saint. Les Turcs vénèrent une mosquée qu'ils disent avoir été élevée par cet Arab , & les Grecs visitent avec zèle le tombeau ou grotte souterraine dans laquelle ils prétendent que fut longtems déposé le corps de leur saint hermite.

Les derviches que nous venons de nommer , sont , avec les Santons & les Abdals , une espèce de religieux turcs ; ils portent une robe de laine grossière diversément colorée ; cette robe laisse la poitrine à découvert ; ils ont par-dessus un manteau blanc de laine fine dont ils s'enveloppent le corps. Sur leur tête s'élève un bonnet de feutre blanc qui a la figure d'un pain de sucre. Sa partie inférieure se relève

& se replie en forme de turban. Ils n'ont point de linge, cela n'empêche pas qu'ils ne soient de la plus grande propreté. Leur extérieur annonce des soins, & leur commerce est tout-à-la fois plein de politesse & d'aménité ; ces heureuses qualités sont, il est vrai, bien effacées par le goût infâme auquel ils se livrent sans ménagement : leur hypocrite douceur ne tend qu'à pervertir la jeunesse & à satisfaire un penchant qui révolte la nature.

Un certain Mola Sonchiur passe pour leur fondateur. Ils occupent divers couvens & desservent plusieurs mosquées. Ils y prêchent deux fois la semaine. Les hommes & les femmes assistent ensemble à leurs discours ; c'est ce qu'on ne voit point dans les autres temples. L'orateur ouvre l'instruction par un passage du Coran ; il tonne contre des vices qu'il ne se met pas beaucoup en peine d'éviter : une balustrade sépare du reste des croyans la communauté des derviches. Le sermon fini, ils entonnent un hymne, accompagné du son de divers chalumeaux ; le supérieur ouvre ensuite une danse que les autres exécutent de cette manière : ils commencent par aller assez lentement à la suite l'un de l'autre autour de la mosquée ; peu à peu leurs pas s'accélèrent & se précipitent, & ils

tournent enfin avec tant de rapidité , que l'œil a peine à les suivre. Le bal terminé, nos pieux baladins s'agenouillent, s'asseyent sur les talons , & demeurent ainsi avec toutes les apparences du plus grand recueillement. Le supérieur se relève; les derviches en font autant ; on renouvelle la ronde : cette conduite dure une heure & demie.

Quelques voyageurs mal instruits ont confondu les santons avec les derviches ; tout concours cependant à les en distinguer : la maniere de se vêtir , de converser & de prier. Ils ont pour fondateur Hazret Meulana. Les santons s'habillent , il est vrai, comme les derviches , mais ils n'en ont pas la propreté ; le plus grand désordre regne dans tout leur extérieur. Ils sont très souvent à moitié nuds ; j'en ai même vu plusieurs dans la nudité la plus complète. Ils ont les traits repoussans , le caractère maussade , les manieres grossieres & inciviles. De pareils êtres sont vraiment le déshonneur de l'espece humaine. Ils commencent leurs fonctions religieuses à trois heures de la nuit ; elles consistent en tournoiemens , en pirouettes ridicules , & en contorsions violentes : tout cela est accompagné de hurlemens qui dégènerent en mugissemens épouvantables. Ils battent ensem-

ble deux especes de cymbales , ou plutôt un tambour , en criant de toute leur force *Allahu* : ce qui signifie grand Dieu. Ils tombent enfin sur le pavé demi-mort de fatigue. Leur bouche se remplit d'écume , & c'est dans cet instant que les stupides musulmans croient les fantons en conversation avec Dieu & Mahomet. Revenus de cette crise , ces moines imposteurs & débauchés mangent avec des jeunes gens & des femmes ; il n'est point d'excès auxquels ils ne s'abandonnent. Ces religieux ne jouissent point partout du même crédit. La plupart de leurs maisons sont dans la Natolie.

On voit encore ici les Abdales ; cette troisième espece de religieux n'a point d'asile ; ce sont de pieux vagabonds répandus dans toute l'Asie. Ils passent d'une ville à l'autre , & s'arrêtent où ils trouvent à vivre : leur maniere d'agir est à-peu-près la même que celle des fantons. Une chose cependant les distingue , c'est le tendre intérêt que les dames prennent à tout ce qui regarde les abdales. A peine un abdale est-il arrivé dans la ville , que toutes l'honorent de leurs visites : on lui assigne , sans scrupule , de fréquens rendez-vous. Il y a plus , elles ne rougissent pas de se rendre à ses desirs dans les rues & au milieu des places publiques. Un simple manteau dé-

robe à la vue ces orgies superstitieuses. Il est inoui qu'on tolere ces abus monstrueux ; ils sont , il est vrai , pros crits en Syrie , mais l'usage en est fréquent dans le Caire. Ceci sans doute suffira pour donner une idée de ces religieux turcs.

La campagne de Larnic n'est pas la plus agréable de l'île ; elle est assez aride. Un soleil brûlant tombe à plomb sur ces plaines desséchées ; on y respire un air de feu , & le voyageur fatigué , cherche envain quelque arbre qui lui serve d'abri , & dont la fraîcheur ranime ses forces épuisées. On n'y voit que des mûriers & quelques palmiers épars çà & là dans la plaine : plusieurs causes concourent à la stérilité de ces environs ; il n'y a point d'eau , & le terrain est rempli de pierres & de cailloux. On y recueille néanmoins beaucoup d'orge. Si la campagne est aride , les vergers en revanche sont rians & fertiles ; la verdure en est belle ; on y a introduit les eaux par des canaux ménagés dans le sein de la terre ; il en est de même des jardins , ils offrent toutes sortes de fleurs : les citronniers & les orangers y viennent à merveille.

CHAPITRE V.

Route de Larnic à Nicosie.

ON prend au nord pour se rendre de Larnic à Nicosie. A la distance d'un mille & demi, je laissai sur ma droite un grand village qui a changé son ancien nom de Tridat, en celui de Livadie. Il étoit autrefois environné de vastes & verdoyantes prairies. Sa richesse consistoit en troupeaux. La plupart des habitans étoient bergers : tout y respiroit le charme de la vie pastorale. Cette nouvelle Arcadie a bien changé de face. Des marais infectes prirent d'abord la place des prairies. Ils corrompent l'air, on les dessécha, on en cultiva même une partie ; il est douloureux de voir l'isolement & la nullité d'une contrée dont la tradition est si riante. Une dizaine de cabanes, éparfes çà & là, recelent encore quelques pauvres familles. Il y a cinquante ans que deux mille bras au moins fécondoient journalièrement ce terrain. Le coton y venoit en abondance ; on y recueilloit la meilleure soie du royaume. Ces belles campagnes, excepté quelques champs de blé & de coton, restent aujourd'hui en friche. La culture des mûriers est

totalemeut abandonnée ; il y en avoit autrefois des bosquets entiers : le peuple les dégrada , & le gouvernement n'y mit aucun obstacle. Nombre de châteaux contribuoient à l'embellissement de ces environs : c'étoit là que les grands & les riches de Larnic alloient jouir des beautés de la nature , & des plaisirs de la campagne. On n'y voit guère aujourd'hui que celles de meilleurs Pory , dont j'ai parlé plus haut. Les autres tombent en ruine , à quelques pas de ce débris , s'élève l'église grecque de saint Parasceughi.

Chemin faisant , je rencontrai le village d'Arradippe ; c'est le plus riche de la contrée ; il renferme une église dont saint Luc est le patron (& tous les ans , le jour de la fête , s'ouvre une foire assez brillante ; elle attire quantité de monde. J'y vis aussi les restes d'un ancien temple qui étoit peint à fresque.

C'est le seul endroit de l'île où il soit permis de nourrir des porcs. Il faut avouer cependant que la prohibition n'en est nulle part bien rigoureuse.

A deux lieues & demie de Larnic est une plaine immense ; le village Aténé occupe le milieu ; il est passablement peuplé. C'est ce qu'il doit sans doute aux avantages de sa position. Situé sur la route de Larnic à

Nicosie , on y voit beaucoup de voituriers & de voyageurs ; les champs sont semés de blé , & offrent quelques bosquets de mûriers.

Les alentours de Pétrrophane , de Palliocanut , de Saint-Georges & de Margo , ont toutes les apparences d'une fécondité naturelle : on y remarque les plus belles campagnes cruellement abandonnées ; ce sont de beaux déserts qui n'attendent que la main de l'homme pour devenir de véritables jardins.

Ce fut là que je jouis d'un spectacle assez commun dans cette île. J'ai déjà remarqué que nos insulaires étoient grands chasseurs : une chasse Cypriote ne déplaira point sans doute à mes lecteurs , & n'est pas d'ailleurs étrangère à mon objet. On voit rarement ici un homme aller à la chasse , muni simplement de son fusil , accompagné d'un ou deux chiens , & battant ainsi la campagne à la poursuite d'un foible animal. Les Cypriotes aiment l'exercice ; mais ils y mettent plus d'ensemble & de gaité , ils ne vont à ces parties qu'en grand nombre , avec des meutes entières & montés sur des chevaux. La chasse dont je fus témoin n'est pas la moins brillante ; c'étoit celle du Gouverneur. Arrivé dans une vaste campagne où étoient répandus des bosquets de mûriers ,
quelques

quelques réserves & des buissons épais, on commença par environner la plaine & enfermer l'ennemi. Des gardes à cheval, & des chiens dans les intervalles, formoient la barrière. Les dames les plus distinguées de Nicosie, une foule d'autres personnes étoient sur la colline. J'y montai, & de cette hauteur, nous jouissions de tout le plaisir sans éprouver la fatigue. Le Gouverneur & sa suite, dispersés dans la plaine, attendoient le moment indiqué. Il arrive, la chasse s'ouvre au son de tous les instrumens; on lâche une partie des chiens, le reste est en arrêt. Ces légers animaux vont fourrager les bosquets, les réserves & les buissons: nombre de francolins de perdrix & de bécasses, s'en échappent. Le gouverneur commence, abat un de ces oiseaux; sa suite l'imité, & les volatiles effrayés, quelque part qu'ils se tournent, rencontrent la mort. Je fus frappé de la tranquillité des chiens stationnaires: malgré l'instinct qui les aiguillonne, aucun d'eux n'abandonna son poste; les autres coururent à la recherche du gibier, & la plaine fut nettoyée en un instant. Ici la scène change, un lievre s'élance du sein d'un buisson, la meute est à sa suite: il va, fuit, revient, & trouve par-tout un ennemi. Souvent il met en défaut les lévriers, & j'admirai dans ce cas

la sagacité de ces animaux, qui, dédaignant les indications d'un jeune lévrier ignorant ou sujet à se tromper, attendoient qu'un des plus anciens & des plus expérimentés leur ouvrît le chemin ; & bientôt tout étoit en mouvement dans la plaine. La beauté de la saison, la gaité qui m'environnoit, les aboyemens des chiens, mille fois répétés par les échos des collines, le cri des chasseurs, les éclats des cors exaltoient mon imagination, & me tenoient dans une espèce d'enchantement. Déjà le pauvre animal alloit tomber au pouvoir de ses ennemis : le gouverneur s'élance, & jette au-devant des chiens le bâton qu'il tenoit à la main. A ce signal, tous s'arrêtèrent, aucun d'eux n'osa le franchir. On lance sur le champ un de ces lévriers rapides, dont j'ai parlé dans mon premier chapitre ; il atteint le lievre, le rapporte, s'élance sur le col du cheval du gouverneur, & le pose devant lui : celui-ci le prit dans ses bras, le remit à un des officiers, avec ordre, s'il continuoit de vivre, de le retirer dans son parc, où il entretient ainsi une foule de ces prisonniers faits à la chasse. Dans tout ceci, surtout, j'admirai la discipline des chiens, & la pitié du gouverneur, qui crut devoir conserver un animal qui lui avoit donné tant de plaisir.

A la suite des villages déserts que nous venons de nommer est celui de Piroi qui ne leur ressemble guere. La population y est grande, le culture riche & soignée : ce canton doit une partie de ses agrémens à l'industrie des habitans ; il est parsemé de bosquets de mûriers ; les cotons y réussissent à merveille. Il y a dans le voisinage un torrent, dont les eaux contribuent beaucoup à leur beauté.

Lorsqu'on a passé ce ruisseau, on trouve dans la terre du jaspe rouge & des agathes mêlées avec des pierres ordinaires, & cela pendant un assez long trajet.

On rencontre encore nombre de villages, plus ou moins habités, plus ou moins cultivés. Je n'en parlerai pas, cela entraîneroit des répétitions sans nombre, ou dégénéreroit en une nomenclature ennuyeuse, que les lecteurs, sans doute, me sauront gré de leur épargner. Il me suffira de dire que la plupart ont des églises grecques, des bosquets de mûriers, autrefois plus nombreux dans cette île, qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Les mûriers à Chypre, comme dans toute la Syrie, plantés à une égale distance les uns des autres, sont exactement alignés, & forment un petit bosquet en quarré, composé de deux, trois, & même cinq mille plantes. Ils ont un peu plus de trois condées de

hauteur, & une coudée & demie de circonférence. Ces arbres sont naturellement plus élevés ; mais à Chypre on les ébranche pour en avoir les feuilles que l'on donne aux vers-à-soie. On ne les laisse pas vieillir, le ciseau ne respecte même pas leurs premières pousses : aussi a-t-on soin d'en planter chaque année de nouveaux ; ils suppléent à la disette des feuilles. Toute la culture consiste à les arroser une ou deux fois par jour en été. On creuse autour de ces arbres un petit réservoir, fait en forme de vase ; & l'eau distribuée dans les canaux, en arrose ainsi le pied & les racines.

CHAPITRE VI.

De la ville de Nicosie , capitale du royaume de Chypre.

LA ville de Nicosie, située comme nous l'avons dit au nord de Larnic, en est éloignée de vingt-cinq milles. J'y étois en 1767, & c'est précisément à cette époque que je fis le tour de l'île. Elle portoit anciennement le nom de Letra. On l'appella ensuite Leucoton, de Leucon, fils du premier Ptolomée, qui en releva les murs. Les Grecs

la nomment aujourd'hui l'Escosie , les Italiens Nicosie , & c'est sous cette dernière dénomination que je vais la décrire. Mais auparavant je dois avertir que Nicosie passe dans plusieurs cartes du royaume de Chypre pour être l'ancienne Thremitus. C'est évidemment une erreur ; l'histoire ne lui a jamais donné ce nom. Thremitus est un village considérable , à douze mille de Nicosie. Ce village étoit jadis une ville que Richard , roi d'Angleterre , détruisit de fond en comble.

Nicosie est située dans le centre de l'île , au milieu d'une vaste plaine ; elle est environnée de collines & de montagnes , qui la bornent de tous côtés à la distance de dix milles.

Dès le tems du grand Constantin , jusqu'en 1567 , la circonférence de cette ville étoit de neuf milles. Les Vénitiens la trouvèrent trop étendue & la réduisirent à trois ; ils crurent en rendre par-là la conquête moins aisée. On la munit en outre de onze bastions & de trois portes. Ils rasèrent le reste. Rien ne fut respecté. On démolit les temples , les palais , les plus beaux monumens ; & la politique ombrageuse des Vénitiens n'en fit bientôt plus qu'un amas de ruines. On remarque encore les fondemens d'une citadelle élevée par le Roi Jacques

premier des Lusignans, & les restes de l'église conventuelle de Saint-Dominique, où avoient été inhumés plusieurs Souverains, & entr'autres, Ugon IV, auquel Boccace dédia son livre de la Généalogie de Drenx.

Un fleuve, nommé Pédicus, traversoit l'ancienne cité; il avoit son embouchure près de Famagouste; mais en 1567 on en changea le cours. Il est aujourd'hui presque entièrement desséché, & le peu d'eau qu'on y voit en hiver arrose les campagnes voisines. *

La ville de Nicosie étoit, sous la famille des Lusignans, la résidence des rois & le siège d'un archevêque. Les monastères y furent très-multipliés. On y comptoit jusqu'à trois cents églises grecques & latines, & nombre de palais & d'édifices publics.

Triëllius est un de ses évêques les plus distingués. Il vivoit trois cents vingt-huit ans après Jésus-Christ. Saint Jérôme en parle comme de l'homme le plus éloquent de son siècle, & un personnage célèbre du règne de Constance. Il fit des commentaires sur le cantique des cantiques, & plusieurs autres ouvrages.

Dans les commencemens du règne des Lusignans, vers l'an 1212, Innocent III érigea Nicosie en archevêché, à la prière d'A-

lie, épouse de Ugon premier, roi de Chypre.

Notre bienheureux Ugon de Toscane fut évêque de Nicosie. Il fonda en 1268, aux environs de Pise, un monastere de chanoines réguliers de Saint Augustin, qu'on y appella par la suite peres de Nicosie, du nom de la métropole de leur fondateur.

L'archevêque de Nicosie est légat-né du Saint-Siège; c'est ce que lui accorda le pape Alexandre IV, avec la permission de s'habiller comme les cardinaux, à l'exception néanmoins du chapeau.

Le pape Pie IV en laissa l'élection, en 1560, à la république de Venise; elle choisissoit quatre sujets, & le pontife en nommoit un.

La ville de Nicosie & une grande partie du royaume étoit au quinzieme siècle entre les mains des Sarrafins. Le roi de Chypre fut conduit prisonnier en Egypte: on lui rendit la liberté & la couronne; mais il resta tributaire du vainqueur. La Porte ayant triomphé par la suite du Soudan, les rois de Chypre ne cessèrent de payer le tribut au souverain d'Egypte, que pour en faire hommage au grand-seigneur, & cela jusqu'au tems de la prise de l'île sur les Vénitiens.

L'année 1570 fut fatale à la ville de Ni-

cosie , & peu de temps après à tout le royaume. Selim II tenoit alors les rênes de l'empire Ottoman. Il projetta la conquête de Chypre. Au mois de juin de la même année , le général Mustapha y entra à la tête de cent mille hommes & de dix mille chevaux. Le bacha mit à feu & à sang les alentours de Nicosie; & le 26 de juillet s'ouvrit un siège mémorable. Il dura quarante-cinq jours. Les habitans y firent des prodiges de valeur. Ils soutinrent quinze assauts différens avec une intrépidité peu commune. La ville étoit aux abois ; & le 9 de septembre, le jour du sabbat, commença un assaut général , qui la mit au pouvoir de l'ennemi. Cinquante mille personnes s'étoient retirées dans ses murs ; vingt mille de ces infortunés furent passés au fil de l'épée , & les autres chargés de fers.

En venant de la partie méridionale de l'île , on entre par la porte Julienne , aujourd'hui la porte de Famagouste ; c'est certainement la plus belle des trois , & la construction en feroit même honneur à nos ingénieurs. Il y a quelques années qu'on ne pouvoit y entrer à cheval ; on l'a depuis permis aux européens ; mais les chrétiens grecs sont obligés de mettre pied à terre ; ou de donner une piece de monnoie à la garde. Dans l'intérieur de la ville , les parties

ries latérales de la porte offrent différentes armes. J'en vis, entr'autres, avec une croix; c'est une chose assez rare dans un pays où les Turcs se sont empressés d'effacer jusqu'aux moindres vestiges du christianisme.

On voit sur les remparts diverses pièces d'artillerie avec les armes de la république de Venise. Les Turcs trouverent à la prise de la ville deux cents cinquante canons. Ils en apportèrent quelques-uns, & le reste fut formé des cloches qui étoient dans les églises. Il ne faut pas croire que cette artillerie soit bien imposante; elle est en très-mauvais état. J'en remarquai d'un calibre plus fort, mises en pièces par ordre du bacha, qui en avoit été extrêmement incommodé pendant le siège; il n'y a qu'un Turc qui puisse s'aviser d'une pareille vengeance. Les portes de Paphos & de Cerines ne répondent pas à celle de Famagouste; elles ne furent jamais achevées. On n'avoit pas encore fini de creuser les fossés & de recouvrir les murs, lorsque Selim vint en former le siège.

Entre la porte de Famagouste & celle de Paphos, sur un bastion où Soliman, le gouverneur actuel, vient de faire un jardin, s'élèvent plusieurs tombeaux. Il en est un très-beau, du marbre le plus précieux, que l'on dit être la tombe de l'officier qui ar-

bora le premier sur les murs l'étendard ottoman. La ville essuya de ce côté plusieurs assauts.

Les environs de Nicosie sont vivans & animés. Du haut de ses remparts, on découvre quantité de hameaux & de villages; les plus proches sont Caimachli, Panocamaibli, Palluriotisa, qui étoient autrefois dans son enceinte; Sainte-Marine, d'où la place fut le plus vivement attaquée; Sainte-Veneranda, où l'on avoit dressé une batterie; Saint-Demitri, dans lequel étoit campée la cavalerie de Mustapha; Tracone, Altalassa & quelques autres très-peuplés & bien cultivés. L'agriculture n'est pas la seule occupation des habitans; ils filent des cotons, & font des toiles qu'ils vont ensuite vendre dans la capitale.

L'église de Sainte Sophie en est sans contredit le plus bel édifice. C'étoit-là que les rois de Chypre recevoient la couronne, elle est composée de trois grandes nefs, & la structure en est gothique: elle renferme les tombes de la famille des Lusignans, d'anciens Cypriotes, & de nobles Vénitiens. Le temps en a consumé les inscriptions; elles sont absolument inintelligibles, & la gravure des pierres tellement usée, qu'on n'en distingue plus les traits.

Son chœur & ses autels furent détruits à

la prise de la ville ; elle devint dès-lors la principale mosquée ; & le général Mustapha , le 14 de septembre de l'année 1570 , vint pour la première fois y faire sa prière. Les dehors en sont à peu - près les mêmes , à l'exception des tours que l'on a changées , & des armes que l'on a détruites. J'y fus un vendredi à midi , au moment que le gouverneur y entroit à cheval , accompagné de quatre ou cinq seigneurs turcs , à cheval comme lui , & de toute sa cour qui le suivoit à pied.

L'église de Saint-Nicolas est aujourd'hui le *Belisten* , espèce de halle , où se débitent toutes sortes de denrées. Les principaux négocians turcs , grecs & arméniens s'y rassemblent pour les affaires de leur commerce. En voyant cette foule de marchands dans cet ancien temple , je ne pouvois m'empêcher de réfléchir à cette bizarre succession d'événemens qui met les vainqueurs à la place des vaincus , fait d'une église une bourse , & d'un lieu de paix , de recueillement & de prières , le centre de tous les petits intérêts humains.

A deux cents pas de-là , au milieu d'une place , est l'église de Sainte-Catherine ; jadis un monastère de religieuses , aujourd'hui une mosquée ; le couvent étoit assez spa-

cieux ; mais l'église a plus de magnificence que d'étendue.

Le ferrail est le palais du Muhaïil. Sur la porte est un lion en pierre qui représente les armes de la république de Venise. Une vaste cour y sert d'entrée. On voit à l'entour divers corps de logis , & au-dessous les écuries. Le goût en est gothique ; c'étoit la maison royale au tems des chrétiens. Mais elle a essuyé tant de changemens , sous une suite de bachas & de gouverneurs , qu'elle en est aujourd'hui méconnoissable. Sur la place est une fontaine turque ; elle donne une eau excellente : toutes les eaux de Nicosie sont en général d'une très-bonne qualité.

Le Bazard est grand , animé , bien fourni de vivres , & surtout très mal-propre.

Le milieu est occupé par ce qu'on appelle ici le Kan ; c'est une cour immense , environnée de divers appartemens. On y entre par une porte de marbre , reste des anciens édifices : ce Kan fut consacré à la réception des étrangers par le Bacha Musafer. Il créa pour le bâtir une taxe de deux sous par tête. Ce tribut , sans doute modique , mais toujours injuste , lui coûta la vie ; il eut la tête tranchée. Il semble que la gloire de s'être trouvé à la conquête de l'île eût dû parler en sa faveur & le sauver. Au reste , les gouverneurs actuels n'ont

plus à redouter une pareille sévérité : ils peuvent tourmenter le peuple à leur aise ; c'est une des clauses au moins tacites de leur traité. Ce lieu est nommé le Kan des Alaiottes , la plupart des étrangers qui y séjournent étant d'Alaija , ville de la Caramanie.

Les débris des anciens édifices peuvent encore nous donner une foible idée de ce que cette ville étoit dans l'origine ; on voit que les rues avoient la largeur propre à faire ressortir la majesté des édifices & des palais qui achevoient de l'embellir : on a cessé de bâtir sur ce plan. Il n'y regne plus d'ensemble ; de véritables chaumières détruisent le charme résultant d'un parfait alignement , & contrastent ridiculement avec les superbes maisons qui les avoisinent.

J'ai déjà distingué dans mon tableau général de l'île , le gouvernement de cette ville , où réside le Muhaïl avec toute sa cour , & le Mulla , chef suprême des juges , ou cadis du royaume. J'ajouterai seulement qu'elle est aussi la résidence de tous les agas ou seigneurs turcs , & des principales familles grecques & arméniennes ; toutes tiennent par divers emplois au gouvernement de Nicosie.

Les toiles de toton sont la principale

branche de son commerce; il s'en fabrique dans la ville, mais la plupart des manufactures sont dans les villages voisins. On y donne aux maroquins une couleur plus brillante & plus vive qu'en Barbarie. Ses toiles de coton peintes, loin de perdre de leur éclat au savonage, en deviennent plus belles. La teinture des Bucatins est le produit de la racine de boia unie avec le sang de bœuf : cette couleur rouge bien empreinte ne pâlit jamais. Nicosie rassemble beaucoup d'autres productions de l'île : quelques-unes lui viennent de la Caramanie, mais toutes aboutissent au commerce de Larnic qui en est l'entrepôt & le débouché.

J'eus occasion, pendant mon séjour dans cette capitale, de voir plusieurs cérémonies turques, & entr'autres la circoncision de quatre enfans, & le mariage d'un grand seigneur.

La circoncision ne se fait aux enfans turcs qu'à la septième année de leur âge, mais à la naissance, on leur met dans la bouche un peu de sel, en prononçant des paroles du Coran, dont le sens est : *Puisse le présent de l'existence te rendre cher le nom du vrai Dieu, auquel tu ne cesseras de rendre gloire.* Les huit jours qui précèdent la cérémonie sont pour la famille des jours

de fêtes. Elle se livre à la joie, donne des festins, des bals, des parties de plaisir. Les parens, les amis y sont invités : tout annonce une seconde naissance plus précieuse que la première. Le jour arrive enfin ; l'enfant est revêtu des plus riches habits. On le conduit dans les rues de la ville, sur un cheval orné d'un drap d'or, & pompeusement enharnaché. On porte devant lui l'étendard de Mahomet : les Singis le précèdent en dansant ; un corps de musiciens & de joueurs d'instrumens ferment la marche. Tout le peuple le suit : il arrive à la mosquée, y fait sa prière, remonte à cheval, & revient à la maison paternelle où un homme de l'art lui taille entièrement le prépuce. Il fait à haute voix & en levant la main cette profession de foi : Il n'est point d'autre Dieu que le vrai Dieu, & Mahomet son prophète. Cela fait, tous les assistans donnent leur présent au jeune Néophyte, & la fête se termine par un superbe festin.

Les femmes, au lieu de la circoncision, font simplement la profession de foi que je viens de citer.

Avant que de parler du mariage des Turcs, je dirai un mot de leurs amours.

Il est ici de toute impossibilité qu'un amant puisse entretenir sa maîtresse ; les

femmes gardent la plus sévère clôture; d'impitoyables argus les surveillent sans cesse; on leur feroit un crime de se trouver même avec l'époux qu'on leur destine: elles ne goûtent ce plaisir qu'au moment de leur union. L'amour extravague dans ces climats; il a je ne fais quoi de furieux & d'insensé. L'amant qui veut prouver à sa maîtresse tout le goût qu'elle lui inspire, passe vingt fois par jour sous ses fenêtres, chante des vers amoureux, & tient à la main un poignard nud qu'il agite en mille manières: bientôt après il en applique la pointe au bras ou sur son sein, y fait une incision & retire l'arme de façon que cette découpure légère devient une assez large blessure. Si la belle recluse n'est point à portée d'entendre ces sanglantes déclarations, il espere pouvoir un jour lui en montrer les cicatrices. Les Grecs eux-mêmes, serviles imitateurs des Turcs, ne sont point tout-à-fait exempts de ces folies. Il seroit assez curieux de voir la manière dont les femmes répondent à ces singuliers témoignages. Les leurs ne le sont sans doute pas moins, mais on ne les apperçoit pas.

Les Turcs peuvent prendre trois sortes de femmes avec lesquelles il leur est permis de vivre. Elles ont chacune un nom qui les distingue. Ce sont d'abord les fem-

mes légitimes, les chebins & les esclaves; ils épousent les premières, gagent les secondes, & achètent les autres.

Ils ne voient leurs épouses, ou femmes légitimes, que le jour de leur hymenée. Ils en ont jusqu'à quatre qu'ils peuvent garder en même tems & dans la même maison. Le Cadi qui dans ces circonstances fait la fonction de notaire, est chargé d'enregistrer le contrat; une des clauses principales est toujours d'assigner une dot à la femme, quoique celle-ci ne porte le plus souvent que très-peu de chose en mariage. Après cela l'époux monte à cheval, & va accompagné de ses parens & de ses amis à la mosquée, y fait sa priere, & l'Iman bénit & confirme le contrat.

Ces préliminaires sont ici de loi divine. On conduit ensuite l'épouse à la maison de son époux, & celui-ci au retour de la mosquée, ôte le voile qui lui couvre la tête. Il fait entendre par-là que c'est ainsi qu'il la dépouillera de la honte naturelle à son sexe. Cela fait, il la laisse manger & se divertir avec les autres femmes; il en fait autant de son côté avec ses amis, & sur le soir chacun se retire dans son appartement.

Les chebins ne nécessitent point tant de formalités : on passe simplement un contrat devant le juge; on y indique le tems

que le chebin doit être au service de l'homme, la somme dont sont convenus les contractans, l'obligation à l'homme de la payer & de nourrir tous les enfans, dont la légitimité & les droits à la succession sont expressément reconnus.

Le nombre des esclaves n'est point limité; l'homme le proportionne à la grandeur de son habitation & de sa fortune: il n'y a point d'autre contrat que celui même de la vente. Les enfans sont à la charge du pere, mais s'il ne les rappelle point dans ses dernières dispositions, s'il ne désigne point la part qu'il leur destine, ces enfans n'ont rien à réclamer, & restent à la discrétion du véritable héritier.

Le turc las de sa légitime épouse n'a pas besoin de motif pour effectuer le divorce, mais il est tenu alors de lui payer la dot stipulée dans le contrat, & de lui restituer la sienne. Mais s'il avoit de justes sujets de mécontentement, si sa demande en séparation étoit la suite d'un délit, ces obligations cessent, il la renvoie avec ignominie. Dans l'un & l'autre cas les enfans restent à la charge du mari. La femme ne peut former un nouvel engagement, que quatre mois après le divorce; cette disposition de la loi a pour but de donner le tems à la grossesse de se déclarer, si elle

doit avoir lieu, & dans ce cas la femme attend le moment de sa délivrance, & l'enfant est remis à son véritable pere.

Si les deux parties, après le divorce, desirent se réunir, il faut que la femme en ait préalablement épousé un autre; dès-lors ils ont la liberté de retourner ensemble, pourvu toutefois que le nouvel époux ne veuille pas la retenir pour lui. Aussi l'homme a-t-il ordinairement soin de chercher un ami qui fasse la fonction. Ceci alors n'est plus qu'une formalité, & la réunion n'éprouve aucun obstacle.

Les femmes turques ne peuvent obtenir le divorce sans motif; elles sont autorisées à le demander lorsque le mari les laisse manquer de nourriture, lorsqu'il ne les admet point dans son lit au moins une fois dans huit jours, & qu'il leur refuse de l'argent pour aller au bain. L'époux est alors obligé de s'en séparer, de lui rendre son dot, & de se charger des enfans.

La femme peut le demander encore pour cause d'impuissance. Lorsqu'elle a une pareille plainte à former, elle va trouver le juge, ôte sa pantoufle, la retourne, & la pose devant lui; elle n'a point d'autre exposition à lui faire. Le mari est pris, bâtonné sur la plante des pieds, & séparé de sa femme, sans autre forme de procès.

Toute demande en séparation est interdite aux esclaves. Le défaut seul de nourriture les autorise à solliciter leur changement. Elles sont sur le champ vendues à un autre.

Quoique les mariages des turcs se fassent de différentes manières, malgré la distinction que le nom semble mettre entre les femmes, elles n'en sont pas moins généralement esclaves dans le Levant. Un grand nombre de causes concourent à cette dégradation de la plus belle partie de l'espèce humaine. Montesquieu en indique plusieurs, & je termine ce chapitre par ses propres paroles; elles ne conviennent pas moins aux femmes du levant qu'à celles du midi que ce grand homme avoit alors en vue. Les femmes, dit-il, sont nubiles dans les pays chauds, à huit, neuf & dix ans, ainsi l'enfance & le mariage y vont presque toujours ensemble; elles sont vieilles à vingt. La raison ne se trouve donc jamais chez elles avec la beauté; quand la beauté demande l'empire, la raison le fait refuser; quand la raison pourroit l'obtenir, la beauté n'est plus. Les femmes doivent être dans la dépendance, car la raison ne peut leur procurer dans leur vieillesse un empire que la beauté ne leur avoit pas donné dans la jeunesse même.

CHAPITRE VII.

Route de Nicosie au Bourg de Cerines.

Au sortir de Nicosie, pendant un assez long trajet, on marche pour ainsi dire au milieu des tombeaux. Les Turcs en ont élevé plusieurs à leurs compatriotes sur cette route délicieuse & mélancolique; ils font du marbre le plus beau & la plupart à colonnes : les débris des anciens édifices de Nicosie ont servi en général à la construction de ces mausolées. Il y regne une majestueuse simplicité : la cendre qu'ils renferment, & non les embellissemens de l'art, sont la mesure de l'intérêt qu'inspirent les tombeaux, & l'urne de Socrate, fût-elle d'argile, seroit sans doute préférée à nos plus pompeux catafalques.

Après une heure & demie de chemin dans la plaine, je rencontraï deux bras du fleuve Pédicus. On les passe sur deux ponts de pierre très bien faits; ses flots roulent du jaspe rouge; ce sont comme de petits cailloux qui en tapissent le lit, & que l'on distingue aisément à travers ses eaux claires & limpides.

On arrive ensuite au village de Dicomos,

où j'e n'ai rien vu de particulier que la superbe maison d'un seigneur turc , & nombre de bosquets de mûriers. De ce village on découvre aux environs une chaîne de hameaux , qui ne laissent pas que d'animer ces campagnes , dont les branches principales de culture sont les cotons & les mûriers.

Je parvins enfin au pied de ces montagnes qui traversent l'île du couchant au levant. Tous les sentiers en sont escarpés & difficiles. Le moins incommode est communément appelé le Bogas ; c'est une gorge entre deux collines ; elle offre nombre d'endroits où l'on ne peut passer qu'une personne à la fois , & quelques autres assez larges pour recevoir un char. Arrivé au haut de la montagne , on oublie ses fatigues. Le coup-d'œil en est charmant ; on y découvre la mer de la Caramanie & toute la côte septentrionale de l'île. Qu'on ajoute à cela le plus beau ciel , une atmosphère épurée qui ne dérobe à la vue aucun des objets , & ne borne en aucune manière l'immensité de l'horison. En descendant la montagne de l'autre côté , j'entrai dans un vallon entrecoupé de ruisseaux , & émaillé de ces fleurs que nous faisons venir avec tant de peine dans nos jardins. Je remarquai au fond de ce vallon de vieux

débris de murailles. Les habitans voyent dans ces ruines d'anciennes fortifications ; ils se trompent sans doute ; dominées de tous côtés par les montagnes , elles auroient été dès lors susceptibles d'être attaquées & non de se défendre. Ces masures annoncent , à mon avis , des débris de moulins : ce ne sont pas les seuls que j'ai vus en pareil lieu. Toutes ces montagnes sont couvertes d'arbrisseaux & de buissons.

CHAPITRE VIII.

Du Bourg & du Château de Cerines.

A vingt milles de la capitale sont le bourg & la citadelle de Cerines ; ce bourg n'est pas bien peuplé. Les Grecs schismatiques , les seuls qui soient maintenant dans le royaume , y ont une église épiscopale , & les Turcs une mosquée. Le gouvernement est composé d'un commissaire & d'un juge. Les habitans y sont presque tous laboureurs ; c'est la contrée la plus fertile du royaume. Les eaux qui sourcent dans le sein de la terre contribuent surtout à sa fécondité : le froment , l'orge , la soie , les cotons , les huiles , la caroube en sont

les principales productions. Une partie se consomme sur les lieux , & nombre de vaisseaux transportent le reste à Alexandrie.

Cerines étoit rangé parmi les villes au tems des évêques grecs orthodoxes. Le plus distingué d'entr'eux fut St Théodore ; cet intrépide défenseur de la religion vécut sous l'Empereur Licinius , & en reçut les plus mauvais traitemens.

Le grand Cyrus , dit Lusignan , ayant triomphé des neuf souverains qui s'étoient alors partagé le royaume de Chypre , jetta les fondemens de Cerines. Xenophon parle de sa victoire , sans néanmoins lui attribuer la construction de cette ville. Quoi qu'il en soit , on voit aux environs de ce bourg des restes d'édifices & des débris de murailles qui sont certainement de la plus haute antiquité. Il y a vers le couchant un grand nombre de grottes dont les portes paroissent avoir été équarries avec le ciseau. J'y ai remarqué plusieurs caveaux ; les naturels les appellent les sépulchres des gentils. A deux cents pas de là sont les carrières d'où l'on a tiré les pierres , qui servirent beaucoup moins à la construction de l'ancienne cité , qu'à celle de la citadelle dont je vais parler.

La citadelle de Cerines est bâtie sur le rivage de la mer. Un immense rocher lui sert

sert de base : elle est aussi ancienne que la ville , mais les Lusignans l'aggrandirent & la fortifièrent. L'entrée en est interdite aux Européens , & la jalouse inquiétude des Turcs ne leur permet point d'en approcher les murs. Par une grace spéciale , j'eus la liberté de les observer & de descendre dans le fossé qui les environne. Cette forteresse est la mieux conservée de toutes celles que j'ai vues entre les mains des Turcs. Il y a cependant quelques années qu'elle fut bombardée par le Bacha Kior Mahamed , & cela pour en chasser un parti de rebelles qui s'y étoient réfugiés.

Voici la description que j'en trouve dans un manuscrit du seizième siècle : „ Cette
 „ citadelle a la forme d'un quarré long ;
 „ il y a trois tourelles construites à l'anti-
 „ que , vuides , foibles & étroites ; dans
 „ le quatrième angle est un boulevard mal
 „ entendu & de nulle défense. Son fossé a
 „ vingt-un pas de largeur , & trois cents
 „ soixante de circonférence. La muraille
 „ qui lui sert d'enceinte est épaisse de qua-
 „ tre pas , de six dans les fondemens , &
 „ haute de plus de seize pas „.

La situation de la citadelle est en outre très défavorable ; les monts qui l'environnent n'en étant éloignés que d'un mille & demi. Le roi Jacques cependant , fils na-

turel du roi Jean , malgré un siège de deux ans & divers assauts , ne put jamais la prendre. Il n'y entra en 1462 , que par la trahison de Sor de Naves qui tenoit le commandement de la reine Charlotte , légitime héritière du royaume de Chypre.

Cette Reine fugitive , dit un de nos historiens , le 10 de novembre de l'année 1461 , fit son entrée à Florence , où elle fut reçue par Alexandre Machiavel qui en étoit alors Gonfalonier. Elle alloit à Rome implorer le secours du pape contre Jacques son frere naturel. Ce prince , aidé de toutes les forces du Soudan d'Egypte , avoit usurpé un trône qui ne lui appartenoit point , & retenoit en outre Louis de Savoie son époux , assiégré dans le fort de Nicosie. La république accueillit avec transport cette reine infortunée , & tâcha de lui faire oublier ses malheurs. Pendant son séjour à Florence , elle alloit souvent visiter la tombe du cardinal de Lisbonne , frere de son premier époux ; cette cendre chérie la consolant , sans doute , beaucoup mieux que toutes les démonstrations honorifiques de la république.

L'abbé Macati , dans son histoire chronologique de Florence , ajoute que cette reine fut reçue dans la maison de Côme de Médicis , pere de la patrie , & qu'on

lui rendit tous les honneurs dus à son rang & plus encore à ses malheurs.

La citadelle de Cerines, en 1570, se rendit sans résistance aux armes victorieuses de Selim. Les Vénitiens y avoient autrefois placé un gouverneur & un capitaine avec une compagnie de 50 hommes. Elle est aujourd'hui occupée par un simple disdaer.

La plus grande partie de son artillerie porte les armes de la république de Venise. On m'a dit qu'elle renfermoit en outre de très belles coulevrines. Il y a du côté de la mer plusieurs canons braqués à fleur d'eau.

L'étendue de l'empire ne permet pas au grand seigneur de le gouverner entièrement par lui-même; il est obligé de s'en rapporter à des bachas qui ont ici la même autorité que les proconsuls de l'ancienne Rome. Pour obvier à la rébellion de ces vice-rois, il ne se met point en peine de relever les fortifications éloignées de sa capitale. La plupart des citadelles sont absolument dépourvues; il ôte ainsi à ses propres sujets toute idée de révolte; c'est ce qui arriva néanmoins dans le fort de Cerines. Le disdaer le voyant bien approvisionné, s'y retrancha pendant trois mois, en 1765, à la tête d'un parti de rebelles.

Il fallut y envoyer un bacha & des troupes étrangères, pour le faire rentrer dans le devoir.

Ce fort est aujourd'hui ébranlé de toutes parts ; on disoit que le sultan en avoit ordonné la démolition, elle n'a cependant point eu lieu.

A côté de la citadelle est un port, ou plutôt une baie qui peut à peine contenir deux ou trois bâtimens. C'est là que s'embarquent toutes les personnes qui vont & viennent de la Caramanie.

La traversée est de sept à huit lieues. Les habitans y trouvent mille avantages. Les lettres de Constantinople, celles de toute l'Europe, leur parviennent en peu de tems. On a institué à cet effet deux especes de paquebots françois. Les bâtimens qui viennent pour y charger la caroube, se tiennent à trois milles du rivage. La rade y est mauvaise, & on ne peut s'y hasarder qu'en été. Des bords de la mer on voit les côtes de la Caramanie, & la nuit on en distingue parfaitement les feux ; c'est même un signal dont se servent les passagers pour appeler les barques, lorsqu'elles se trouvent toutes deux à l'autre bord.

A peu de distance du bourg, vers le couchant, est une église grecque où se

MONASTERE DE LAPASIS. 117
trouve la tombe de l'ingénieur qui fit les
dernieres fortifications de la citadelle.

On voit encore sur cette côte, au levant
de Cerines, les villages d'Amtara & d'Ac-
catu, qui étoient anciennement deux villes,
& Clides, bourg autrefois considérable, &
appelé aujourd'hui cap-de St André. Voilà
en général tout ce qu'elle offre de remar-
quable.

CHAPITRE VI.

Description du Monastere de Lapasis.

On prend à l'orient pour aller de Ce-
rines au monastere de Lapasis. Il y a envi-
ron cinq milles de plaine à parcourir; on
regrette qu'il n'y en ait pas davantage;
c'est la plus fertile & la plus riante de l'île.
La richesse de ses productions, la diversité
des arbres sauvages & fruitiers, de petites
collines couvertes d'une éternelle verdure,
un paysage charmant, mille perspectives
délicieuses, un air embaumé des parfums
les plus purs, une multitude de sources &
de ruisseaux, tout concourt à faire de cette
côte un séjour enchanté, un vrai paradis
de délices. On ne peut la traverser sans se

livrer aux plus douces rêveries, sans y former des projets de solitude, & plus d'un voyageur a sans doute envié la moindre de ces cabanes, & désiré d'y vivre au sein de la nature & de sa famille.

C'est par cette route délicieuse que l'on arrive au monastère situé vers les montagnes du nord. C'est une abbaye des humiliés, appelée Lapasis, aujourd'hui la Belapais, & par les Italiens le Beaupais : ce nom convient très-bien à sa situation naturelle. Elle est bâtie sur le penchant d'un côteau dont la perspective ne laisse rien à désirer. On voit au-dessous d'autres petites collines couvertes de bosquets & d'arbrisseaux, & la plaine qui s'étend jusqu'à la mer, ajoute encore aux agrémens de sa position.

Elle a la même vue au couchant & au levant. On y découvre en outre la mer & la côte de la Caramanie.

Cette abbaye fut bâtie par Ugon III des Lusignans; il lui accorda divers privilèges. Le supérieur avoit entr'autres, l'avantage de porter, lorsqu'il montoit à cheval, l'épée & les éperons dorés à la manière des chevaliers du royaume.

Elle fut mise en commande sous le règne du roi Jacques. A la prise de la citadelle de Cerines, cette abbaye fut détrui-

te, & on voit encore aujourd'hui les déplorables restes de cette immense construction. Parmi ces débris, est un très-beau cloître environné de dix-huit colonnes avec leurs chapiteaux de l'ordre corinthien. A main gauche, en entrant, se trouve une porte sur laquelle sont sculptées les armes de la famille des Lusignans; elle conduit à un réfectoire long de quatre-vingt-dix pieds & large de trente-deux : sept colonnes en soutiennent la voûte, & au nord sont six grandes croisées dont la vue est on ne peut plus riante. La petite chaire où ces bons religieux faisoient la lecture, est très-bien conservée; on y monte par un escalier commode creusé dans l'épaisseur du mur.

Au sortir du réfectoire, vis-à-vis de la porte, sous la même arcade du cloître, sont deux grandes urnes sépulchrals de marbre blanc, ouvrage des anciens Romains. Celle d'en-bas, lisse & polie, recevoit l'eau qui tomboit de l'urne supérieure; c'étoit sans doute la fontaine du réfectoire. Cette urne du marbre le plus blanc, est toute d'une pièce, quoiqu'elle ait près de six pieds de longueur & deux coudées de profondeur. Elle est environnée d'une guirlande de fleurs & de fruits, qui prend son origine entre les cornes

d'une tête de bœuf; quatre têtes de mouton lui servent d'anse, & le devant porte sur les mains d'un petit enfant en bas-relief; dans les vuides que forme la guirlande en serpentant sur les parois, est la tête d'un lion représentée en face. Il y en a six; les plus grands quarrés en renferment deux, & les moindres une seule.

J'ai vu à Baruth, dans les ruines de l'ancienne cité, une urne semblable, avec la différence néanmoins que sur les angles étoient quatre aigles, & pardevant une couronne d'où sortoit également une guirlande, qui alloit en serpentant aboutir à l'autre extrémité, entre les cornes d'une tête de bœuf. L'urne de Lapafis n'a point de couvercle, celle de Baruth en avoit un, au contraire; de forme triangulaire, avec des feuilles de laurier posées au-dessus comme des écailles de poisson.

Sous le réfectoire est un souterrain long de soixante-six pieds, & large de trente-deux; deux piliers sont placés au centre de la voûte & soutiennent l'édifice. Cette espèce de grotte, située sur le penchant de la colline, est au nord, & au levant une grande porte que les terres éboulées de la montagne acheveront bientôt de combler & de remplir.

Ce monastere a jusqu'à présent triomphé

phé des efforts réunis des hommes & du tems pour en consommer la destruction. Le souterrain sur-tout, dont la construction est à la vérité plus moderne, s'est très-bien conservé. Ces ruines offrent maintenant un abri aux bergers & aux troupeaux surpris par l'orage.

L'église est encore dans son entier. A l'entrée, sous un vestibule soutenu par quatre colonnes, sont deux arches de marbre, avec les armes de la famille des Lusignans; l'arche la plus proche de la porte du temple, renfermoit les cendres de Ugon III, qui, comme je l'ai dit, fut le fondateur de cette abbaye. Nombre d'actions illustres lui méritèrent le nom de grand, & c'est à ce titre que St Thomas d'Aquin lui dédia son livre *de Regimine Principum*. Plusieurs peintures ont échappé à la rigueur des saisons. Cette église étoit à l'usage des Grecs. Quatre énormes colonnes de pierre, faites de plusieurs pièces, en soutiennent la voûte & la partagent en trois nefs. Elle a soixante pieds de longueur sur quarante-six de largeur.

A peu de distance de ce monastere est le village de Casaphane, où sont les meilleures eaux que j'ai jamais goûtées dans l'île de Chypre.

CHAPITRE X.

Route de Lapafis au Monastere de Saint Chrysofome.

Je quittai le monastere de Lapafis pour aller à celui de St Chrysofome, situé sous le château de Buffavent. Je fus obligé de gravir les montagnes du nord par des sentiers escarpés & difficiles, & perdant absolument de vue la mer de la Caramanie, je m'avantai vers l'orient toujours à côté de ces montagnes. Je rencontrai sur ma route le village de Siorudi, qui me parut assez peuplé & bien cultivé; & celui de Vuna ou de St-Romain dont les habitans sont presque tous Maronites : le même chemin me conduisit enfin au monastere de St Chrysofome, occupé par des religieux Grecs de l'ordre de St Basile.

L'origine de ce monastere remonte aux premiers empereurs chrétiens; & la construction de l'église me paroissant plus moderne, un des religieux me dit qu'elle avoit été bâtie longtems après par un noble Cypriote qui avoit, en outre, beaucoup contribué à l'embellissement de leur solitude.

Cette église est petite, pavée de marbre,

ROUTE DE LAPASIS, &c. 123
& peinte à la manière des Grecs. Sous le portique est une pierre sépulchrale; ces moines y entretiennent une lampe continuellement allumée; c'est la tombe de la fondatrice. A côté d'elle sont deux esclaves favorites avec lesquelles elle voulut partager le même tombeau, en reconnaissance des soins qu'elles lui avoient rendus, & principalement dans ses derniers momens. Auprès de cette église est une antique chapelle qui sert aujourd'hui de retraite & d'abri aux animaux.

Si ce monastere n'a point la magnificence ordinaire à ces sortes d'édifices, il a du moins tous les agrémens de la commodité: situé sur le penchant de ces montagnes, il y jouit de toute la plaine de Nicosie, & de ses environs si remplis de hameaux & de villages, que la seule nomenclature occuperoit plusieurs pages.

Il y a communément dix à douze religieux, que les Grecs nomment Caloirs; ils sont sous l'obéissance immédiate d'un supérieur. Ces religieux sont un mélange des ordres de St Basile, de St Elie & de St Marcel; ils font vœu de pauvreté, de chasteté & d'obéissance. Ils ne mangent pas de viande, & mènent une vie très austere.

On ne va point à St Chrysostome sans aller voir les ruines du château de Buffa-

vent, situé sur le sommet des montagnes du nord.

Le côté de la montagne où s'élève le château, est éloigné de St Chrysostome d'environ dix milles; on y arrive par une pente assez douce. Du pied de ce mont, on voit avec découragement cette cime élevée à laquelle il paroît impossible d'atteindre; enfin après une foule de dangers, en m'aidant de mes mains & de mes pieds, dans ces sentiers étroits, escarpés & glissans, au bout d'une heure & demie de combat & d'efforts, je gagnai les ruines de cet ancien château, détruit par les Vénitiens. Une citadelle aussi forte, aussi grande, où l'on compte plus de cent appartemens, bâtie sur ces monts inaccessibles, me parut un prodige de l'art; on seroit tenté de croire qu'elle y fut transportée par enchantement. Je ne fais comment on a pu y conduire l'eau nécessaire à la construction de ce merveilleux édifice. On y voit, il est vrai, plusieurs citernes; elles ont sans doute été creusées auparavant pour y recevoir les eaux des pluies, dont on aura fait usage: quand, d'un autre côté, on songe à la rareté des pluies dans ces climats, ces puits devoient être d'un bien foible secours. Quoi qu'il en soit, ce fort fut bâti par la même dame qui fit

élever l'église de St Chrysostome; elle y cherchoit un asile contre la persécution des Templiers. Ces chevaliers gouvernerent cette île l'espace d'une année. Leur tyrannie arma les naturels du pays; & l'ordre fut obligé de la remettre à Richard, roi d'Angleterre, qui la lui avoit vendue cent mille ducats d'or que ce monarque lui rendit.

Du faite de ce château, on voit toute l'étendue de l'île & la mer qui l'environne: la vue est cependant bornée d'un côté par le mont Olympe, & c'est de ce mont que l'on embrasse d'un coup d'œil, non-seulement toutes les parties du royaume, mais encore les montagnes de la Caramanie, & celles de Syrie que je jugeai n'être autre que le mont-Liban.

La descente de cette montagne est aussi fatigante que la montée. Elle est singulièrement rapide; je fus près d'une heure avant que d'arriver au bas. J'y vis les débris de divers édifices, & c'est-là qu'étoit autrefois, disent les Cypriotes, un jardin délicieux appelé paradis.

CHAPITRE XI.

Description du Village de Cythere.

A cinq milles de St Chrysostome , ayant descendu quelques côteaux stériles , je trou-
vai , au levant , le village de Cythere ; il
reste au pied du mont-Pendaëtile qui fait
partie des montages du nord. Son nom
de Pendaëtile lui vient de cinq grands doigts
de cuivre que l'on y avoit mis , disent les
habitans , pour éviter les vents violens du
septentrion. Les naturels accordoient à ce
métal la propriété de les écarter , & cela
bien gratuitement , car ils n'y étoient plus
en 1767 , & ces vents ont néanmoins souf-
flé très-rarement cette année. Sans cher-
cher à deviner les motifs que l'on a eus de
poser cette main colossale , il me suffira
de dire que le roi Jacques , manquant ab-
solument de numéraire , en fit de la mon-
noie , ainsi que de toutes les baignoires du
royaume.

Cythere est un assemblage de hameaux
peu éloignés les uns des autres. Il y a quan-
tité de mûriers dont la réunion forme ;
pour ainsi dire , une forêt. C'est une des
plus fertiles contrées de l'île ; ses princi-

pales productions sont la soie & les cotons. La source de Cephalofrise, située au nord de ce village, en arrose les campagnes : Les eaux coulent par trois veines différentes, avec tant d'abondance, qu'elles font, à quelques pas de leur origine, tourner un des moulins de la contrée ; j'en ai remarqué beaucoup, & leur utilité s'étend jusqu'à la ville de Nicosie. Ces mêmes eaux alloient anciennement abreuver Salamine, & l'on voit encore aujourd'hui les débris des aqueducs qui la distribuient dans les différens quartiers de cette ville détruite.

Les Cypriotes aiment beaucoup cet endroit ; c'est la promenade favorite & le rendez-vous général de tous les environs. La campagne la plus agréable à leurs yeux, est celle où les eaux se trouvent en abondance ; rien ne l'embellit, il est vrai, rien ne lui donne plus de vie, d'ame & de fraîcheur, que le voisinage d'un fleuve ; ce goût d'ailleurs est relatif à la nature de leur climat ; une atmosphère embrasée, un sol toujours brûlant, doit leur faire rechercher des asiles plus frais, des lieux même humides, & le goût pour les eaux augmente en eux avec le besoin & la difficulté d'en jouir. Au reste Cythere n'a rien de remarquable que ses productions : il

ne faut pas confondre ce village avec l'ancienne ville de Cythere, consacrée à Vénus, & située entre Paphos & Limassol. Le village dont je parle étoit anciennement une ville; elle s'appelloit Citri : les Européens lui donnent le nom de Cythere, & les Grecs celui de Cirga. Depuis la source où commence la forêt de mûriers, jusqu'à la plaine qui la termine, il y a environ deux milles.

Au sortir de Cythere, on passe par le hameau de Palecciatro, & de-là dans la grande plaine de Messarée. Cette plaine renferme beaucoup de villages habités ou déserts; mais la campagne en est riche & variée; ses productions sont le froment, l'orge & les cotons. Chemin faisant, on rencontre souvent des restes d'aqueducs qui, comme je l'ai dit, distribuoient les eaux dans Salamine, mais le tems les a tellement détruits, que les voyageurs ignorans ne devineroient jamais que c'en sont là les débris.

A trente milles de Cythere, on arrive au pied des murs de Famagouste, dont je vais entretenir mes lecteurs.

CHAPITRE XII.

De la Ville de Famagouste.

LA ville de Famagouste fut autrefois appelée Arfinoé, du nom de la sœur de Ptolomée Philadelphe, qui en jetta les fondemens. Le nom de Famagouste vient originaiement d'Amocusta, qui signifie bâtie dans le sable, par rapport à la terre déliée & sablonneuse qui l'environne.

Cette ville est située sur la côte orientale de l'île; on en approche de très près avant que de l'appercevoir, encore ne découvre-t-on que la pointe des édifices, les terres environnantes formant une pente extrêmement allongée, dont le sommet est, pour ainsi dire, de niveau avec les parties les plus élevées de la ville.

Elle a deux milles de circonférence: elle est assise sur un rocher; les murs sont épais, larges & applanis par le haut; à l'entour circule un fosse profond que l'on a creusé au ciseau: ils sont en outre flanqués de douze énormes tours, dont les murailles, épaisses de quatre pas, embrassent un cercle de cinq pas de diamètre. Dans l'intérieur de la ville est un phare, trois bas-

tions, un boulevard avec deux rangs de batterie & une citadelle.

Cette ville fortifiée en 1193, par Gui de Lusignan, s'accrut encore entre les mains des Genoïs, qui la gouvernerent près d'un siècle, de Jacques le bâtard, & enfin des Vénitiens.

Elle a deux portes à ponts-levis, l'une vers la terre, & l'autre du côté de la mer; celle-ci conduit au port, dont l'entrée, extrêmement étroite, est fermée chaque nuit par une chaîne que l'on attache à un des boulevards du port.

L'accès n'en est permis qu'aux bâtimens vuides, non pas que l'entrée en soit peu profonde, mais parce que le port est en grande partie comblé; il est défendu au levant par une suite de rochers qui empêchent la mer d'y entrer avec impétuosité: de-là vient qu'il offre aux vaisseaux un abri sûr & tranquille; aussi est-ce dans ce port que les capitaines font radouber & carener leurs bâtimens.

C'est à Famagouste que les Lusignans se faisoient sacrer rois de Jérusalem. Cette coutume ne cessa qu'à la prise de l'île par les Genoïs: dès ce moment ils s'installèrent à la fois rois de Chypre & de Jérusalem dans la cathédrale de Nicosie.

Les Genoïs s'emparèrent de Famagouste

dans le quatorzième siècle, au tems du roi Pierin; le roi Jacques, son successeur, la leur accorda librement avec six milles du territoire de la ville, qu'ils gouvernerent selon leurs loix. Au quinzième siècle, Jacques le bâtard en fit la conquête après trois ans de siège, & un des articles de la capitulation étoit la promesse d'y maintenir les loix de Genes.

L'île tomba, en 1490, entre les mains des Vénitiens. Famagouste eut alors à sa tête un noble Vénitien, qui en étoit en quelque sorte le ministre plénipotentiaire. La citadelle renfermoit en tems de paix deux gouverneurs & cinq cents soldats commandés par quatre officiers-majors.

Le bacha Mustapha, général de Selim, le 24 juillet de l'année 1570, envoya sous les murs de Famagouste un détachement de cinq cents chevaux pour lui couper les vivres & empêcher qu'on n'y jettât du secours. Il poursuivit le siège de Nicosie, la prit, & somma le gouverneur de Famagouste de lui remettre les clefs de la ville & de la citadelle, mais on lui fit dire d'avancer au pied de ses remparts avec toutes ses forces, & que la réponse seroit au bout de leurs canons.

Le 18 de septembre de la même année, Mustapha conduisit ses troupes devant Fa-

magouste , & vint camper au couchant , dans le village de Pomme-d'Adam. Le siège s'ouvrit le 23 , & le premier d'octobre on commença à la battre en brèche.

Au mois d'avril de l'année 1571 , il se rapprocha des murs , & alla camper dans les jardins voisins de Famagouste.

Le gouverneur étoit le brave Marc-Antoine Bragadin : de vaillans gentilshommes défendoient avec lui cette place importante , qui est vraiment la clef du royaume. Il y avoit alors dans Famagouste huit mille ames , & quatre mille en état de porter les armes.

Cette vaillante élite soutint six terribles assauts , & fit face à toutes les forces de l'empire ottoman : le nombre l'emporta , & le premier d'août de l'année 1571 , la ville se rendit à des conditions honorables que le perfide Mustapha viola sans pudeur au mépris des droits les plus sacrés.

Le 4 août , l'intrépide commandant alla dans les tentes de Mustapha pour lui remettre les clefs de la ville , prendre congé de lui , & abandonner l'île selon les conventions du traité. Bragadin étoit accompagné d'Estor-Baillon , colonel-général des troupes , & d'autres commandans & capitaines. Le Bacha témoigna la plus grande envie de le voir , mais à peine fut-il en sa

présence, qu'au lieu de rendre hommage à la valeur, ce fourbe inventa le mensonge le plus odieux, & l'accusa d'avoir fait assommer, pendant la treve, un grand nombre de musulmans; sous ce prétexte, il fit égorger tous les seigneurs de sa suite, & Bragadin lui-même, indignement mutilé, fut condamné aux travaux publics.

Le 7 du même mois, Mustapha entra dans Famagouste, où il fit pendre Tiepolo, commandant de Paphos, que Bragadin y avoit laissé pour mettre ordre à ses affaires après son départ.

Enfin, le 17 août, Bragadin, après nombre d'avanies & d'outrages, qui mirent dans le plus grand jour l'héroïsme de cet intrépide commandant, fut écorché tout vif, sa peau remplie de paille, son corps déchiré & ses membres épars dans divers postes de fortifications; cette peau fut ensuite mise dans une caisse avec les têtes d'Estor-Baillon, de Louis Martinengo, du brave Castellano & de Quirini; toutes ces têtes furent portées à Constantinople & présentées au grand-seigneur. Antoine Bragadin, frere du commandant, Marc Ermo laus & Antoine ses fils, racheterent la peau de ce héros, & la firent inhumér à Venise en 1596, dans l'église de St Paul & de St Jean. Il n'est point d'étranger, il n'est point

de voyageur qui n'aille contempler avec une admiration mêlée de tristesse, la tombe de ce grand homme, digne, sans doute, d'un meilleur sort, mais dont la mémoire durera aussi longtems que l'intrépidité, la grandeur d'ame & l'amour de son pays seront des vertus honorées sur la terre.

L'armée ottomane étoit de deux cents mille hommes; il n'y avoit que quatre-vingt-quatorze mille Turcs, le reste étoit un ramas d'aventuriers de Syrie, de Carmanie & de Natolie.

Pendant les dix mois de siège, les Turcs lancerent cinq cents quarante mille bombes: aussi en voit-on aujourd'hui dans les jardins, dans les campagnes environnantes & dans les fossés qui entourent la ville, où elles sont encore aujourd'hui amoncelées.

On peut juger de l'intrépidité des alliés par le nombre des turcs morts devant la place: la garnison étoit à peine de quatre mille hommes, & il y périt plus de soixante-quinze mille Turcs. C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer toutes les barbaries dont se souilla le perfide Muf-tapha.

J'ai recueilli la plupart de ces faits militaires d'une relation du siège de Famagouste, faite par Ange Calepio, de Chypre,

contemporain des hommes célèbres , dont il nous a transmis les exploits.

Vers l'an 1370 , Ste Brigitte , allant à Jérusalem , passa par Chypre , où régnoit alors la reine Eléonore , fille du duc de Milan , & veuve de Pierre de Lusignan , qui fut assassiné par ses freres. La Sainte essaya d'arrêter les débordemens de cette île , & fit part aux habitans d'une prétendue révélation sur la ruine prochaine du royaume , s'ils ne rentroient dans la bonne voie. A la priere de la reine Eléonore , cette Sainte resta jusqu'au couronnement de son fils Pierre , qui fut proclamé roi de Chypre à Nicosie , & roi de Jérusalem dans Famagouste. Brigitte , après la visite des saints lieux , retourna dans cette dernière ville , annonça sa ruine & celle du royaume : l'événement a justifié sa prédiction ; il est vrai que cela ne prouve pas du tout qu'elle vienne du ciel ; c'est un pressentiment très naturel à la vue d'une ville plongée dans la débauche & le désordre , que d'en pronostiquer la ruine , & le seul but de la sainte , en la déclarant en fille inspirée , a été , sans doute , de donner aux habitans une salutaire terreur , & de les ramener par-là à une vie plus sage & plus réglée. Quoi qu'il en soit , elle quitta cette ville proscrite ,

après y avoir souffert beaucoup de persécutions.

Il est difficile de peindre la haine jalouse que conçoient les Turcs contre les Européens de Famagouste, en voyant l'échec que leur avoit fait essuyer cette poignée de braves. Ils défendirent à tout européen d'y entrer & d'en sortir à cheval; aussi sont-ils obligés de mettre pied à terre en arrivant à la porte.

Famagouste n'a rien perdu à l'extérieur de son antique construction; ses fossés sont entièrement desséchés; les murailles en bon état, à l'exception de quelques tours endommagées par le canon ennemi, & que l'on n'a point réparées.

Il n'en est pas de même de l'intérieur de la ville; on n'y marche plus que sur des ruines & des décombres. Le nombre des églises démolies est immense; on m'a assuré qu'une aussi petite enceinte en avoit renfermé jusqu'à deux cents, & cela m'a paru d'autant plus vraisemblable, que j'en ai vu moi-même quatre & cinq réunies dans le même espace; elles étoient extrêmement élevées, mais étroites.

On distingue la cathédrale latine de Saint Nicolas, aujourd'hui la principale mosquée, & dont la construction ressemble
en

en tout point à celle de Sainte Sophie de Nicosie.

Il y a plusieurs pierres sépulchrales ; c'est là , entr'autres , que furent inhumés Jacques le bâtard & le roi Jacques son fils.

Vis-à-vis l'église , sur la place , sont trois arcades soutenues par diverses colonnes de granit oriental , & portant les armes de la république de Venise ; le reste du mur est couvert d'armes de familles vénitiennes & genoises , qui ont eu le commandement de la ville. Derrière ces arcades sont les ruines de l'ancien palais des gouverneurs de Famagouste.

On a fait une mosquée de la superbe cathédrale de Sainte-Croix ; l'église de St Paul étoit également un des plus beaux édifices de cette ville ; elle tombe aujourd'hui en ruine. Un certain Simon Nostran , négociant , l'avoit fait bâtir avec le produit d'un seul voyage de Syrie ; ce fut au quatorzième siècle , sous le règne de Pierre , dans les beaux jours du commerce de l'île. Le roi Pierre vint en 1368 , à Florence , où la république le reçut avec tous les honneurs dus à un aussi grand monarque : Jean Sostegni en étoit alors gonfalonnier.

Il est à remarquer que les Grecs seuls ont une église à Famagouste , & que Mus-

tapha ne voulut jamais permettre aux Latins d'avoir aucun temple, ni aucune maison qui leur appartînt en propre.

C'est dans cette ville qu'étoit le corps de St Epiphane, évêque de Salamine; je ne fais ce qu'il est devenu depuis.

La citadelle n'est point endommagée; on y met les malfaiteurs de l'île & de l'empire ottoman: elle est particulièrement destinée aux prisonniers d'état. Le fossé qui l'environne n'a plus d'eau & se remplit tous les jours.

Dans l'intérieur de la ville, du côté de l'orient, sont les ruines de l'édifice où se construisoient les galeres. On voit au nord, près des murs, la fonderie, très-bien conservée, & où je remarquai encore tous les instrumens nécessaires à la fonte des canons.

Sur la place, à côté du palais du gouverneur, est l'arsenal, il renferme toutes sortes d'armes & d'armures du tems des princes chrétiens, & d'autres plus anciennes encore. Il y a quelques années qu'on a muré les portes & les fenêtres; la mémoire de ces armes est en quelque sorte ensevelie; c'est pour empêcher que la populace, en cas de soulèvement, ne trouve là de quoi attaquer & se défendre. Les

murs offrent de grosses pieces d'artillerie, mais démontées & en très-mauvais état.

Qui le croiroit ? cette ville compte à peine aujourd'hui deux cents habitans. Les anciennes maisons sont continuellement en vente ; on ne les achete que pour les démolir, en enlever le bois & principalement les ponts & les planches. Cette spéculation destructive en a déjà fait disparaître un grand nombre : il est rigoureusement défendu d'emporter les autres matériaux, & quelque part que l'on se tourne, l'on ne voit que des monceaux de pierres.

La ville est maintenant gouvernée par un aga, qui fait aussi la fonction de douanier pour cette ombre de commerce maritime qui lui est resté.

Il y a en outre, un juge, un commandant du château avec quelques jannissaires.

Il n'y a point de commerce dans Famagouste, mais un grand nombre de bâtimens allant, comme je l'ai dit, se radouber dans son port ; les nations Européennes y ont un facteur ; ils choisissent assez ordinairement, à cet effet, un turc de leurs amis, tel qu'est aujourd'hui Mahamed-Rais.

Aux environs de Famagouste, le long des bords de la mer, vers le midi, se trouvent différens jardins qui renferment beau-

coup de citroniers, d'orangers & d'autres fruits de cette espece. L'arbre nommé ici *Caicia*, est une sorte d'abricotier. La pelticule de son fruit est rouge & blanche; sa chair a beaucoup de jus, elle est plus délicate que substantielle. Il commence en mai & ne dure guere plus d'un mois; on l'estime beaucoup: il est tout-à-la-fois agréable & salutaire. La campagne, semée de coton & couverte de mûriers, a la fécondité de celle du village de Cythere.

Aux environs du village de Varrochie, à côté d'une ancienne église de Sainte-Marie, sont les aqueducs de Famagouste, si mal réparés, qu'ils manquent le plus souvent d'eau.

En tournant au nord, & passant devant la ville, on trouve beaucoup de maisons détruites & de jardins abandonnés; j'ai présumé que ces édifices remontoient au-delà de la prise de Famagouste, car ils ne sont pas bâtis sur le modele en usage dans ce royaume depuis le regne des barbares.

L'air de ces environs n'est pas le meilleur de l'île; cette maligne influence a pour cause la chaleur que les sables rendent excessive, & les eaux putrides & stagnantes du lac de Constance qui, en été, n'est plus qu'une mare infecte & malfaisante. Ce lac est formé depuis que le fleuve ou torrent

Pédicus n'a plus, comme on l'observe dans les anciennes cartes géographiques, son embouchure ordinaire entre Famagouste & Salamine.

CHAPITRE XIII.

De l'Ancienne Ville de Salamine, aujourd'hui détruite.

A six milles de Famagouste, du côté de l'orient, est l'ancienne Salamine. Elle doit son origine à Teucer, que son pere Telamon avoit chassé de l'île de Salamine sa patrie : cet illustre exilé, loin des lieux qui l'avoient vu naître, voulut du moins en avoir une image, & fit construire cette nouvelle Salamine, dont parle Horace dans la septieme ode de son premier livre.

Nil desperandum Teucro duce & auspice Teucro,
 Certus enim premisit Apollo,
 Ambiguam tellure nova Salamina futuram.

Evagoras fut roi de Chypre : les armes victorieuses de la Perse le réduisirent bientôt à la seule ville de Salamine. Evagoras II, son fils, y regna après lui, & ne put la défendre contre l'heureux Protagoras qui la lui enleva. Ce Protagoras vivoit dans

la troisieme année de la cent-septieme olympiade. Sous le gouvernement des monarques Persans, Salamine participa à toutes les révolutions de l'île.

Le roi Costa, pere de Ste Catherine, fut un de ses souverains; elle en a même pris le nom de Constance, sous lequel elle est également connue.

Au tems des chrétiens Grecs, Salamine avoit un évêché que l'on transporta depuis à Famagouste.

Les Sarasins la détruisirent sous l'empire d'Héraclius; elle fut dès-lors abandonnée, & n'a jamais été rebâtie depuis.

Il n'est demeuré de nos jours, aucune construction qui puisse nous donner une idée de cette ville; on n'y voit guere que des colonnes éparfes çà & là, des monceaux de pierres noircies par le tems, & un reste d'édifice que j'ai présumé être le débris de quelque temple, sans que j'ose néanmoins l'affirmer. Cette longue suite de siècles a cependant respecté les fontaines ou réservoirs qui distribuoient dans Salamine les eaux de Cythere, cette ville n'en ayant jamais eu par elle-même que de très-mauvaises.

Elle avoit un port que l'on nommoit Port-Salamine, & dans la suite Port-Conf-

tance. On en voit encore les traces , mais il est dégradé & presqu'entièrement comblé.

Salamine compte une foule d'hommes illustres nés dans son sein ; elle est , entr'autres , la patrie de l'historien Arifton , dont parle Strabon dans son quatorzième livre. Solon , l'un des sages de la Grece , donna à Philochypre , roi de Salamine , les loix qui le dirigerent dans son administration. Quelques-uns même le croient de cette ville , malgré les réclamations des Athéniens , fondées sur sa qualité d'aréopagiste dont on ne pouvoit , à la vérité , revêtir qu'un citoyen d'Athenes. Le philosophe Cléobule , fils d'Evagoras II , étoit de Salamine , ainsi que Néocrion , général de l'armée navale d'Alexandre-le-Grand , & une foule d'autres que je passe sous silence.

Elle a donné le jour à nombre de saints personnages , dont on peut voir les noms & les actions dans Beda & d'autres écrivains ecclésiastiques.

Quelques historiens prétendent que Ste Catherine , fille du roi Costa , étoit de Salamine , quoique tous les légendaires la fassent naître à Alexandrie. J'ai vu , au nord de Salamine , une espece de tour , d'où elle fut , dit-on , transférée dans les prisons de Paphos. L'empereur ayant fait rentrer dans le devoir l'Egypte révoltée , appella

à Rome le roi Costa; sa fille sortit alors des prisons de Paphos, & fut conduite à Alexandrie où elle reçut le martyre. Mais de telles discussions appartiennent à l'Histoire Ecclésiastique, & sont étrangères à mon ouvrage.

Entre Famagouste & les ruines de Salamine, sur le rivage de la mer, sont plusieurs champs qui produisent le boia ou autrement la garance; cette racine donne une très belle couleur écarlate: c'est la meilleure production du royaume.

En suivant la côte de Salamine, toujours au levant, on entre dans cette partie de l'île appelée le Carpasse, qui s'étend jusqu'au cap Saint-André. Le Carpasse est abondant en soie & en coton. Sur les bords de la mer sont des bosquets d'oliviers qui sont aujourd'hui stériles: les habitans de l'île, ceux même des villes maritimes de la Syrie, y viennent faire leur provision de bois; ils ont à cet égard, la plus grande liberté.

Il y avoit autrefois une ville appelée Carpasse, qui est aujourd'hui le village de Saint-Jean.

Ce canton est gouverné par un Alai-Beï ou commandant de cavalerie; il a sa résidence dans le hameau de Varochie, près de

de Famagouste. Un cadi y fait la fonction de juge.

A quatre milles de Salamine, dans la plaine de Messarée, se trouve la belle église de Saint Barnaba, avec un vaste monastère qui ne renferme cependant que très-peu de religieux; il y a quelques années qu'on voulut l'agrandir, mais le grand-seigneur craignant que cette église ne devînt un jour une forteresse, retira la permission qu'il avoit donnée: le sacrifice de quelques centaines de piastres eût tranché la difficulté. Non loin de là, est une église plus ancienne dédiée au même Saint; elle tombe en ruines: on me montra, dans la partie souterraine, le tombeau du patron, dont le corps fut retrouvé, selon le cardinal Baronius, au tems de l'empereur Zenon. Il avoit sur sa poitrine l'évangile de St Matthieu, écrit de la main même de cet évangéliste. L'évêque Grec qui le porta à l'empereur de Constantinople, eut dès-lors le privilège de signer en caractères rouges, de porter, dans toutes les cérémonies pontificales, la couronne & le globe terrestre dans la main gauche, le sceptre dans la droite, & de revêtir le manteau royal. Il étoit alors en procès avec le patriarche d'Alexandrie, sur l'article tant débattu de la prééminence. Celui-ci ne voyoit & ne

vouloit voir dans l'évêque de Chypre , que le suffragant de son patriarchat. Les Cypriotes, de leur côté, repoussèrent cette orgueilleuse prétention, & alléguèrent l'ancienneté de leur église; on en étoit là lorsque cet évangile fut découvert & porté à l'empereur; il décida la question, & l'indépendance de l'évêque de Chypre fut authentiquement reconnue. Ce sont autant de privilèges que l'archevêque de Nicosie ne manque pas de faire valoir encore. Je tiens ces particularités de divers religieux de Chypre, & elles me furent confirmées par leur archevêque Paisios.

CHAPITRE XIV.

Départ de Salamine, & retour à Larnie.

Du monastere de Saint-Barnaba, en s'avancant vers le couchant, on arrive par la plaine de Messarée, au village d'Ancone, où sont de grands magasins qui recevoient autrefois les récoltes de cette immense plaine, alors entièrement cultivée.

De là, je parvins au superbe village de Trapeze, dont les ruines annoncent plutôt une grande ville. Le grec qui m'accompa-

gnoit dans cet alentour , prétendit qu'il en avoit eu autrefois le rang & le nom , mais les hiftoires de l'île écrites dans le feizieme fiecle , nous le donnent pour un village , & ne difent pas qu'il ait jamais été autre chofe.

On y voit deux églifes , la plus grande , eutr'autres matériaux précieux , a un portique foutenu par des colonnes de marbre. Ces lieux font folitaires , & fervent d'abri aux bergers & aux troupeaux qui paiffent dans la plaine.

Vers la partie méridionale , eft le village d'Acerit , fitué fur un lieu élevé. Ce hameau très peuplé , bien cultivé , relève de M. Andronic Caridis , dragman honoraire de la reine de Hongrie. Près de fon palais eft la chapelle de Ste Marine , construite à la maniere des Grecs , mais ornée d'excellens tableaux.

C'eft en fèjournant quelques jours dans ce hameau , que je fus le témoin des ravages que font ici les fauterelles , dans le tems de la floraison des grains & des blés. Je rapporterai à ce fujet la description de M. Bordon , écrivain italien ; il peint d'abord les avantages dont jouit le royaume de Chypre , puis il ajoute : mais au milieu de tant de biens , comme fi le bonheur ne pouvoit ici bas , fe trouver pur & fans

mélange, le ciel l'a accablé d'un fléau que les plus grands avantages peuvent à peine compenser. Ce sont des nuées de sauterelles, tellement condensées, que la lumière du soleil en est obscurcie; par-tout où elles s'arrêtent, les bleds, les herbes, les racines mêmes, tout est dévoré, tout est consumé en un instant. Il semble qu'on ait incendié la contrée; les habitans se donnent toutes les peines imaginables, font les plus grandes dépenses pour extirper ces insectes destructeurs: tous se mettent à la recherche de leurs œufs; ceci paroîtra sans doute exagéré, mais il n'est pas moins vrai qu'ils en trouvent chaque année jusqu'à trente mille nids. Ils ont, en outre, un remède très-dispendieux, c'est une eau de Syrie avec laquelle ils arrosent la terre, & ces œufs ainsi baignés, perdent leur faculté générative; on tient maintenant à cet égard, une conduite bien différente: si l'on se donnoit autrefois tant de peine pour détruire ces insectes persecuteurs, il est aujourd'hui défendu d'en détourner même les œufs que l'on trouve. La superstition des Turcs croit que l'on ne peut, sans crime, s'opposer aux châtimens de Dieu, & les Grecs craignant, s'ils étoient découverts, quelque outrage de leur part, laissent propager ce fléau. La plaine de

Messarée est la retraite ordinaire de ces sauterelles : heureux lorsqu'un bon vent de terre les entraîne dans la mer, où il en périt des légions.

Les différens moyens d'extirper les sauterelles, sont décrits à la fin d'une relation imprimée à Florence en 1717, par ordre du grand-duc, & ces moyens sont ceux que l'on employa en 1716, dans la Toscane qui en étoit alors extrêmement incommodée.

Au sortir d'Acerit, vers la partie méridionale de l'île, se trouve nombre d'anciennes églises, autour desquelles on ne voit aucune habitation; elles ont cependant appartenu à leurs villages ou bourgs respectifs. Un peuple nombreux fréquentoit autrefois ces temples déserts & à moitié détruits, l'image de leur antique célébrité. en accroît aujourd'hui le silence & la solitude.

Au bout de la plaine de Messarée, on descend dans un petit vallon où est situé le village, à la fois riant & peuplé, de Timbo; il y a une source d'eau vive parfaite, c'est ce qui engage les voyageurs des environs de Famagouste & de Carpasse, à s'y reposer en passant.

On monte, en sortant de Timbo, un petit côteau, & de là l'on arrive au village

détruit de Feudria. L'église est presque ruinée, ainsi qu'un beau palais élevé par un consul d'Angleterre.

Je suivis les bords de la mer, & laissant à ma droite le village de Livadie, dont j'ai parlé en allant à Nicosie, à vingt milles environ d'Acerit, je me retrouvai dans Larnic.

C H A P I T R E X V .

Route de Larnic aux Salines & au village de Citti.

Au sortir de Larnic, dans la partie méridionale de l'île, je passai devant le bourg des Salines & presque à côté de l'église de St Lazare, dont j'ai parlé dans mon second chapitre; engagé par la proximité du lieu, je fus voir quelques inscriptions arméniennes, gravées sur une muraille voisine. Elles indiquent le nom & la patrie de quelques pieux arméniens, qu'un saint zèle & le goût des pèlerinages appellerent en différens tems au tombeau de cette église : on prétendoit que le Lazare ressuscité par Jesus-Christ, y avoit été inhumé la seconde fois qu'il mourut. Cette opinion

généralement répandue, amenoit une foule de pèlerins; on apprit par la suite que le Lazare du tombeau, n'étoit autre qu'un saint Lazare, évêque de Chypre; le zèle s'est refroidi, & les visites ont été moins fréquentes.

Je laisse ce problème à résoudre aux écrivains ascétiques, & j'en reviens aux inscriptions qui ont fait naître bien des conjectures & dont je vais parler, moins pour leur importance, que pour offrir une idée des peines que se donnent messieurs les savans dans ces recherches quelquefois utiles, mais plus souvent encore frivoles & ridicules.

M. le chevalier de Niebhur, géomètre du roi de Danemark, dans son passage à Chypre, en 1766, chercha quelques inscriptions qui étoient, selon lui, près de l'église de St Lazare, & que M. Swinton avoit cru, ou du moins soupçonné phéniciennes. Il s'y transporta en personne, & pour mieux s'assurer de l'endroit où elles étoient, se fit accompagner d'un certain Parisin, que la connoissance des langues rend l'interprete de tous les étrangers, & qui, si je ne me trompe, y avoit déjà conduit M. Swinton. Voilà donc M. de Niebhur cherchant à déchiffrer ces inscriptions, sur lesquelles on avoit fait nom-

bre de dissertations bien longues, bien érudites & surtout très ennuyeuses. Le chevalier connoissoit parfaitement l'arabe, les caractères chaldéens & les autres langues orientales ; il vit bien que ce n'étoient point des descriptions phéniciennes ; mais sa modestie ne lui permettant pas de s'en rapporter à lui, il en tira de son mieux différentes copies qu'il porta à M. Thimothée Turner, consul pour sa majesté britannique dans l'île de Chypre. Le consul n'y vit que des inscriptions arméniennes, & j'avoue que telle avoit été mon idée lorsqu'on m'en montra les originaux. La véritable science n'est jamais présomptueuse : ces messieurs ne voulurent point s'en fier à leurs lumières ; nous fîmes la rencontre d'un arménien qui possédoit très bien sa langue ; le chevalier de Niebhur lui montra les copies & lui demanda s'il connoissoit ces caractères ; l'étranger répondit que oui, qu'ils étoient arméniens, mais difficiles à lire. Il nous indiqua cependant les noms, la patrie de ceux qui les avoient faites, l'époque où elles furent écrites, & nous restâmes convaincus que ces inscriptions, vraiment arméniennes, étoient l'ouvrage de quelque dévot attiré dans cette église par la renommée du Lazare : on en trouve de semblables dans tous les sanc-

tuaires de la Palestine. Voilà cependant où ont abouti nos recherches. Lorsque l'on compare ce résultat aux conjectures fastueuses de nos érudits, on ne peut s'empêcher de sourire & de songer à l'apologue tant cité de la montagne en travail.

Je ne me rappelle pas que le chevalier de Niebhur en ait emporté des copies en Danemark; il les dédaigna sans doute; je fis comme lui : si cependant quelque savant, blessé de mon indifférence, vouloit s'en procurer, je pourrois le satisfaire en écrivant aux amis que j'ai laissés dans ce pays.

M. Guarnacci, écrivain distingué de l'Italie, versé dans la connoissance des antiquités, parle, à la page 221 du premier volume de ses Origines Italiques, de l'opinion de M. Swinton, exprimant ses doutes sur l'origine phénicienne de ces inscriptions dont il croit les caractères pélagiens ou étrusques. Il me semble qu'il vaudroit beaucoup mieux avouer son ignorance, que de vouloir expliquer ce que l'on n'entend pas; nos bibliothèques seroient moins volumineuses & plus utiles.

A un mille de Saint-Lazare est le grand lac des Salines; il avoit anciennement douze milles de circonférence; on en a desséché une partie pour la cultiver. L'endroit

où se forme le sel , a un peu plus de deux milles d'étendue , & n'est éloigné de la mer que d'environ deux cents pas.

Les pluies d'hiver remplissent le lac : en été les rayons du soleil pompent une partie de ces eaux & forment , à la superficie , une espee de croute de l'épaisseur d'une palme , qui dans beaucoup d'endroits couvre à-peu-près la même quantité d'eau. Il est certain que la mer ne peut y entrer , & l'on a ménagé de larges canaux qui déchargent dans son sein l'excédent des eaux de l'étang , dont la surabondance deviendrait un obstacle à ce qu'elles prissent la consistance du sel. Ces canaux sont aujourd'hui comblés , & leurs ponts détruits.

La récolte s'en fait au mois d'août ; c'est ce que l'on appelle ici la rupture des salines. Les habitans ont toujours soin de prévenir les premières pluies qui pourroient en opérer la dissolution. Ce sel une fois recueilli , ils en forment , à quelques pas du lac , une espee de pyramide ; elle durcit à l'air , résiste très bien aux pluies , & vers le commencement du printems arrivent des bâtimens de Syrie qui la distribuent sur ses côtes. Cette production appartient au gouverneur de l'île ; il la fait affermer publiquement & la donne au dernier enchérisseur. Si celui-ci , à l'expiration

de son bail, n'a pas achevé sa récolte, il ne peut plus vendre ce qui lui reste dès le moment qu'on lui a donné un successeur; ce reste est toujours à lui, mais il doit attendre pour s'en défaire, que le lac revienne en sa possession, à moins cependant que le nouvel acquéreur ne s'en accommode au prix demandé, ce qui arrive presque toujours.

La récolte annuelle, au tems des Vénitiens, faisoit la charge de soixante-dix vaisseaux.

Sur la rive du lac des Salines, s'élève une superbe mosquée, appelée le Tichet. Sa forme est octogone; on n'a rien épargné pour la rendre solide; elle est assise sur des fondemens durables, & toute en pierres de taille.

On croit ici communément que la mere du prophete Mahomet fut inhumée dans ce lieu: ce n'étoit autrefois qu'une étroite chapelle; un religieux musulman la desservoit, & la dévotion en général n'y étoit pas grande. La piété des peuples paroissant enfin se ranimer, Ali Aga, gouverneur de l'île, y fit bâtir, en 1761, la mosquée du Tichet, que j'ai vu terminer. Cette nouvelle construction électrisa toutes les têtes; le concours devint immense, il n'est point encore aujourd'hui de voyageur

turc qui ne se détourne pour aller y faire sa prière, & les vaisseaux eux-mêmes, co-
toyant ces parages, font, en l'honneur de
la mosquée, un grand nombre de dé-
charges.

Cette mosquée est desservie par une pe-
tite communauté de santon, dont j'ai déjà
peint les extravagantes cérémonies.

On trouve dans ses environs une espèce
de verger rempli de citroniers, d'oran-
gers, de fruits & de fleurs; on n'en n'a pas
symétrisé les compartimens; il y regne
au contraire beaucoup de confusion; ce
n'en est pas moins un endroit délicieux où
les habitans de Larnic vont se promener
& se divertir. Ce jardin, de la création
d'un bacha, gouverneur de Chypre, en a
retenu le nom, & s'appelle encord le jar-
din du bacha.

Sur la route de Salines à Citti, est le
village de Ménéon, qui n'a presque point
d'habitans, & par conséquent peu de cul-
tivateurs. C'étoit, avant sa destruction, un
des plus grands villages de ces alentours.
Les Turcs démolirent l'église en 1760,
pour bâtir la mosquée du Tichet.

On laisse à sa droite le village d'Arpéra
où sont les sources des eaux qui vont,
par différens canaux, abreuver la ville de
Larnic, & de-là l'on arrive à Citti, éloi-

gné du bourg de Salines d'environ quatre milles.

Ce hameau, que Lusignan prend si mal-à-propos pour l'ancienne Citium, étoit jadis un hief de la maison de Lusignan; on voit même aujourd'hui qu'il a dû être un bourg très considérable.

J'y observai une église assez grande où l'on conserve une image, en mosaïque, de la Vierge, que les Grecs visitent avec beaucoup de vénération, & à laquelle ils attribuent quantité de miracles.

Au milieu du hameau est un puits large & profond dont les eaux sont parfaites; on y descend jusqu'en bas: c'est un ouvrage de Charion de Lusignan.

Vis-à-vis étoit une ancienne citadelle; les Turcs ont élevé sur ses vieux fondemens une tour quarrée qui sert de retraite aux habitans, & principalement aux femmes lorsqu'on craint la descente de quelques corsaires.

A quelques pas de là se trouve un pont de pierres, à plusieurs arches, avec diverses cataraëtes qui ne sont plus aujourd'hui d'aucun usage; elles servoient à retenir les eaux en tems de pluie pour en arroser les campagnes, & les recevoient de nouveau lorsque la terre étoit suffisamment humectée. On cultivoit ici beaucoup les

cotons ; on leur a depuis préféré les grains, l'orge , & sur-tout les mûriers , ce canton étant un de ceux où la soie est à-la-fois plus belle & plus abondante.

On voit sur les bords de la mer quelques maisons de campagne appartenantes aux négocians de Larnic ; les environs n'en sont point agréables , & ces messieurs ont , sans doute , beaucoup moins envisagé l'aménité des lieux , que l'avantage d'être aux portes de la ville où les appellent si souvent les intérêts de leur commerce.

CHAPITRE XVI.

Route de Citti à la ville de Limassol.

Avant sortir de Citti , en suivant toujours la même côte , je trouvai , à quelque distance de la mer , le village de Mazote , qui tire son nom du promontoire voisin. Cette route n'offre rien de curieux & d'important jusqu'au torrent de Vasilopotamos , éloigné de Citti d'environ vingt-cinq milles.

Vasilopotamos est un mot grec qui signifie fleuve royal ; dénomination dont il est redevable , dit-on , à la reine Hélène ,

mere du grand Constantin, qui vint y débarquer à son retour de Jérusalem.

Teze étoit autrefois le nom de ce torrent, c'est celui qu'il porte dans toutes les anciennes cartes ; il étoit alors un des quatre grands fleuves du royaume, & peut-être est-ce en effet ce qui lui mérita le nom de Vasilopotamos.

Dans les environs, sur un des bras du fleuve, à trois milles de la mer, s'élevoit la ville de Marium. Le village qui sortit, pour ainsi dire, de ses ruines, en a retenu le nom de Marin : on l'appelle aussi Vasilopotamos, & l'église voisine de Saint-George, desservie par des religieux grecs, le fait encore désigner sous un troisième nom, qui est celui de ce saint.

L'arbre de la caroube est commun dans ces contrées ; on en charge les bâtimens qui viennent au commencement de l'été, mouiller à cette rade orageuse, & par conséquent inaccessible en toute autre saison.

A douze milles du Vasilopotamos, est l'ancienne Limassol, ainsi nommée pour la distinguer de la nouvelle ; elle est entièrement détruite ; à peine offre-t-elle dans ses débris un foible témoignage de sa première splendeur ; c'étoit cependant une ville célèbre, même sous le gouvernement

des ducs. Le roi Richard, vainqueur du dernier de ces vassaux de l'empire, la rasa en 1191; elle ne fut jamais rebâtie depuis.

Cette ville, dans l'origine, étoit la même qu'Amathonte, cet endroit si fameux par son temple élevé, comme nous l'apprend Pausanias, en l'honneur de Venus & d'Adonis.

Amathonte fut le siège d'un des neuf premiers rois de l'île, & entr'autres, d'Onéliste, qui succomba dans la suite sous les armes d'Artaban, général des Perses.

Cette ville, érigée en évêché au tems des chrétiens, a produit nombre de personnages célèbres par leur science & la sainteté de leur vie. Le plus distingué d'entr'eux eût l'évêque Léonce, qui florissoit vers l'an 590 de Jésus-Christ, & vécut jusqu'en 616. Ce Léonce écrivit une vie de St Jean l'Aumônier, patriarche d'Alexandrie, né à Amathonte, ainsi que beaucoup d'autres qu'il feroit trop long de nommer.

Il y a dans les environs plusieurs mines de cuivre que les Turcs ont été forcés d'abandonner. Les vers suivans, du dixième livre des Métamorphoses, prouvent qu'elles étoient connues du tems même d'Ovide.

Capta

Capta viri forma non jam Cytherea curat
 Littora, non alto repetit Paphon aquore cintam,
 Piscosamque Gnidon, gravidamque Amathunta
 metallis.

Le lieu où est aujourd'hui la nouvelle Limassol prenoit anciennement le nom de Némosie, de cette multitude de bois qui l'environnoient. Richard, roi d'Angleterre ayant détruit Amathonte, Gui de Lusignan jetta, dans le douzieme siecle, le fondement de cette nouvelle ville que les Grecs appellerent aussi Néapoleos. La famille de Lusignan continua de l'embellir & de la fortifier, y bâtit des palais, des églises grecques & latines, & en fit le siége d'un évêque.

A la prise de l'île par les Turcs, en 1570, l'armée ottomane entra dans cette ville, le 2 juillet, & y fit les plus grands ravages; elle devint la proie des flammes; ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable cité où l'œil distingue à peine quelques restes de ces anciens édifices.

Elle est gouvernée par un commissaire & un cadî; celui-ci ne juge que provisoirement, les causes devant être portées au tribunal supérieur de Nicosie.

Son port est assez commode; il est à l'abri des vents impétueux, & offre un asile

sûr & tranquille aux vaisseaux surpris par la tempête.

La caroube est ici plus abondante que par-tout ailleurs , & c'est aussi dans le port de Limassol que s'en font les chargemens les plus considérables ; on en exporte encore du sel que l'on tire d'un lac voisin des Salines , beaucoup moins étendu que le lac des environs de Citti ; ce qui fit établir une douane où réside un aga.

Les cotons , les graines , l'orge , les mûriers sont à la fois abondans & bien cultivés dans cette partie de l'île ; le terrain produit toutes sortes de comestibles. C'est aussi sur les côteaux de Limassol que se recueille le meilleur vin de Chypre : on rassemble tous les vins du royaume dans cette ville pour les transporter à Larnic , qui offre des celliers plus considérables , & devient par-là le centre naturel de ce commerce.

CHAPITRE XVII

Route de Limassol à Paphos.

DE Limassol je passai à Cures , ancienne ville construite sur le cap des Chats , elle

ROUTE DE LIMASSOL, *Éc.* 163
est aujourd'hui totalement ruinée, & les
monumens qui nous en restent se bornent
à quelques colonnes de marbre.

A un mille & demi d'Acrotire, où se
trouve un monastere de religieux grecs,
est le village de Colosso, avec un fort châ-
teau bâti par les Templiers, & qui de leurs
mains passa dans celles des chevaliers de
l'Ordre de Malte.

A l'entrée de Piscopie coule un torrent ;
c'est le Lycus des anciens géographes, &
un des fleuves les plus considérables de
l'île.

Le village de Piscopie est dans une plaine
qui produit le meilleur coton du royaume.

On y cultivoit, au tems des Vénitiens,
la canne de sucre ; que la branche plus lu-
crative & moins onéreuse des cotons fit
abandonner.

Piscopie est un des lieux les plus florif-
sans de l'île ; il abonde en citrons, en oran-
ges & en olives : tous les autres arbres
fruitiers y réussissent à merveille ; une mul-
titude de sources d'eau vive en abreuvent
les campagnes ; il est d'ailleurs dans une
situation charmante ; aussi les habitans sont-
ils plus gais, plus vifs & plus aimables
qu'en aucun endroit du royaume. L'amé-
nité de leur séjour a, pour ainsi dire, passé
dans leur ame. Ils ont une fleur d'imagi-

nation qui rend leur commerce très-agréable : ils peignent en général bien plus qu'ils ne parlent, & leurs comparaisons, comme la nature qui leur en fournit les modèles, respirent à la fois la délicatesse & les graces.

C'est de cet endroit que tire son nom la noble famille vénitienne Cornaro Piscopie. Les belles ruines trouvées dans les souterrains de Piscopie confirment le sentiment des écrivains qui placent dans ce lieu la ville de Curias, où résidoit un des neuf premiers rois de l'île.

Le village d'Afdimu, mal peuplé, médiocrement cultivé, étoit une des quatre villes bâties dans cette île par Ptolomée Philadelphie, en l'honneur d'Arfinoé sa sœur.

Les campagnes produisent de la soie & le plus beau coton, grace à l'abondance de leurs eaux : on en a retiré autrefois beaucoup de morceaux d'antiquité très-curieux; les tombeaux sur-tout en renfermoient un grand nombre, mais le gouvernement jaloux & peu favorable aux sciences, n'en permet point la recherche. Si quelqu'ami des arts monte un jour sur le trône des sultans, de nouvelles lumières jailliront de ces ruines enfouies, & cette île deviendra, pour les voyageurs

DE LIMASSOL, &c. 165
éclairés, une mine aussi intéressante que féconde.

A la place de Conuclia étoit anciennement la ville de Cythere, si renommée dans les poètes, consacrée à la déesse de la beauté, & qui dans les siècles passés, donna son nom à tout le royaume en général.

L'ancienne Paphos est située sur la côte méridionale; elle renfermoit le temple célèbre de Venus, renversé, ainsi que toute la ville, par un tremblement de terre qui en fit disparaître jusqu'au moindre vestige.

Le voisinage d'un lac, où séjourne même en été une eau stagnante & corrompue, rend l'air un peu mal sain.

Sur la côte occidentale se trouve la nouvelle Paphos; à laquelle de modernes géographes ont quelquefois donné le nom de Baffos, inconnu dans l'île de Chypre. Il est à propos d'avertir qu'elle a été plusieurs fois détruite, pour ne pas attribuer positivement à celle-ci tout ce que l'histoire dit de Paphos en général.

Cette ville avoit un port les bâtimens que le commerce appelle sur ces parages, y vont encore aujourd'hui jeter l'ancre, ce qui n'arrive cependant qu'en été, car ce port ouvert à tous les vents est très-dangereux. Quantité de rochers en hérif-

sont le fond; ils coupent quelquefois entièrement le cable de l'ancre, & les marins ont soin de le tenir à fleur d'eau, par le moyen des tonneaux vuides qu'ils y attachent de distance en distance. Il y a dans les environs, deux châteaux, l'un sur les bords de la mer & l'autre sur le sommet d'une colline; mais ce dernier est aujourd'hui démoli.

Le gouvernement de Paphos est composé d'un digdaban ou commissaire, d'un cadi, & d'un aga qui est à la tête de la douane.

De tous les édifices des chrétiens, il ne reste plus que l'église de St George, desservie par les Grecs.

Les productions de cette partie de l'île, toutes d'une excellente qualité, sont l'orge, les graines & la soie.

Rechercher l'origine de l'ancienne & nouvelle Paphos, c'est vouloir porter la lumière dans la nuit la plus obscure. Après avoir entassé conjecture sur conjecture, on n'en est guère plus avancé: c'est une entreprise au-dessus de mes forces & que j'abandonne volontiers à la science augurale & chancelante de nos antiquaires. Il me suffira de dire qu'il y eut autrefois un temple de Venus qui disparut dans un tremblement de terre.

C'est dans cette ville que St Paul convertit, par son éloquence, Sergius qui en étoit proconsul romain. Il y conféra le diaconat à Tite, son disciple & son collègue, & celui-ci y souffrit bientôt après le martyre.

Paphos fut une ville épiscopale au tems de Lusignan, & elle est encore aujourd'hui le siège d'un évêque suffragant de l'archevêque de Nicosie.

CHAPITRE XVIII.

Route de Paphos à Lapite.

IL y a nombre de hameaux épars çà & là sur la côte occidentale de l'île. La plupart, abandonnés ou détruits, ne méritent aucune attention : je laisse d'inutiles détails, & j'en viens à des lieux considérables, moins par leur état présent, que par le rôle qu'ils jouent dans les anciennes annales.

De Paphos j'arrivai au cap St-Epiphanie, autrefois appelé promontoire Acama, & où l'on voit maintenant un grand village.

En avançant au nord, je rencontrai le golfe de Crusecco; il tire son nom du vil-

lage voisin de Crusocco, où étoit l'ancienne Acamantide, une des neufs cités royales. C'est dans ce canton que se trouvent les veines & les mines d'or : on y faisoit aussi du vitriol particulièrement connu sous la dénomination de vitriol de Chypre. Le froment y est encore le meilleur du royaume. Le golfe renferme un lieu que l'on nomme la fontaine d'amour.

Là s'élevoit aussi la ville de Corlinuse, ou autrement Alexandrette, & qui n'est plus aujourd'hui qu'une chétive bourgade.

Sur le golphe de Pantaie est le bourg de Lasca, où l'on cultive quantité de cotons & de mûriers. Ses belles eaux y avoient fait également cultiver la canne de sucre, mais cette production est aujourd'hui généralement abandonnée. Ce bourg étoit une des quatre villes bâties sous le nom d'Arfinoé. Solie, à vingt-quatre milles de Paphos, est un grand village de la côte septentrionale de l'île; la situation en est tout à fait riante; ses cotons sont parfaits; on y recueille de la soie, de l'orge & du froment. St Eusebe fut évêque de Solie, & l'évêque de Nicosie, au tems des Lusignans, en prenoit aussi le titre.

Solie étoit anciennement une ville appelée épée, nom qu'elle tient de Solon, qui, suivant Plutarque, la fit rebâtir à la priere

prière de Philocypre, roi de Salamine. Elle complète le nombre des neuf villes royales, & florissoit six cents ans avant Jesus-Christ.

A dix milles de Solie est le village de Cormachiti, situé sur le cap du même nom : c'étoit anciennement une ville appelée Cormie.

De là, l'on arrive à Lapite, le village le plus vaste & le plus considérable de l'île : il joint aux agrémens de sa situation, l'avantage plus grand encore de réunir les meilleures productions du royaume ; & quoique l'île ne soit pas généralement bien abondante en fruits, Lapite est à cet égard un lieu privilégié, & devient par-là le jardin de Chypre.

Lapite étoit une ancienne ville nommée Lapithus, que les Spartiates, dit-on, firent bâtir. Un des neuf rois y faisoit sa résidence ; le dernier fut Pisistrate, général de l'armée navale d'Alexandre-le-Grand : Vénus y avoit un temple.

Près de ce village, couloit le fleuve Lapite ; il porte aujourd'hui le nom de rivière, & contribue encore à la fertilité de ces campagnes.

CHAPITRE XIX.

Autres lieux remarquables de l'île.

LE haméau de Tremitus, au couchant de Nicosie, en est éloigné de douze milles. Le géographe Ptolomée le range parmi les villes de Chypre : elle fut détruite par Richard, roi d'Angleterre. Le cypriote St Spiridion, étoit évêque de Tremitus ; il assista, en 325, au concile de Nicée. Les environs abondent en toute espèce de comestibles, & offrent quantité de coton, de soie, d'olives & de vignes.

Dale, au midi de Nicosie, est situé sur une colline : rien de plus gai, de plus aimable que sa situation ; nombre de petits bois en rendent le séjour délicieux. Ses eaux sont extrêmement limpides ; mille herbes odoriférantes tapissent les bords des ruisseaux, émaillent la plaine & embaument l'atmosphère ; la marjolaine sur-tout y est très commune ; c'est cette plante & les lieux où elle naît, que Virgile désigne dans ce tableau charmant de l'innocence reposant paisiblement sur le sein de la beauté dans un asile champêtre & solitaire.

At Venus Afcanio placidam per membra quietem
 Irrigat & fœtum gremio dea tollit in altos
 Idaliæ lucos : ubi mollis amaracus illum,
 Floribus & dulci adspirans complectitur umbra.

Dale étoit autrefois une ville appelée Idalinum, & fut une des quatre villes consacrées à la déesse Vénus, comme elle le dit elle-même au dixième livre de l'Eneïde.

Est Amatus, est celsa mihi Paphus atque Cythera.
 Idaliæque domus.

L'ancien nom du village de Tamagie, près de Famagouste, étoit Tamassus : c'est ce que l'on voit dans Ptolomée, dans Plin, & même dans Ovide, au dixième livre de ses métamorphoses.

Est ager indigenæ Tamascenum nomine dicunt,
 Telluris Cypræ pars optima.

On tiroit autrefois de cette ville de l'or, du cuivre & du vitriol.

La ville d'Arcios est maintenant un village du canton de Paphos.

Pellandros, l'ancienne ville de Pallée, à vingt-quatre milles de Limassol, au pied du mont-Olympe; Zopi, Amodos, Limnari, Effragonie, sont autant de villages renommés par leurs vins. Limnari avoit autre-

fois rang de ville , & Effragonie renferme en outre une mine d'or.

Le village de Cicco , situé sur une partie du mont-Olympe , a un monastere de cinq cents religieux , & ouvre chaque année une foire , à l'occasion d'une fête de Vierge , dont l'image est singulièrement vénérée,

Le mont Olympe , que les grecs appellent Throdos , est la montagne la plus étendue & la plus élevée de l'île. Au pied sont divers monasteres grecs , autrefois bien plus nombreux. Une partie de la montagne est toujours couverte de neige. Le petit village voisin est exempt de tout impôt , à condition qu'il porte en été de cette neige glacée au palais du gouverneur.

Sur le cap de Cormachiti est la bourgade de Cambeli , où commande un aga dont l'autorité est bien limitée : ses cotons sont d'une très-belle qualité.

C'est dans le village de Calopfidie que se trouve l'herbe & la cendre de soude pour les savons ; il faut avouer qu'elle pourroit être meilleure.

Le ladanum se récolte dans le joli hameau de Lascara , au pied du mont-Olympe , & où l'abondance des eaux fait aussi celle des cotons.

Chibaiane est encore un village fertile

en vin; c'est l'ancienne Corinée; il est fameux par la victoire que Richard, roi d'Angleterre, remporta sur le duc Isaac, qui s'étoit emparé du trône de Chypre.

Le village d'Amianthe étoit un bourg considérable au tems des Romains. Les alentours fournissoient la pierre amianthe dont on faisoit des toiles incombustibles, dans lesquelles on brûloit les corps des empereurs morts.

Le château du Dieu d'amour, au nord de Nicosie, fut enveloppé dans la destruction générale de tous les châteaux de l'île par les Vénitiens. Il a servi de retraite à St Hilarion qui y mourut en 371, à l'âge de 80 ans; de là vient qu'il en porte le nom. Sa première sépulture fut un jardin; on y a depuis élevé une église, & la translation de son corps en Egypte n'a pas refroidi la dévotion des Grecs.

Les villages de Pirga & d'Angipsidie renferment des oliviers si gros que deux hommes ne peuvent les embrasser: on les a plantés symétriquement & à une égale distance les uns des autres. Il résulte de leur ensemble une espèce de forêt assez étendue. Je les crois d'une haute antiquité; il n'est personne qui ne les admire & ne les considère comme les plus beaux arbres qu'on puisse voir en ce genre.

A dix-huit milles de Larnic est la montagne de Sainte-Croix; quoique détachée du mont-Olympe, elle n'en fait pas moins partie. Cette montagne voisine indique aux marins la rade de Larnic. Il y a cela de bon que les brouillards les plus épais ne la dérobent jamais entièrement à la vue, bien différente de l'Olympe & des monts circonvoisins qui ne sont visibles que lorsque l'atmosphère est absolument pure & dégagée.

Sur son sommet est l'église bâtie par Ste Hélené, à son retour de Jérusalem. Le monastère, en partie ruiné, donne néanmoins encore une idée de son étendue & de sa solidité. Cette église avoit un morceau de la vraie croix. Les prêtres de Lascara auroient bien voulu en orner la leur, il s'agissoit de se le procurer; en conséquence, ils répandirent le bruit qu'ils venoient d'en recevoir également un morceau, demandèrent aux moines la permission de le confronter avec le leur; on y consentit; les morceaux de bois étoient parfaitement ressemblans; ils les confrontèrent: on essaya en vain de les distinguer. Les prêtres Lascariens prétendirent avoir le véritable; les moines de Sainte-Croix en dirent autant: chaque partie eut ses défenseurs. Bref, les présens, les donations,

des fideles furent partagés , & c'est tout ce que nos rusés Lascariens vouloient.

La Commanderie est une partie de l'île entre Limassol, Paphos & le mont-Olympe ; elle renferme quantité de hameaux & de villages. Ce nom lui vient de la grande commanderie de l'ordre de Malte & des Templiers qui occupoient particulièrement ce terrain ; il produit le meilleur vin & sur-tout les meilleurs muscats de Chypre. Aussi les appelle-t-on ordinairement vins de Commanderie , comme pour exprimer leur supériorité sur tous ceux du royaume.

Il y a dans ce canton plusieurs édifices détruits , quelques citadelles démolies dont l'origine remonte tout au plus au regne de Lusignan.

Après la topographie intérieure & maritime de l'île de Chypre , on ne sera sans doute pas fâché que je joigne à ces connoissances locales le récit d'une rébellion survenue il y a quelques années , un tableau de son commerce ; des notions sur les consuls & leurs officiers , & une idée de la maniere d'être des Européens dans ces contrées ; heureux si ces objets vraiment utiles & intéressans , peuvent faire oublier la sécheresse inévitable de certains détails que je n'ai pas voulu embellir aux dépens de la vérité.

CHAPITRE XX.

Soulèvement de l'île de Chypre.

L'ISLE de Chypre gémissoit depuis longtemps sous le poids des impositions les plus accablantes ; leur progression , ouvrage du caprice , croissoit chaque jour avec une effrayante rapidité. Toutes les fortunes alloient s'anéantir dans le palais du gouverneur & réaliser la sienne. Le peuple écrasé fit entendre ses réclamations ; le grand-seigneur donna des ordres , mais ses arrêts impuissans irritoient la vengeance du despote , & une nouvelle injonction de la cour ottomane , loin d'enchaîner le cours de ses déprédations , étoit assez souvent le signal d'un nouvel impôt.

Au mois de juillet 1764 , l'aga Tzil Osman fut déclaré gouverneur du royaume. Cet homme avide enchérit sur ses prédécesseurs ; à peine en possession de son gouvernement , il fit publier un arrêt qui soumettoit tout chrétien à une taxe de quarante-quatre piastras & demie , & chaque turc à la moitié de cette somme ; c'étoit porter au double la capitation ordinaire assignée par le grand-seigneur. Les cinq premiers mois la levée fut paisible , & la

perception s'en fit avec exactitude. Cette manœuvre porta dans les coffres du gouverneur des trésors immenses, outre une somme de trois cents cinquante mille piastres qu'il extorqua en faisant jouer tous les petits ressorts de l'avarice fiscale.

Les chrétiens se retirèrent devant les évêques, & les turcs devant les primats du royaume. Ces lâches protecteurs, jusqu'alors insensibles aux réclamations du peuple, en reconnurent enfin la nécessité. Ils entendirent ces plaintes : l'adresse fut faite & présentée au gouverneur; ils y peignoient avec énergie la misère profonde de ses sujets, & l'impossibilité où la plupart de ces infortunés étoient de payer cet impôt désastreux. Cette éloquente réclamation fut sans effet; ils n'en reçurent pour toute réponse, qu'une nouvelle injonction d'obéissance, & que si cette rétribution leur paroïsoit inique, ils n'avoient qu'à se pourvoir au tribunal du grand-seigneur, & réclamer auprès de lui une justice qu'il observoit si mal, selon eux.

Cette insolente réponse excita une indignation générale : les évêques & les primats se rassemblèrent de nouveau, résolurent d'intruire la cour des injustices journalières du gouverneur. Ils députèrent à Constantinople quelques personnes de con-

fiance; elles étoient chargées de porter au tribunal du grand-seigneur, la cause du peuple, & d'implorer un appui contre les vexations dont il étoit las enfin d'être la victime; bientôt après les évêques craignant que cette affaire ne fût pas suivie avec la célérité qu'exigeoient d'aussi grands intérêts, avoient arrêté d'y aller en personne: leur dessein fut découvert. L'habile gouverneur prévint toutes les suites de cette résolution généreuse, & leur défendit de sortir de chez eux: les évêques furent dès-lors obligés d'attendre le retour de leurs envoyés. Ils arrivèrent enfin le 31 d'octobre, accompagnés d'un visir-ciocadar; ce visir-ciocadar est un homme de la cour du grand-visir; il portoit trois ordres. Le premier enjoignoit au gouverneur de réduire la taxe des chrétiens à vingt piastras; celle des turcs à la moitié, & de restituer, en outre, le surplus d'une rétribution qui ne pouvoit sortir de ses bornes sans devenir une véritable extorsion; le second prescrivoit la révision générale des impôts, l'examen & la restitution de toute rétribution injuste; le troisieme enfin, ordonnoit la poursuite & la responsabilité des ministres qui entouroient le gouverneur, & dont les perfides conseils avoient égaré sa justice.

Dans la matinée du 5 novembre, le

visir-ciocadar se présenta devant le juge, & somma le gouverneur, au nom des loix, de s'y rendre à son tour pour y entendre la lecture des ordres dont il étoit le porteur. Celui-ci s'en excusa, & pria le visir de se transporter dans son palais pour y remplir l'objet de sa mission. Le visir y consentit : les évêques, tous les primats de Nicosie, les turcs comme les grecs, furent invités à cette intéressante lecture.

Le peuple remplissoit la cour du palais ; tous attendoient avec impatience le dénouement de cette affaire importante : la foule avoit pénétré jusques dans la salle du divan : cette salle est à Chypre le centre de tous les intérêts publics. Mais à peine eut-on achevé la lecture du premier ordre, que la partie de la salle occupée par les évêques, les primats, & une foule de turcs & de chrétiens, s'écroula, & entraîna dans sa chute près de trois cents personnes ; on imagine aisément la confusion que dut causer un pareil accident. Le gouverneur fut vivement soupçonné d'y avoir donné lieu : de là les recherches du mulla, du visir, & de quelques autres chefs à cet égard ; on découvrit bientôt que le gouverneur avoit fait scier les solives & les colonnes qui soutenoient le plancher de la salle, de manière qu'en les tirant avec

des cordes, la ruine de l'édifice étoit l'effet inévitable de cette indigne manœuvre.

Ce n'est pas tout; le gouverneur prévoyant que la chute de la salle ne feroit aucun tort au visir, qui se trouvoit à côté de lui, résolut néanmoins de s'en débarrasser, & mêla en conséquence, du poison au café qu'il avoit coutume de prendre.

Heureusement la chute de la salle n'eut pas l'effet qu'il en attendoit, quatre ou cinq personnes au plus y furent assez légèrement blessées, elle n'eut pour tous les autres aucune suite fâcheuse. On administra sur le champ au visir des contre-poisons efficaces qui assurèrent sa vie, & déjouèrent les espérances du gouverneur.

Ces divers attentats indignent le peuple; il court assiéger la porte du mulla & lui demande justice. Celui-ci fait au gouverneur une triple sommation; chaque fois il refuse d'obéir, & accompagne son refus de paroles outrageantes. La foule augmentoit; la réclamation devenoit générale: le mulla n'en étant plus le maître, déclare le gouverneur rebelle aux loix, à son souverain, & le remet à la discrétion du peuple.

* Cette populace autorisée ne connoît plus de frein; on court aux armes: le sérail est environné. Le gouverneur ne perd

pas la tête, il en fait fermer les portes, se retire dans les appartemens supérieurs, avec tous ses gens, & de-là repousse les assaillans dont il tue même un assez grand nombre.

Le peuple tire de tous côtés sur le palais ; quelques-uns mettent le feu aux portes de l'avant-cour. Elles sont consumées en un instant ; le palais se remplit ; ce n'est bientôt plus qu'une véritable boucherie ; les alliégeans font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent, ils trouvent enfin le gouverneur, le percent à coups de couteau ; dix-neuf de ses serviteurs tombent en le défendant, le reste s'échappe, & va dans la retraite attendre la fin de l'orage.

Le gouverneur mort, on pille le trésor, chacun démeuble le palais, & se retire chargé de ses dépouilles.

Tout ceci se passa en trois heures. La prudence des chefs mit ordre au tumulte : avant le soir les boutiques furent ouvertes, & la foire de St Demitri continuée ; le calme se rétablit, & tout rentra dans l'ordre.

Ces scènes sanglantes se fussent, sans doute, renouvelées dans Larnic contre le digdaban, fidele imitateur des procédés de son maître ; mais le cadi se conduisit avec beaucoup d'adresse dans ces circonstances délicates ; il fit passer le digdaban dans sa

maison, & promit au peuple de le juger dans toute la rigueur des loix : il prit ensuite les plus sages mesures pour prévenir le désordre, & sauver ainsi de la fureur du peuple les plus riches maisons turques, grecques & même européennes.

Le 10 de novembre, le visir-ciocadar s'en retourna à Constantinople, pour informer le grand-visir de tout ce qui étoit arrivé.

Quoique l'île fût tombée, par la mort de Tzil-Osman, dans une sorte d'anarchie, néanmoins elle commençoit à respirer & à jouir de la tranquillité; des subsides sans cesse renaissans ne venoient plus aigrir ces malheureux sujets, & chacun renfermé dans la sphère de ses intérêts particuliers, goûtoit enfin les douceurs attachées à la jouissance paisible de sa propriété.

Un nouveau muhassil arriva enfin de Constantinople; c'étoit Ha^z-Mahamed-Effendi; il ne manquoit ni de capacité, ni de prudence.

Il n'inquiéta point les rebelles; & ne rechercha aucunement les coupables de l'attentat commis dans la personne de son prédécesseur. Cette modération fit plaisir au peuple. Vers le tems du ramadan ou du jeûne annuel des turcs, il alla à Larnie se faire reconnoître gouverneur-général de l'île.

De retour à Nicosie, il se conduisit toujours avec la même politique, mais ses courtisans, pour se mettre en faveur, s'aviserent de lui présenter la liste de ceux qui avoient contribué à la révolte du 5 novembre 1764.

Les propres meurtriers de Tzil-Ofman, une fois connus de lui, il se vit en quelque sorte forcé de renoncer à une indifférence que l'on pouvoit traiter dès-lors de pusillanimité. D'un autre côté, il ne se dissimuloit pas le danger qu'entraîneroient la recherche & le châtiment des coupables. L'intérêt est le mobile suprême des turcs; cet intérêt lui suggéra bientôt l'idée d'une peine pécuniaire; il fit publier, en conséquence, qu'un de ses premiers devoirs à son entrée dans le gouvernement, étant le rétablissement du bon ordre, & la punition de ceux qui avoient trempé dans la dernière révolte, il auroit été de sa justice de demander la tête des coupables, mais que fidele aux principes de douceur & de modération dont il ne sortiroit jamais, il vouloit bien se contenter de la légère retribution de quatorze piastras par tête, tant pour les grecs que pour les turcs, & qu'il espéroit que chacun s'empresseroit de mériter cet excès de bonté, par sa soumis-

sion à des ordres dont il n'exemptoit que les femmes, les enfans & les vieillards.

Le premier mouvement fut de payer la taxe; mais quelques turcs infinuèrent le danger qu'il y avoit de s'y soumettre, & propagèrent un esprit de rebellion qui en rendit la perception très orageuse & même impossible. Les raisons les plus fortes venoient à l'appui de leur insurrection. Le grand-seigneur, selon eux, devoit les regarder comme les libérateurs de l'empire, & les destructeurs d'un tyran qui travailloit à sa ruine. Nous soumettre à ce nouveau tribut, c'est, ajoutoient-ils, taxer du crime honteux de révolte, une insurrection glorieuse & nécessaire; c'est nous déclarer rebelles, & un pareil titre ne convient point aux vengeurs de la patrie & aux protecteurs de la justice. Mais voyant l'inutilité des raisons, le peuple eut recours à la force : des attroupemens se formèrent; ce torrent, grossi dans son cours, fit bientôt les plus grands ravages. Les mécontents se réunissent dans le village de Cythere, s'emparent des moulins qui alimentaient Nicosie, détournent les eaux, & menacent cette ville des horreurs de la famine; l'alarme s'en répand parmi les habitans. Le gouverneur craint le premier mouvement du peuple, & tremble enfin
pour

pour sa personne ; il en vient à un accommodement ; les mécontents en reçoivent la promesse de n'être plus désormais inquiétés au sujet de la taxe nouvelle. Ils sortent de Cythere , se séparent , & tous rentrent dans l'ordre , que le peuple ne troubleroit jamais sans la tyrannie ou l'imprudence de ceux qui le gouvernent.

Au milieu de ces rumeurs , l'archevêque de Nicosie , les évêques de Paphos & de Cerines s'étoient transportés secrètement à Constantinople ; ils firent à la Porte la peinture la plus vive des maux que souffroit l'île de Chypre à l'arrivée de ses Muhammets. Ils obtinrent un nouveau gouverneur , & quelques mois s'écoulèrent entre sa nomination & sa venue dans cette île.

Halil n'eut pas plutôt vu le calme rétabli , qu'il exigea de nouveau les quatorze piaîtres par tête ; quelques-uns les payèrent , mais la levée en fut lente & douloureuse. Le 12 d'août 1765 , le gouverneur découvrit un parti de rebelles qui lui donna les plus justes alarmes : un certain Halil , aga-disdaer de la forteresse de Cerines , s'en étoit déclaré le chef , & il est à remarquer que cet Halil avoit , par sa place , toutes les armes & les munitions de guerre à sa disposition.

Le refus de payer la taxe imposée contre

toutes les loix par le gouverneur, étoit toujours le prétexte des séditieux; la défense de la cause commune rallia bientôt autour d'eux une foule de mécontents, & la troupe de Halil, renforcée de ces volontaires, devenoit chaque jour plus redoutable.

A ce soulèvement inattendu, le gouverneur fit fermer les portes de Nicosie. Les séditieux, au nombre de deux mille, s'étoient emparés des moulins de Cychere, & ne s'en servoient que pour eux. Un détachement placé sous les murs de Nicosie, interceptoit tous les passages & lui coupoit les vivres.

Le 18 août, les habitans de Nicosie firent une sortie sur les rebelles: le succès ne fut pas heureux; ils se virent forcés de rentrer dans leurs murs, après avoir perdu beaucoup de monde. Les séditieux sentirent bientôt que la résistance de leur part ne seroit efficace & durable, qu'autant qu'ils augmenteroient leurs forces, ils obligèrent donc tous les turcs qu'ils rencontroient à se joindre à eux. Sur leur refus, on brûloit les maisons & les villages, de manière que la troupe, moitié forcée, moitié volontaire, fut enfin de trois mille hommes.

Le 28 août, le gouverneur vit avec effroi les progrès de l'incendie: l'image de

Nicosie réduite aux horreurs de la disette, l'idée de sa personne exposée aux fureurs d'un peuple affamé, acheverent de l'épouvanter, il capitula, fit les plus brillantes promesses, & jura d'abolir la taxe & la mémoire du crime qui y avoit donné lieu : l'amnistie enfin étoit générale. Les seditieux se calmerent; on rouvrit les portes de Nicosie, chacun fut vaquer à ses affaires, bien sûr de se retrouver en cas de besoin.

Cependant un bâtiment françois ramenoit à Chypre les évêques avec toute la suite du nouveau gouverneur.

Peu de jours après Soliman Effendi fit en cette qualité, son entrée dans Nicosie par la porte de Cerines. Il avoit fait l'accueil le plus flatteur à Halil, chef des rebelles, & l'avoit loué de son zele pour la chose publique; c'est ainsi que son adroite politique s'assura un passage sûr & tranquille jusqu'à Nicosie. Mais les plus grandes promesses, le poste éminent de général de la cavalerie, ne purent jamais y attirer Halil; son œil perça la ruse dont l'habile gouverneur s'enveloppoit, & il vit bien que se rendre à ces brillantes espérances, c'étoit donner dans le piège & courir à sa perte.

A l'arrivée de Soliman, au lieu d'un gouverneur, il s'en trouva deux. Mais Hazi-

Mahamed Effendi ne voulut jamais abandonner le commandement de l'île, qu'il n'eût effacé jusqu'aux derniers vestiges de la rebellion, & mis absolument hors de danger une ville qu'il avoit défendue avec tant de valeur. Soliman, déjà vieux & ami du repos, y consentit sans beaucoup de peine.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au premier de janvier de l'année 1766; mais un beau jour je ne fais quel enthousiasme s'empare de nos Muhaffils, ces rivaux se réunissent & font valoir de concert la prétention sans cesse renaissante des quatorze piaftres. Cette promulgation fut le signal de la révolte; tous les rebelles abandonnent leurs maisons & vont se ranger sous les étendards de Halil : sa troupe étoit, en cette occasion, de cinq mille hommes.

Le 10 de janvier, Halil envoya un détachement de cinq cents hommes sous les murs de Famagouste; il sentoît tous les avantages que lui donneroit la prise de cette place importante. Mais quoique la garnison fût à peine de cent janissaires, son entreprise échoua, & il se vit contraint d'abandonner le siège.

Le 24 du même mois, il se retira de Famagouste, & vint camper avec sa troupe devant Nicosie.

Les habitans en fermerent de nouveau les portes , & dressèrent quelques batteries de canon pour leur défense.

Halil , aga , persistoit dans le dessein de continuer le siège de la capitale ; on envoya vers lui pour savoir quelles étoient ses prétentions ; il répondit qu'il vouloit le gouvernement de l'île , & faire , en cette qualité , son entrée dans Nicosie ; cette prétention insensée resta sans réplique.

Bientôt après , Halil fit savoir au gouverneur que la demande n'étoit pas de son invention ; mais un ordre émané de son souverain , & il l'invitoit , en conséquence , lui & ses ministres , à venir dans son camp en entendre la lecture. Cette invitation étoit un piège dans lequel l'habile muhaffil n'eut garde de donner.

Les rebelles essayèrent plusieurs fois , mais toujours en vain , d'escalader la ville. Leurs mesures étoient mal prises , & ces malheureuses tentatives n'avoient pas laissé que de leur coûter beaucoup de monde. On fit , en outre , diverses sorties & de légères escarmouches ; ces combats étoient d'autant moins décisifs , que ceux de Nicosie , au nombre tout au plus de quinze cents , s'étoient retranchés dans leurs maisons , & s'y tenoient sur la défensive.

La journée du 27 fut des plus alarman-

tes pour les habitans de Larnic, & particulièrement pour les européens. On avoit semé le bruit que les rebelles se préparoient à descendre dans la contrée, & à y faire les plus grands ravages. La consternation étoit générale, chacun s'empressoit de rassembler les meubles les plus précieux, & de les mettre avec les femmes & les enfans sur les navires chrétiens qui mouilloient à la rade des Salines. Le lendemain matin, on reconnut l'erreur & tout rentra dans le calme.

Ces alarmes se renouvelèrent dans les premiers jours de février; les boutiques furent fermées, le commerce suspendu, les campagnes incultes, & les chaumières abandonnées : les rebelles forçoient d'entrer dans leur parti jusqu'aux agens même du gouvernement. Ils se rendirent en foule à Larnic, demandèrent des armes, de la poudre, des munitions de guerre & de bouche; les maisons des européens, les palais même des consuls ne furent point à l'abri de leur inquisition. D'un autre côté le gouvernement menaçoit des peines les plus sévères quiconque étoit convaincu ou même soupçonné d'avoir assisté les rebelles.

Les seigneurs, les négocians turcs de Larnic, de concert avec le digdaban, le domanier & le serdaer, crurent enfin qu'il

étoit tems de songer à un accommodement entre le gouvernement & les seditieux , qui fût à leur commune satisfaction. Quant aux médiateurs , ils jetterent les yeux sur les consuls des princes chrétiens. La proposition en fut faite au consul françois , mais celui-ci s'en défendit en disant que le roi son maître lui avoit ordonné de ne prendre part aux affaires du gouvernement, qu'autant qu'elles auroient quelque rapport avec les fonctions dont il étoit chargé. Sur ce refus , ils s'adresserent à M. Thimothée Turner , consul anglois & notre vice-consul italien. M. Turner , naturellement porté à rendre service , répondit qu'il accepteroit volontiers cet emploi , pourvu néanmoins que les consuls de France & de Venise voulussent agir de concert avec lui ; mais ceux-ci persistant dans leur refus , M. Turner fut prié instamment de prendre sur lui cette affaire ; il continua de s'en défendre , & congédia les seigneurs turcs , en leur disant qu'il ne pouvoit absolument se charger de la négociation sans le concours des autres consuls ses confreres.

Mais les turcs sentant de quel poids pouvoit être la médiation de M. Turner , ne tarderent pas à revenir à la charge en le nommant l'auteur de tous les maux qui s'apprétoient à fondre sur le royaume , &

lui déclarant que le peuple ne cesseroit de lui reprocher des désastres qu'il étoit en son pouvoir d'arrêter.

Le consul pressé de toutes parts , résolut enfin de pourvoir à la tranquillité de l'île , en attendant du moins qu'il lui vînt un secours capable d'en imposer aux rebelles.

D'après les discours des mécontens , il vit que leurs demandes se réduisoient aux quatre articles suivans :

1°. Une amnistie générale.

2°. Une déclaration signée du gouverneur , de ne lever de tribut que dans la proportion énoncée par le grand-seigneur.

3°. Que les Zaims , espece de commissaires , & les janissaires qui avoient pris part à la cause du peuple , seroient remis dans leurs postes , & continueroient de recevoir leur paye ordinaire.

4°. Une déclaration signée de tous les habitans de Nicosie , de recevoir Halil , aga , pour leur gouverneur , si les desirs du souverains l'appelloient à cette dignité.

M. Turner assuré que telles étoient les principales demandes des rebelles , les communiqua au commissaire de Larnic , en le priant de lui dire si le gouverneur acquiesçoit à ces différens articles ; le digdaban répondit que l'intention de son maître étoit

étoit de tout accorder sans difficulté; que les deux premiers articles entroient dans ses vues de bienfaisance à l'égard du peuple, & que son acquiescement aux deux autres, nécessité par les circonstances, seroit dans la suite sanctionné ou annulé par le souverain.

M. Turner ayant reçu toutes les assurances nécessaires de la part d'un ministre qui devoit connoître les véritables sentimens du gouverneur, manda à Halil qu'il s'étoit chargé, en qualité de médiateur, de remettre la tranquillité dans l'île; le digdaban écrivit pour le même objet à son maître: Halil fit au consul la réponse la plus gracieuse, en l'assurant de son empressement à ouvrir & consommer la négociation; mais l'envoyé du digdaban au gouverneur eut le malheur à son retour, de tomber entre les mains d'un détachement de rebelles qui se saisirent des lettres dont il étoit chargé. Cet accident fit prendre à M. Turner la résolution de ne pas pousser les choses plus loin, qu'il n'ait su préalablement les véritables dispositions du muhaffil; mais tous les turcs de Larnic crurent qu'il étoit à propos que M. Turner se transportât dans le camp de Halil, & écrivit de là une lettre au gouverneur dont il attendroit la réponse. Cet avis fut

suivi : le consul mit ordre aux affaires de Larnic, il m'en laissa la direction pendant son absence. Il partit le 13 de février de l'année 1766, accompagné de M. Etienne Saraf, négociant italien, & de M. Pierre Crutta, dragman. Le commissaire de Larnic, le cadi, le serdaer, & d'autres seigneurs turcs se réunirent à eux. Il arriva le lendemain dans le camp de Halil, qui n'épargna rien pour le bien recevoir lui & toute sa suite.

M. Turner écrivit immédiatement après au gouverneur; il en recut la réponse le 15, & sur l'invitation qu'elle lui faisoit de se rendre dans la capitale, il y alla le même jour avec les quatre demandes dont nous avons parlé plus haut. Les réponses du gouverneur furent assez vagues; elles renfermoient en substance, que le grand-seigneur lui ayant confié le soin de l'île en général, & de la forteresse de Nicosie en particulier, il ne pouvoit manquer à ces devoirs impérieux sans une injonction expresse de son souverain, & que si chacun vouloit se retirer dans sa maison, il étoit prêt d'accorder une amnistie générale.

Le 16 du même mois, le consul porta cette réponse aux rebelles, mais il les trouva déterminés à ne point se départir des deux derniers articles de leurs doléances.

Cette opiniâtreté déconcerta M. Turner, il abandonna la négociation, & ne reparut à Nicosie que pour prendre congé du muhassil, & s'en retourner à Larnic. Mais le peuple s'opposa à son départ en disant que depuis que le consul étoit dans la capitale, les rebelles la laissoient respirer, & qu'il étoit bien aise de prolonger une tranquillité due à la vénération qu'inspiroient aux séditieux sa personne & son caractère.

Le consul, ainsi prisonnier à Nicosie, essaya de me faire passer une lettre dans laquelle, après m'avoir informé des circonstances singulières où il se trouvoit, il me chargeoit de sa procuration pour les affaires de Larnic, & m'indiquoit la manière d'ouvrir une correspondance qui ne fût intelligible que pour nous.

J'éprouvois un vrai plaisir que M. Turner pût en quelque manière contribuer à la félicité publique; mais ce plaisir dura peu; d'un côté, je voyois la porte de ma demeure chaque jour assiégée de rebelles qui me demandoient des armes & des munitions, & de l'autre, d'œil du gouvernement sans cesse ouvert sur ma conduite à leur égard; je desirois impatiemment le retour du consul, lorsqu'on apporta la nouvelle de l'arrivée de quelques vaisseaux de

guerre du grand-seigneur dans le port de Limassol ; ils venoient au secours de l'île : j'en instruisis le consul , il en fit part au muhâtil , & s'attendoit que le peuple , dans l'espoir de se voir bientôt secouru , lui rendroit enfin sa liberté ; elle ne lui fut néanmoins accordée qu'après la confirmation de cette heureuse nouvelle. Il arriva le 24 de février ; M. Saraf ayant trouvé le moyen de sortir de la ville , l'avoit précédé de quelques jours. Si quelqu'un fut satisfait , ce fut moi , en lui remettant l'emploi très-onéreux , en vérité , dont il m'avoit revêtu.

Le départ du consul fut le signal de nouvelles hostilités de la part des rebelles qui recommencerent le siège de Nicosie.

Les vaisseaux arrivés dans le port de Limassol se réduisoient à deux petites galiotes commandées par Ebraim Bey , & dont l'équipage étoit au plus de cinq cents personnes ; cette poignée d'hommes ne pouvoit rien conclure , on en vint à un projet d'accommodement , il n'eut aucun succès , & Ebraim se remit en mer.

Cependant les rebelles répandus dans les environs de Nicosie , en firent approcher quelques pieces d'artillerie , & commencerent à la battre en breche.

Une frégate , un bâtiment & deux ga-

leres , commandés par Craffar Bey , armateur de sa hauteffe , yinrent mouiller , le 6 de juin , à la rade des Salines. Ce commandant , espérant remettre la tranquillité dans l'île , prit un détachement de deux cents hommes , & alla s'emparer de la citadelle du bourg des Salines. Il n'est point d'excès auquel ne se livrât cette troupe effrénée , qui se rendit à la fin plus odieuse que les rebelles eux-mêmes , ceux-ci ayant du moins jusqu'alors respecté les particuliers.

Le 7 de juin , un détachement de cinq cents rebelles vint de la part de Halil , demander raison à Craffar Bey de sa descente dans l'île , & de son entrée dans la citadelle ; il lui en marquoit son grand étonnement , la citadelle & l'île entière étant sous la garde de sujets fideles & amis de la justice , & lorsqu'il s'agira de les défendre des attaques de l'étranger , ajoutoit-il , on se passera fort bien d'une poignée d'hommes insolens commandée par un corsaire.

Craffar ne laissa pas que d'être embarrassé de cette adresse un peu vive , néanmoins il se contenta de ranger sa petite troupe sans faire d'autre mouvement : on ouvrit pendant ce tems-là plusieurs traités , & le résultat fut d'attendre la résolution de

Halil, vers lequel on dépêcha un courier. On suspendit toutes les hostilités ; les troupes du Bey Craffar & celles de Halil se retirèrent chacune de leur côté.

Le corsaire instruit que l'affaire ne prenoit point une tournure favorable, évacua la citadelle à l'entrée de la nuit, rembarqua ses troupes, reçut sur son bord quelques seigneurs turcs & le douanier du bourg, & fit voile vers Famagouste, où il mit à terre une partie de ses soldats & les turcs qui s'étoient embarqués aux Salines, il gagna le large & alla continuer ses courses.

Le 11, un parti de rebelles vint à Larnic, & de là dans le bourg des Salines, où il s'empara de la citadelle, arbora l'étendard du grand-seigneur, & se déclara le défenseur des forteresses de leur souverain.

Le 27, aborderent à Famagouste quelques bâtimens de transport, avec deux cents personnes, & un certain Ghierghilought, gouverneur de Selefchie dans la Caramanie.

On vit arriver le même jour, de Satatu, à la rade des Salines, Kior-Mahamed, bacha à deux queues, sur un vaisseau de guerre du grand-seigneur, commandé par le Bey-Meliks, & accompagné de plusieurs bâtimens de transport de diverses nations,

avec deux mille hommes de troupes & cinq cents chevaux.

Ces expéditions de la Porte avoient pour but d'arrêter les rebelles, & de remettre le bon ordre dans l'île.

Les dragmans des consuls furent complimenter le bacha à bord de son vaisseau, où il les reçut avec beaucoup d'égards, & ne leur fit que des questions générales sur la situation présente du royaume.

Les soldats de Ghierghilought répandus dans les campagnes de Famagouste, y causèrent les plus grands ravages; le vol, le pillage, le viol, rien ne coûtoit à cette horde barbare, & l'île qui sembloit en devoir attendre son salut, en reçut au contraire des traitemens qu'elle n'avoit point encore éprouvés de la part des rebelles. Ces soldats poussèrent la cruauté jusqu'à prendre six Grecs & les empaler à la porte de Famagouste; ce n'est pas tout, ils tranchent la tête à deux turcs, sans aucun motif, cédant seulement à la barbarie naturelle aux habitans de la Caramanie & aux conseils de leur digne chef.

Le 29, les rebelles retranchés dans la citadelle du bourg des Salines, l'évacuèrent, & se retirèrent dans leur camp qui étoit toujours devant Nicosie.

Kior-Mahamed descendit à terre le 30

& vint loger au bourg des Salines, dans la maison de M. Pelli, négociant vénitien ; il y apprit les ravages commis dans les environs de Famagouste, par Ghierghilought & sa troupe, & ordonna, en conséquence, à ce chef de brigands, de se ranger sous son obéissance ; c'est ce qu'il fit sans délai, & ces contrées rentrèrent dans le calme.

Le même jour le bacha manda tous les consuls. Ils se transporterent chez lui chacun en particulier ; il leur parla des moyens de rétablir la tranquillité dans l'île ; c'étoit en effet les seuls auxquels il put alors se confier raisonnablement.

Il eut avec M. Turner une conférence un peu plus étendue ; la part que ce consul avoit prise aux affaires actuelles, & sa qualité de médiateur l'avoient mis à même de connoître les dispositions des rebelles & celles du gouvernement.

Le bacha reçut le jour suivant les visites publiques, chacun eut la permission de s'asseoir : c'est de la part d'un bacha une distinction honorable & flatteuse.

Le premier de juillet, Mahamet résolut d'aller se présenter, avec toutes ses troupes & celles de Ghierghilought, devant Nicosie pour commencer à remplir l'objet de sa mission ; mais il eût voulu que les

rebelles se fussent auparavant retirés des environs. Quoique ses troupes formassent, avec celles de Ghierghilought, un corps de deux mille sept cents hommes bien disciplinés & suffisamment armés, il craignoit néanmoins d'en venir aux mains avec cinq mille désespérés; il se servit encore ici du ministère de M. Turner, & fit passer dans le camp de Halil une lettre qui témoignoit aux rebelles le desir qu'il avoit de les voir rentrer chacun chez eux, d'examiner ensuite paisiblement leurs raisons, & de prendre un parti qui fût à la satisfaction de tous; il ajoutoit qu'il leur apportoit la paix & non la guerre, & qu'il espéroit les trouver dociles aux conditions raisonnables qu'il avoit à leur proposer ainsi qu'au gouvernement. Cette lettre modérée, jointe à la consternation répandue dans le camp des rebelles, dispersa le plus grand nombre des partisans de Halil, & ne voyant plus autour de lui que deux cents hommes déterminés, il se jeta dans la citadelle de Cerines, où nombre de femmes se réfugièrent avec lui : sûrs du sort qui les attendoit, s'ils étoient pris, tous jurèrent d'y périr les armes à la main.

M. Turner manda au bacha le succès de sa lettre & la désertion des rebelles. Mahamed se mit aussitôt en marche à la tête

de ses troupes , & alla camper devant Nicosie : il avoit confié la garde de Larnic au Bey-Meleky , commandant d'un vaisseau de guerre du grand-seigneur , & dont les soldats suffisoient pour entretenir le bon ordre , & assurer la tranquillité de la ville & des citoyens.

L'inquiet , le turbulent Ghierghilought , disposant à son gré d'une troupe féroce & barbare , avoit renouvelé , aux environs des Salines , les mêmes ravages , le bacha leur en fit des reproches , & les menaça des punitions les plus sévères , s'ils osoient désormais contrevenir à ses ordres. Cette réprimande les rendit furieux ; ils conçurent dès-lors une haine implacable contre les habitans des Salines & de Larnic , & leur projet ne tendoit à rien moins qu'à incendier toutes les maisons grecques , turques , européennes , & à égorger les consuls & leurs adhérens.

Ces menaces jetterent par-tout l'épouvante : la présence du bacha rassuroit néanmoins les esprits ; on étoit persuadé qu'aussi longtems qu'il seroit dans Larnic , Ghierghilought n'oseroit rien entreprendre , & Mahamed connoissant la barbarie de ce brigand , résolut de l'envoyer à Nicosie avant le lever du jour , & purgea ainsi ces contrées d'un monstre qui alloit peut-être en

commencer la ruine. Le bacha étoit parti à quatre heures du matin des Salines & de Larnic; un payfan répandit alors la nouvelle la plus alarmante; il dit avoir rencontré Ghierghilought, à la tête de sa troupe, hors du chemin qu'on lui avoit assigné, & menaçant, lorsque le bacha l'auroit devancé, de retourner à Larnic pour y mettre tout à feu & à sang. On crut la nouvelle, la consternation fut générale; on n'entendoit que des cris, on ne voyoit que des fuyards; tous enfouissoient leurs meubles & leurs trésors, les négocians européens rassembloient leurs livres, leurs papiers, pour les porter à bord des bâtimens qui étoient dans le port: les femmes turques, grecques, européennes, dans le plus grand désespoir, ne savoient où se cacher. La nuit regnoit, l'heure fatale approchoit; on croyoit entendre à chaque instant les barbares Caramaniens; on fut d'avis alors de se réfugier dans les vaisseaux; des troupes entières de tout âge, de tout sexe, s'acheminèrent vers le rivage de la mer; ils trouverent un obstacle: le Bey-Meseki, gardien de ces côtes, s'opposa à leur embarquement; les femmes seules furent exceptées; en vain les européens firent valoir dans cet instant leur qualité d'étrangers, il leur répondit qu'il

y alloit de son honneur, que dans ces circonstances désastreuses, tous devoient être soldats, que c'étoit la cause de tous les souverains, & que les européens mêmes devoient l'aider à repousser les attaques d'un rebelle audacieux.

Cependant Meleky cherchoit à les consoler en leur disant qu'il ne pouvoit croire à la nouvelle, qu'elle étoit invraisemblable, & il fit, en conséquence, rechercher le paysan qui l'avoit apportée, pour le mettre en prison, en attendant que l'événement le déclarât innocent ou coupable. Il y avoit dans le port un vaisseau de guerre du grand-seigneur; les femmes connoissant toute la licence des marins musulmans, avoient refusé de s'embarquer; elles résolurent de se retirer dans le palais des consuls, que l'on avoit mis en état de défense, & que gardoit, en outre, un détachement de la marine turque. On veilla toute la nuit, le jour enfin parut, & la frayeur cessa avec la nouvelle de l'arrivée du bacha & Ghierghilought dans Nicosie.

L'homme que l'on retenoit en prison, persistant à dire qu'il n'avoit point inventé la nouvelle, fut remis en liberté, & on le renvoya après lui avoir appliqué une

centaine de coups de bâton sur la plante des pieds.

La ville de Larnic, rendue à sa première tranquillité, n'avoit plus rien à craindre des mauvais desseins de l'ennemi. Le vaisseau fit voile vers la partie septentrionale de l'île, & alla s'arrêter devant la citadelle de Cerines, où étoient alors la frégate du Bey Craffar, une galere & deux galiotes; il y trouva en outre les deux petites galiotes du bey Ebraïm, qui s'opposèrent à ce que personne sortît de Cerines, & à ce que le château reçût point de vivres.

Pendant son séjour à Nicosie, le bacha essaya plusieurs fois de ramener Halil à l'obéissance, en le sommant de rendre la citadelle; mais voyant que toutes les voies de douceur étoient inutiles, il s'y transporta, le 28 de juin, à la tête de ses troupes, & commença à en combler les fossés dans le dessein de l'escalader; mais les assiégés firent la plus vigoureuse résistance; la valeur & le désespoir suppléaient à leur petit nombre: cette troupe déterminée à périr plutôt que de se rendre, repoussa l'ennemi, & le feu non interrompu de l'artillerie bien dirigé, fit un carnage affreux dans l'armée du bacha.

Le vaisseau de guerre mit à terre quelques canons pour battre la citadelle, mais

ces foibles moyens étoient loin de suffire à l'attaque d'un château aussi bien fortifié, & fourni d'ailleurs de toutes sortes de munitions de guerre & de bouche.

La force ne réussissant pas, le bacha eut recours à la ruse. On essaya plusieurs fois de se rendre maître de Halil; la gloire en étoit réservée au bey Meleky; ce commandant feignit de desirer une entrevue secrète, & Halil la lui promit pour la nuit du 14 août. Meleky lui persuada de s'échapper du château par un sentier dérobé qui conduisoit à la mer, & de se retirer à bord de son vaisseau de guerre, promettant qu'il y seroit en sûreté sous la sauvegarde de ses soldats, qui périroient plutôt que de le laisser enlever, fideles en cela aux loix de l'honneur qui leur prescrivoient la défense de quiconque réclamoit leur protection; & c'est en effet ce qu'ils observent, dans toutes les circonstances, avec la plus scrupuleuse exactitude, en dépit même de leur commandant qui voudroit en vain interposer ici son autorité. Mais il en arriva bien autrement pour Halil: le quatorze du même mois, il fut conduit à terre, & remis entre les mains du bacha qui le traita bien & lui fit élever une tente où il étoit logé commodément, mais gardé à vue.

La citadelle une fois destituée de chef, se rendit le même jour. Les femmes qui s'y étoient réfugiées, eurent la liberté de se retirer & d'emporter leurs effets. Il n'en fut pas de même des hommes; on les emprisonna, on les chargea de fers : leur fidélité envers Halil, le parti qu'ils avoient pris de le suivre dans la citadelle, les fit regarder comme les auteurs de la rébellion, & on les traita en chef de révoltés.

Dès que le bacha vit la forteresse en son pouvoir, il se fit amener de nouveau Halil, eut avec lui une conférence assez longue, dans laquelle il essaya de découvrir les moteurs de la révolte, & après lui avoir reproché son infidélité envers le souverain qui lui avoit confié la garde d'une citadelle importante, il le fit étrangler en sa présence.

Toutes les forteresses du royaume, par quelques décharges, donnerent le signal de la mort de ce rebelle.²

Le 21, le bacha, avant de quitter Cerines & de partir pour Nicosie, eut soin de faire embarquer Ghierghilought avec sa troupe, & de le renvoyer en Caramanie pour lui ôter la tentation de repasser par Larnic & le bourg des Salines.

Il songea ensuite au châtimement des cou-

pables ; on trancha deux cents têtes qui furent portées avec celle de Halil à Constantinople. On rendit la paix au royaume, mais on ne lui rendit point son éclat & sa richesse. Il n'a fait depuis que marcher à grands pas vers sa décadence.

Le 18 de septembre, la Porte envoya au bacha une troisième queue en récompense de ses soins & de sa célérité à dissiper les troubles de l'île de Chypre. C'est une distinction du plus haut prix, & à laquelle on attache ici le plus grand honneur.

Le 11 d'octobre, Hafir-Mahamed Effendi, ancien gouverneur de Chypre, ayant donné sa démission, revint à Larnic, où il s'embarqua le 17 pour Constantinople, sur un vaisseau italien, commandé par le capitaine Taille-Zambe.

Le 28, le bacha Kior-Mahamed alla de Nicosie à Cerines, & le 30, une petite barque française du capitaine Vianet, le transporta à son nouveau gouvernement en Conie, où il avoit déjà envoyé toutes ses troupes.

Soliman-Effendi prit les rênes du gouvernement. Actuellement à la tête du royaume, il est encore confirmé dans ce poste pour un an.

Cette belle & malheureuse île ne se remettra jamais des désastres qu'elle souffre depuis

depuis tant d'années, si elle continue d'être vendue au plus offrant & au dernier enchérisseur.

CHAPITRE XXI.

Du commerce de l'île de Chypre.

DEUX especes de productions soutiennent & vivifient en quelque sorte, le commerce intérieur de l'île de Chypre, & celui qu'elle entretient avec le reste de l'Europe. La première especes lui est naturelle; ce sont les productions même du pays; la seconde n'est qu'accessoire; ce sont les denrées exportées des parties circonvoisines de la Carmanie. Je parlerai d'abord de la première especes.

Ses cotons sont les plus estimés de tout le Levant, pour leur blancheur, le moëlleux & la longueur de leurs filamens; leur cherté prouve assez leur supériorité sur tous ceux qui se vendent en Europe, & la valeur intrinsèque de cette principale production de l'île.

Il est bon de savoir que tous n'ont pas la même perfection; il en est de plusieurs qualités: les plus beaux, & pour ainsi dire:

la fleur des cotons, ceux de bonne vente, les passables, & enfin ceux qui ne sont que vendables. Ces quatre especes réunies ensemble, mais mêlées avec une juste proportion, ne produisent aucune diminution dans le prix. L'assortiment est dans les regles, lorsque le marchand, sur dix balles, en trouvent cinq de bonne vente, trois du plus beau, une de passable & une dernière de vendable. A ces quatre qualités, on peut encore en ajouter une autre; c'est la partie la plus grossière, & le rebut en quelque sorte des cotons : cette especie ne passe jamais en Europe : elle reste & se met en œuvre dans le royaume.

Il y a deux sortes de cotons ; les cotons d'eau courante, ils se fabriquent dans les villages entrecoupés de torrens, & de rivières ; ce sont sans contredit les plus beaux, aussi les préfère-t-on à l'autre especie fabriquée dans les campagnes dépourvues d'eau, ou qui ne sont baignées que par les pluies d'hiver.

La semailson s'en fait au mois d'avril ; on pourroit la commencer plutôt, mais comme les premières pousses auroient lieu dans les tems que le royaume est désolé par les sauterelles, ces plantes, tendres & naissantes, courroient le risque d'en être dévorées ; on seroit forcé de recom-

mencer la semaison : il est plus simple de la retarder.

Les terres destinées à recevoir la semence, sont préparées comme les champs de bled en Italie. On forme d'abord des filons, on y pose ensuite trois ou quatre semences réunies, trois ou quatre autres à quelque distance des premières, & ainsi de suite, à-peu-près comme des haricots. Dès qu'elles commencent à sortir de terre, on n'y laisse que les plus vigoureuses ; on arrache toutes les autres. Les habitans ont l'attention, dans les mois de juin & juillet, de sarcler légèrement à l'entour, & d'extirper les herbes inutiles qui pourroient en arrêter la végétation.

La récolte se fait aux mois d'octobre & de novembre, & comme le tems seul donne la facilité de dépouiller la semence de son enveloppe ou de sa cosse, les premiers envois n'ont guere lieu qu'au mois de février ou même de mars de l'année suivante.

La récolte est bonne lorsque le produit du royaume monte à cinq mille balles ; il est des années stériles où ce produit ne s'élève guere au-dessus de trois mille. Il y a un demi-siècle que l'île, selon le témoignage de personnes encore vivantes, en rendoit jusqu'à huit mille ; enfin sous le gou-

vernement de la république de Venise, le dépouillement annuel étoit de trente mille balles. Cette différence entre les-anciennes & les modernes récoltes, vient d'une diminution considérable dans la population. Deux causes naturelles contribuent, sans doute, à la stérilité des moissons actuelles : le défaut des pluies & les vents chauds & violens du septentrion qui soufflent en juillet. C'est dans ce mois que les cotons sont en fleurs, & que le fruit commence à se former ; ces vents les font tomber, & très peu parviennent à leur maturité.

Les commissionnaires des marchands européens ont coutume de payer d'avance les propriétaires de cette production ou ceux qui la recueillent ; c'est un usage introduit depuis peu d'années dans l'île de Chypre, car autrefois on ne payoit qu'au moment où l'on recevoit la marchandise. Cette nouvelle maniere de contracter vient de la multiplicité des maisons de négoce qui s'y sont établies.

Les balles de cotons sont communément composées de cent rouleaux ; chacun de ces rouleaux équivalant à six livres trois quarts de Florence.

Toute espece de marchandise, d'entrée ou de sortie, nécessite à Chypre deux sortes de frais. Les premiers sont les frais de

tarif; ils ne varient jamais, l'usage les a consacrés. Tous les correspondans de l'Europe s'y soumettent sans murmure, & n'ont jamais cherché à s'y soustraire. La seconde espece se regle sur la valeur de la marchandise. Les droits de douane sont de trois pour cent, ceux du consul de deux, & les droits de censerie ou de courtage, d'un pour cent sur le prix naturel de la marchandise, & ceux de commission, de deux pour cent sur le prix & les frais. Si le correspondant de Chypre a fait usage pour l'achat & les frais d'une lettre de change sur Constantinople, par exemple, comme cela arrive communément, alors on ajoute un pour cent de courtage & de commission pour la négociation de la lettre de change. Je ne parlerai point d'un objet de commerce sans indiquer en même tems les frais de tarif. Quant aux autres, on voudra bien se rappeler la distinction que j'en ai faite plus haut.

Les frais de tarif pour l'expédition des cotons de Chypre en Europe, sont de cinq piastras de la monnoie du grand-seigneur, ce qui équivaut à 18 livres 5 sols 8 den. de notre monnoie, par balle. La piastra du Levant vaut 3 liv. 6 sols 8 den. & le rouleau pèse six livres trois quarts.

La plus grande partie de ces cotons vont

d'abord à Venise, & de-là se répandent dans toute l'étendue de l'Allemagne. Tel est l'avantage qu'il y a de s'en défaire à Venise, que plusieurs maisons d'Angleterre, de Hollande, de Constantinople même & d'Alep, en font expédier à leurs frais pour cette ville où ils les vendent à leur profit.

C'est par ce moyen qu'il en passe tous les ans en France & en Italie, mais ils vont directement en Angleterre & en Hollande.

La soie est encore une branche importante du commerce de l'île de Chypre. Elle est toute préparée dès le mois de mai : c'est dans ce tems qu'on la tire de la coque du ver à soie. La manière d'élever ces insectes est à peu près la même qu'en Italie, mais elle n'est point sujette ici aux inconvéniens résultans des variations de l'atmosphère, la saison étant à cette époque constamment belle & favorable.

La qualité de la soie change avec les lieux où on l'a recueillie ; la plus fine & la plus blanche est celle des environs de Famagouste & du Carpasse. La soie orangée & de couleur de souffre se fait à Cythere, & dans les villages au-delà des montagnes du nord ; celle d'un jaune d'or se recueille dans le territoire de Paphos & dans les alentours.

La plus estimée en Europe est la soie blanche; on y mêle quelquefois dans les balles de la soie couleur de soufre & de citron; mais ces deux espèces entrent en très-petite quantité dans les expéditions qui s'en font en Angleterre, en Hollande & en France. Venise & Livourne reçoivent indistinctement les unes & les autres, & quoique la soie blanche ait là, comme partout ailleurs, la préférence, on n'y est cependant pas aussi difficile que dans les pays ultramontains.

Les Turcs achètent la plus grande partie des soies orangées; elles leur coûtent une piastre de plus; ils les font passer au Caire; ces peuples en aiment singulièrement la couleur: le fil en est aussi plus fin & plus délicat.

L'île produit chaque année, l'une portant l'autre, vingt-cinq mille balles de soie. C'étoit un usage établi dans le royaume, que le prix s'en réglât sur la place de Famagouste, pendant la foire de Saint-Barnaba. On les vendoit toute l'année sur le même pied; mais aujourd'hui, quoique cette foire ait encore lieu, cette coutume est tombée en désuétude, & le prix de la soie varie avec les demandes & les circonstances.

On achete & on reçoit la soie telle qu'elle

vient de la compagnie, mais les commissionnaires ont soin de la nétoyer avant que de l'envoyer en Europe. Le déchet est assez communément de douze à quinze pour cent; il est absolument à la charge du négociant européen; la partie grossiere déagée du reste de la soie, appartient au commissionnaire qui la donne à crédit à son correspondant, à une piastre la balle, avec l'attention de lui indiquer dans la facture, la réduction causée par le nétoiment de la soie.

Les balles sont ordinairement composées de trois cents livres de soie; les frais de tarif sont de huit piastres & demie par chaque balle.

Il n'est pas rare de voir ici des commissions de Constantinople & d'Alep, pour expédier de la soie en Europe; il en vient quelquefois de l'Egypte, alors on envoie la soie à Damiette; de là elle part au Caire où on la travaille dans les manufactures, & du Caire on la fait passer par Alexandrie à Livourne, Marseille & Venise, & c'est la raison pour laquelle on voit très-souvent arriver d'Alexandrie à Livourne des soies de l'île de Chypre.

La partie grossiere que l'on tire de la soie en la nétoyant, est aussi un objet de commerce. Elle a son débouché dans le
Caire;

Caire; il en passe aussi en Europe; les frais de tarif pour ces sortes d'expéditions sont de deux piaſtres & demie par balle, & la balle en contient cent quatre-vingts livres.

L'usage du royaume de Chypre est de tondre les brebis le vingt de mars, & les laines sont mises en vente au mois d'août ſuivant. Le produit annuel est d'environ cinq cents balles, toute balle est de cent rouleaux de ſix livres trois quarts chacun; c'est, comme je l'ai dit plus haut, le poids abſolu du rouleau, mais le rouleau de laine n'est guere que de ſix livres ou un peu plus, & ce déchet conſidérable vient des matieres graſſes dont la laine est chargée, & qui ne réſiſtent pas à l'action de l'air ou du ſoleil.

Les laines blanches ſont plus eſtimées que les brunes & les noires; on a ſoin cependant de les mêlanger dans les différens envois; quelques-unes de ces laines paſſent en France, mais le débouché le plus conſidérable est à Livourne; les frais ordinaires de tarif montent à trois piaſtres & demie par balle.

Il est bon d'observer que les laines dont on charge un vaiſſeau, doivent n'avoir contracté aucune ſorte d'humidité, car ces laines humides ainſi entaſſées, ſont ſujettes

à s'échauffer, à prendre feu, & par conséquent à incendier le bâtiment.

Un des objets le plus important du commerce de l'île de Chypre, sont les vins appelés communément vins de commanderie; la vendange s'en fait aux mois d'août & de septembre. La couleur du raisin est rouge, les vignes sont petites & basses; le vin ressemble assez par sa couleur foncée, à notre vin de Chianti; dès qu'il est fait, on le met dans des vases de terre ajustés sous les pressoirs, & qui contiennent quinze à vingt barils de notre mesure; la partie inférieure de ces vases est enfoncée dans la terre, presque la moitié de leur grandeur; le dedans en est poissé, pour empêcher la terre d'attirer le vin, & de là vient que les vins de Chypre ont généralement une odeur de poix. Au bout d'un an que le vin a séjourné dans ces vases, il perd peu à peu sa couleur rouge, en prend une autre tirant au jaune, se clarifie en vieillissant, tellement qu'au bout de huit à dix ans il est à-peu-près de la même couleur que notre muscat. De cette clarification du vin, résulte une lie très épaisse, qui le perfectionne & le bonifie, car il est à remarquer qu'on ne la retire jamais que pour la transvaser.

La vente s'en fait en campagne; c'est

assez ordinairement par charge; chaque charge est de seize vases, & chaque vase de cinq bouteilles de Florence. Quand le vin vient de la campagne à la ville, il faut le mettre dans des tonneaux pourvus de lie, en observant que rien ne contribue autant à le perfectionner que de le transvaser, pourvu néanmoins que cette transvasation n'ait lieu qu'un an après sa première intromission dans les tonneaux. Que les tonneaux soient pleins ou à moitié vides, cela n'ôte rien à la qualité du vin; il faut même avoir l'attention dans les caves de les vider d'environ la hauteur d'une palme.

Une des conditions ordinaires du marché, est qu'avant l'année révolue, à dater du moment où s'est faite la vendange, le vigneron est tenu de garantir la bonté de son vin, qu'il soit resté chez lui ou qu'il ait été transporté dans la cave de l'acheteur, jusqu'au 15 août de l'année suivante. Alors on va le visiter; s'il est gâté, c'est au vendeur à le reprendre; s'il est au contraire bien conservé, il reste au compte de l'acheteur auquel cette épreuve de la première année garantit pleinement la perfection des vins dont il a fait l'acquisition.

L'île produit annuellement quarante mille de ces vases dont nous avons parlé; le nom de commanderie est le nom géné-

rique des vins de Chypre ; c'est en effet le meilleur : mais le véritable vin de commanderie, ne va guere au-delà de dix mille vases ; la majeure partie vient donc des différens cantons de l'île.

Le plus grand commerce s'en fait avec les Vénitiens ; on en boit à Venise jusques dans les caffés ; ce n'est cependant pas la nation qui met le plus de choix dans l'acquisition de ces vins. Celui qu'on y achete n'a guere plus de dix-huit mois , aussi le prix en est-il bien différent , puisqu'on ne le paye qu'à raison d'une piaïtre le vase. Le plus vieux & par conséquent le meilleur passe en France , en Hollande , en Italie où on les vend deux piaïtres & demie, trois piaïtres le vase ou les cinq bouteilles. Dans les années dernières , on en a fait à Livourne des envois considérables ; ce n'étoit pas , il est vrai , de la première qualité.

On l'expédie ordinairement dans des tonneaux de trois cents cinquante bouteilles ; les frais de tarif montent à dix piaïtres un quart , en y comprenant le prix des tonneaux.

Les vins les plus vieux dont on fasse le commerce , n'ont guere plus de huit ou dix ans ; il n'est pas vrai qu'il y en ait de cent ans , comme je l'ai entendu dire en

Europe; il faut avouer cependant qu'à la naissance d'une fille ou d'un garçon, le pere fait enfoncer dans la terre un de ces vases rempli de vin, avec la précaution de le tenir hermétiquement fermé; il se conserve ainsi jusqu'au jour où ces mêmes enfans se marient, alors on le sert sur la table des nouveaux époux, & on en distribue aux parens & aux convives; c'est-là le vin le plus vieux que l'on puisse trouver; il a environ vingt ans ou un peu plus, mais on n'en fait point un objet de commerce, & il ne paroît guere que dans ces sortes de festins.

L'île produit d'autres vins inférieurs qui deviennent la boisson ordinaire dans les repas; ils ressemblent à ceux de Provence; les plus estimés se font au village d'Amodos. La couleur foncée de ces vins n'empêche pas qu'ils ne jaunissent avec les années; ils perdent leur goût primitif, & se rapprochent en vieillissant, du vin de commanderie; cette espece ne passe point en Europe; il est dans le pays à l'usage des bâtimens qui viennent y chercher des provisions, en partant pour la côte de Syrie.

Le produit des vins muscats ne va guere au-delà de cinq mille vases, le prix de ces vins & les frais de tarif sont absolument les mêmes que pour le vin de comman-

derie : il s'y fait néanmoins un changement différent avec les années ; le muscat de Chypre est au bout d'un an , un peu plus clair que notre muscat d'Italie ; à mesure qu'il vieillit , il devient rouge , il acquiert du corps , & son extrême douceur fait que plusieurs lui préfèrent le muscat d'une ou tout au plus deux années.

La coloquinte est de la classe des cucurbitacées ; elle s'étend sur la terre comme les concombres dont elle se rapproche par sa feuille , sa fleur & même par le fruit , lorsque le concombre , encore éloigné de sa maturité , n'est qu'une pomme , car c'est assez la grosseur naturelle de la coloquinte ; sa couleur est d'un vert foncé , rayé de jaune ; on la met sécher dans des lieux exposés au soleil ; elle devient tout-à-fait jaune ; on la dépouille de sa première écorce qui n'est d'aucun usage ; il ne reste alors que la pulpe ; cette pulpe est remplie d'une semence également inutile.

Cette plante , au moins la majeure partie , vient sans culture ; il y a des campagnes qui en sont couvertes ; à peine cependant en peut-on réunir , chaque année cent quintaux de cent rouleaux par quintal ; c'est que cette plante , une fois séchée & nettoyée , devient très légère : la récolte s'en fait au mois de mai.

Les commissions les plus fréquentes viennent d'Amsterdam, de Hambourg & de Livourne; on en fait aussi passer une petite quantité à Marseille & à Venise; on l'expédie dans de grandes caisses de cinquante ou même de cent rouleaux. La coloquinte est sur-tout estimée lorsque dépouillée de sa première écorce, elle reste blanche & entière, aussi a-t-on coutume de l'encaisser avec beaucoup de précaution, cela n'empêche cependant pas qu'il ne s'en brise un grand nombre dans le trajet, au préjudice, non de celui qui l'envoie, mais de l'acheteur européen, car il est d'usage que la semence sortie de la coloquinte reste pour son compte; & la semence étant la partie du fruit qui pèse le plus, sa perte cause quelquefois un déchet de cinquante pour cent.

La manière de l'expédier en Angleterre est différente; on commence par en tirer la semence, on ne laisse que les pulpes, que les Anglois rassemblent & envoient dans des sacs de toile; cette méthode n'a que le très foible inconvénient de laisser entrevoir à travers les ouvertures des sacs, l'espece de marchandise qui y est renfermée.

C'est une dentrée qu'il faut préserver, non-seulement de la pluie, mais de toute

humidité quelconque , l'une & l'autre lui sont également contraires ; les frais de tarif pour l'expédier à Livourne sont de quinze piaftres un quart le quintal , & de dix piaftres un quart le demi-quintal , en y comprenant la valeur de la caisse.

La majeure partie du ladanum se recueille au printems , dans le village de Lescara.

C'est une efpece de rosée qui tombe la nuit sur certaines plantes qui refsemblient à la fauge , & dont la fleur approche des roses sauvages qui viennent dans les haies.

Le matin de très-bonne heure , avant que le soleil ait dissipé cette rosée , les bergers conduisent leurs troupeaux de chevres dans ces environs ; le ladanum mûr & visqueux s'attache aux barbes des chevres ; on l'en retire , & le ladanum ainsi recueilli , est le plus pur & le moins chargé de matieres hétérogenes ; tandis que ces animaux paissent dans la plaine , les bergers en amassent de leur côté , c'est ce qu'ils font en attachant au bout d'une petite perche une peau de chevre , avec laquelle ils vont effuyer les plantes couvertes de cette rosée.

Le vent du jour couvre ordinairement ces plantes de poussiere ; de là vient que le ladanum , en tout ou en partie , n'est jamais pur & sans mélange ; mais on le né-

toye à Nicosie , par le moyen du feu & de l'huile ; le ladanum ainsi épuré devient plus moëlleux, plus mou, & rend une odeur plus forte.

Le dépôt en est communément à Nicosie ; c'est-là qu'on l'encaisse pour l'envoyer à Larnic. On en expédie dans toutes les contrées de l'Europe. Les frais de tarif pour Livourne , sont de cinq piastras un quart la caisse , qui en renferme cent quatre-vingts & quelquefois jusqu'à trois cents livres.

La garance est une racine de couleur rouge , qui naît aux environs de Famagouste & du village de Citti , sur les bords de la mer , dans les terres pierreuses ou sablonneuses. Ces racines sont de deux sortes , celles qui naissent d'elles-mêmes , & celles qui ne viennent que parce qu'on les a semées. Si l'on veut que la récolte soit abondante , on doit les laisser deux ou trois ans dans la terre ; la racine en est plus grosse & renferme bien plus de suc ; si vous l'en tirez au contraire tous les ans , elle est petite , maigre , & la pulpe où se conserve sa couleur , n'en renferme que très-peu. Cette couleur circule sous la première écorce , & pour ainsi dire l'épiderme de la racine , & dans le cœur est un léger filet de bois non coloré.

Toutes les saisons sont bonnes pour cette récolte , mais comme il faut aller chercher ces racines assez avant dans la terre , on la fait ordinairement dans les mois de janvier & de Février , les pluies alors assez fréquentes , humectent ce sol , naturellement assez dur , & le rendent par conséquent plus facile à ouvrir.

Dès qu'on a enlevé la garance , on comble de nouveau les fouilles souterraines ; les légers fragmens de racine qui y sont restés , germent , croissent & se propagent encore , de manière qu'au bout de deux ans on peut en recueillir la même quantité , & même une plus grande , si l'hiver a été humide & pluvieux.

La garance une fois recueillie , on la met secher , mais autant qu'il est possible dans un lieu qui ne soit pas exposé au soleil ; c'est une précaution à prendre si l'on veut en conserver la couleur.

Cette racine étoit un des grands objets de commerce avec les villes d'Alep & de Bagdat , d'où on la faisoit passer en Perse , mais les derniers troubles de ce royaume , en perdant à la fois les arts & le commerce , ont arrêté l'importation de cette racine ; elle s'est ouvert un nouveau débouché en France , où elle vient en grande quantité.

On s'en sert au levant , pour teindre les cotons en rouge ; cette teinture est le produit de cette racine , mêlée avec du sang de mouton. On a expédié de Chypre à Livourne beaucoup de ces cotons que j'ai vu depuis être en France : les frais de tarif pour Livourne sont de cinq piastras le quintal de cent rouleaux.

La garance a le même inconvénient que les laines , & souvent pour ne l'avoir pas emballée bien sèche & exempte de toute humidité , ces balles ainsi réunies , se sont échauffées , au point d'incendier les bâtimens.

La cochenille se recueille ici en petite quantité. Il n'y a guere d'expédition que pour Venise , où elle se vend avec beaucoup d'avantages. Les frais de tarif sont de six piastras & demie pour toute balle composée de six cents livres.

On trouve au village de Calopfidre , comme je l'ai remarqué dans mon vingt-neuvieme chapitre , l'herbe de soude , que l'on brûle pour en tirer une cendre qui sert à la fabrication du savon & du verre. On brûle cette herbe en été , & les exportations ont lieu en septembre & en octobre. Pendant mon séjour en Chypre , je n'en ai vu envoyer qu'à Marseille. Les frais

de tarif étoient de trois quarts de piaſtres par ballot.

La maniere de recueillir la térébenthine fait qu'il y en a à Chypre de deux eſpeces; la premiere & la meilleure eſt celle que l'on a par le moyen d'une incifion faite dans le térébinthe; elle en ſort en larmes limpides & brillantes que l'on recueille dans les matinées d'été. La ſeconde eſpece eſt celle qui en coulant juſqu'à terre, n'a pas la même pureté, & eſt par conféquent inférieure à la premiere.

On renferme la térébenthine dans des vafes de terre d'environ vingt livres chacun. Il faut prendre garde ici de ſe laiſſer tromper; à la premiere ouverture de ces vafes on croit voir la térébenthine de la premiere eſpece, mais il arrive que les cypriotes mêlent par-deſſous cette térébenthine inférieure dont nous avons parlé, & qu'ils vous font payer pour de la bonne.

La térébenthine de Chypre eſt très-eſtimée & très-recherchée, particulièrement à Veniſe. La plus grande récolte ſ'en fait dans les environs de Paphos, qui forme une des diviſions de l'île. Les frais de tarif ſont de quatre piaſtres un quart pour toute caiffe aſſez ordinairement compoſée de quatre vafes.

Les toiles qui se fabriquent dans le royaume sont de deux sortes. Les toiles à la fois soie & coton, & les simples toiles de coton. On en faisoit autrefois un commerce fort étendu par toute l'Europe. Mais ce commerce, aujourd'hui très-limité, se réduit à quelques toiles, soie & coton; effet inévitable de la cherté de ces toiles depuis quelques années.

Nicosie en est l'entrepôt : les frais de tarif sont de trois piastras pour une caisse dont le contenu peut valoir environ cinq cents piastras.

La terre verte est à l'usage des peintres; elle s'achete au prix fixe de quatre piastras un quart, la mesure de cent rouleaux. On la tire des carrieres dans de vastes corbeilles de palmiers. Trois de ces corbeilles font assez communément la mesure citée plus haut. On en exporte beaucoup en Hollande. La maniere de l'envoyer est d'en lester les bâtimens. Les frais de tarif sont d'une piastra un cinquieme la mesure.

La terre d'ombre de Chypre est parfaite. On la voiture dans des chariots, de la campagne à la ville, au prix modique d'une piastra un quart le chariot, dont la charge est de douze cents livres. Les autres frais de tarif montent à trois quarts de

piastre : la plus grande partie passe en Hollande.

L'île de Chypre produit des grains bien au-delà de ce qu'elle en peut consommer. Aussi en obtient-elle aisément l'exportation. Ces grains forment tous les ans la cargaison de plusieurs vaisseaux ; mais il est à remarquer que quoique le gouverneur en permette le transport, ces bâtimens n'en craignent pas moins la rencontre des vaisseaux de guerre du grand-seigneur, de manière qu'ils sont obligés de les passer en fraude, car la Porte ne permet pas la sortie des comestibles de ses états pour ceux de France, d'Italie, & pour tous autres quelconques qui ne sont pas de sa domination. Cette défense n'empêche pas qu'il ne s'en exporte tous les ans, à Livourne, Genes, Marseille & dans l'île de Malte.

Les permissions que les capitaines obtiennent de leurs gouverneurs respectifs, ne sont jamais pour les puissances européennes, mais pour les contrées soumises au grand-seigneur, & quoique ceux-ci connoissent très-bien la véritable destination de ces bâtimens, ils se contentent de leurs droits accoutumés, & les laissent aller où bon leur semble.

Lors même qu'un vaisseau de guerre rencontre un bâtiment chargé de comest-

ables pour les pays de la chrétienté, il le laisse passer en liberté moyennant une poignée de sequins, qu'ils préfèrent à la peine bien gratuite de conduire à Constantinople le bâtiment surpris en fraude. Celui-ci en seroit quitte pour ses provisions qui iroient dans les magasins royaux.

Les ambassadeurs des puissances chrétiennes à la Porte, savent quelquefois s'opposer à de pareilles déprédations, ou du moins les compenser en obtenant du gouvernement que la charge soit payée en argent comptant. Il y a quelques années que l'internonce, M. de Penckland, se fit rembourser la valeur d'une cargaison de bled, qu'un vaisseau italien conduisoit à Livourne, & dont un vaisseau de guerre turc s'étoit emparé au profit du grand-seigneur.

Avant que de faire un chargement quelconque, il est bon d'obtenir par le moyen du consul, un passeport du gouverneur de Nicosie; il coûte une piastre trois cinquièmes; cette dépense sera comprise dans les frais de tarif que j'indiquerai plus bas.

Il y a d'assez beaux bleds dans les parties orientales du royaume, mais ils sont en petite quantité, & suffisent à peine à la consommation des habitans.

Les bleds les meilleurs, les plus pesans, les moins susceptibles de se gâter, se trou-

vent dans les cantons de Paphos & de la fontaine d'Amon. Ce sont les plus recherchés ; il s'en exporte beaucoup dans tous les pays de la chrétienté.

Il est à propos , en détruisant le préjugé de l'Italie sur cette production de l'île , de la lui faire connoître enfin d'une manière plus avantageuse. Il y a quelques années qu'il se fit à Livourne un déchargement considérable des bleds de Paphos & de la fontaine d'Amon. Le succès n'en fut pas heureux ; on les trouva d'une mauvaise qualité & mal-sains , par le mélange de toutes sortes de graines étrangères. En conséquence , on ne voulut jamais en recevoir depuis.

J'ai vu dans cette île le pain fait du même froment & des bleds de la partie orientale du royaume ; la qualité m'en a paru parfaite. Je dirai plus ; c'est le plus beau , le meilleur de toute la Syrie & de bien d'autres contrées du Levant. Ce bled renferme en effet une graine qui nuit à la blancheur du pain , mais les femmes l'en retirent avec beaucoup de soin & d'adresse ; il est faux d'ailleurs qu'elle s'y trouve en aussi grande quantité qu'on l'a supposé en plusieurs endroits. On a aussi l'attention d'en ôter les grains piqués par le coïson , espece d'insecte qui ronge les bleds :

cette

cette séparation se fait d'autant plus aisément, que ces grains viennent au-dessus de l'eau, tandis que les autres demeurent au fond. Quelques disette qu'éprouve le royaume, les femmes n'usent pas moins de toutes ces précautions, la perte qu'il en résulte n'étant presque pas sensible, & le grains ainsi piqués ne rendant sous la meule qu'un son inutile, au lieu de se convertir en farine; elles assurent d'ailleurs leur propre santé en purgeant le bled de toute matiere étrangere, en écartant la partie terreuse qui ne nourrit point & peut nuire beaucoup.

La mesure de Chypre fait à peu près trois boisseaux de la nôtre. Les frais de tarif montent à une piastre trois quarts la mesure, en y comprenant les droits de courtage. Il est bon d'avertir que les droits de consul sont ici de deux pour cent, à raison de deux piastres la mesure, & ceux de douane, au lieu de trois pour cent, se payent à raison de vingt-huit piastres pour cent mesures.

L'orge est par tout le royaume d'une très belle qualité; le plus grand commerce s'en fait par les Européens, sur la côte de Syrie. Il faut encore avoir recours au consul pour obtenir du gouverneur la permission de la sortie du royaume: il l'ac-

corde moyennant trois quarts de piaſtre par meſure, qui ſont avec les frais de tarif, ſept huitiemes de piaſtres. Il n'y a point ici de droits de douane, de conſul, ni de courtage, mais un ſimple droit de com-miſſion, de quatre pour cent, pris ſur les frais & la valeur de la marchandiſe.

Le ſel, cette production naturelle de l'île de Chypre, dont j'ai parlé dans le quinzieme & ſeizieme chapitre de cet ouvrage, n'eſt plus un objet de commerce avec le pays de la chrétienté, les vaiſſeaux ne trouvant point leur compte à en continuer le transport. Le prix régulier de cette production eſt de trois piaſtres un cinquieme le chariot de mille boiſſeaux, ce qui ne monte pas à quatre piaſtres avec les frais de tarif.

Ce commerce a lieu aujourd'hui dans toute la Syrie & à Conſtantinople. Les capitaines de navires qui vont en Syrie, achètent le ſel & le vendent à leur profit. Ce genre de trafic leur convient d'autant mieux, que ces voyages ne ſont pas d'un grand rapport. Les vaiſſeaux deſtinés pour Conſtantinople en prennent quelquefois faute de denrées plus précieufes & plus lucratives.

Les quatre autres productions de l'île, ſont la carouge, le goudron, la poix &

les planches. Les turcs & les grecs du pays font un commerce particulier de la carouge, qu'ils transportent en Egypte dans la ville d'Alexandrie; de maniere qu'ils occupent tous les ans, à cet effet, plusieurs de ces bâtimens européens qui font des courses dans le Levant. Quant aux trois autres productions, leur destination est la même. Mais le commerce en est si peu important, que les négocians européens le dédaignent & l'abandonnent aux marchands cypriotes.

Telles sont les productions naturelles de l'île; c'est sans contredit la branche la plus riche & la plus féconde de son commerce. Passons maintenant aux denrées qui lui viennent de la Caramanie, & dont elle trafique avec les différentes contrées de l'Europe.

Le styrax liquide ou la résine de l'aliboufier s'apporte de la Caramanie dans de petites boîtes. La perfection du styrax dépend de sa blancheur, & il n'est bien blanc qu'autant qu'on l'a dégagé de cette partie grossière appelée la semoule; pour s'en assurer, on fait avec le couteau une ouverture qui vous met à même de considérer l'intérieur de la boîte; il ne faut pas s'arrêter à cette couche superficielle qui, formée de la partie la plus pure, est éblouis-

fante de blancheur. C'est une petite tromperie d'usage; l'acquéreur n'en est pas la dupe : aussi a-t-il fait son marché en conséquence.

On en envoie dans tous les pays de l'Europe; les frais de tarif se montent à une piaſtre trois quarts, la caisse composée de quatre boîtes, & chaque boîte renferme trente à trente-trois livres de résine pure.

Dès qu'on a recueilli le styrax liquide, on grate les parois de l'incision faite à l'arbre qui le distille, & de cette opération il résulte une autre espèce de styrax bien inférieure à la première. On les mélange, & quoique ces distillations tombées quelquefois jusqu'au pied de l'arbre, soient chargées de poussière, ce n'est point un titre pour les dédaigner.

Le styrax arrive ainsi mélangé de la Caramanie dans l'île de Chypre. On le met dans de grandes chaudières, où par le moyen du feu & d'une agitation continue, on parvient à le séparer de la partie terreuse & des criblures les plus grossières, appelées la semoule du styrax, laquelle privée de ce qui en faisoit le mérite, se donne à très-bas prix.

On vend le styrax ainsi nettoyé & mis dans des sacs, aux négocians européens,

qui en expédient dans toutes les contrées de l'Europe : les frais de tarif sont de deux piaſtres & demie le ſac de cent cinquante à cent quatre-vingts livres.

Ce ſtyrax, pour être parfait, doit être gras & de couleur brune. Il eſt aisé de ſ'en aſſurer; c'eſt d'en prendre une certaine quantité, d'en former une pâte dont les parties plus ou moins liées, plus ou moins lentes à ſ'enflammer, lorsque vous leur faites ſubir l'épreuve du feu, déterminent le degré de perfection du ſtyrax.

Le poil de chameau transporté de la Caramanie dans l'île de Chypre, eſt le même que celui qui paſſe de Smyrne en Europe, mais la différence de l'apprêt en met auſſi dans la qualité. Celui que l'on envoie à Chypre eſt rempli de ces poils appellés mouſtaches, qui ont la dureté du crin & ne ſont bons à rien. Celui de Smyrne au contraire en eſt abſolument exempt. On pourroit uſer des mêmes précautions à Chypre; mais la population extrêmement reſſerrée de cette île ne permet pas une opération minutieufe dont la rareté de la main-d'œuvre éterniſeroit pour ainſi dire la durée. Il y a quelques années que cette branche de commerce eſt en vigueur, & quoique le ſuccès n'en ait pas été bien brillant en Europe, la médiocrité des prix.

en a retardé jusqu'à présent l'extinction : les frais de tarif sont de trois piaſtres un quart la balle compoſée de trois cents & quelques livres.

La ville de Nicofie eſt l'entrepôt du commerce de la cire jaune de Caramanie ; c'eſt-là qu'on la négocie avec les marchands de cette dernière contrée. On la transporte enfuite à Larnic, & l'expédition pour les pays de la chrétienté s'en fait dans des tonneaux ou balles de trois cents livres, & les fraix de tarif montent à cinq piaſtres un quart la balle.

Les noix de galle pour la teinture, qui naiſſent dans la Caramanie, ſont de diverſes eſpeces ; la meilleure eſt celle que les pointes dont elle eſt environnée ont fait appeller noix de galle épineuſe ; c'eſt auſſi la plus peſante : ſa couleur eſt un verd foncé mêlé de noir. Il en eſt une dont la couleur eſt jaune ; elle appartient également à l'eſpece de la noix de galle épineuſe ; elle lui eſt néanmoins inférieure quant à l'uſage qu'on peut en tirer. La plus grande partie de ces noix ne vient point à Chypre. Le débouché pour les pays de la chrétienté eſt dans les villes de Smyrne & d'Alep. C'eſt une production du territoire de Moſul dans le Diarbek : la noix de galle particulière à ces contrées, eſt du moins

la plus recherchée. Celle qui passe de la Caramanie dans l'île de Chypre, est d'une autre espece que la noix de galle épineuse : moins estimée que celle-ci, on la reconnoît à sa légéreté & à sa couleur jaune.

On n'en fait pas grand cas en Europe, mais il est des années où les noix de galle épineuses ont manqué & sont en conséquence excessivement cheres. Les Européens, que les circonstances rendent moins difficiles, trouvent alors dans celle-là un supplément à la disette des autres. Les frais de tarif montent à trois piaîtres & demie le ballot.

Au tableau du commerce intérieur & extérieur de l'île de Chypre, devoit sans doute succéder celui du commerce d'importation que l'Europe entretient avec elle; mais la mesure de ce commerce prise sur la seule consommation des habitans, est nécessairement très peu de chose, & mérite à peine de fixer l'attention du voyageur. Je dirai cependant qu'on y vend, chaque année, vingt-quatre ballots de ces draps fins, à l'usage de France, appelés Londrins, deux caisses de satin de Florence & de Russie; ces caisses sont de dix pieces chacune; quatre caisses de satin de Lucques, de toutes couleurs excepté les verts & les noirs; une caisse d'étoffes lé-

geres en général ; vingt barils d'étain , vingt balles de poivre , cinq mille livres du plus beau fer tiré des mines de la Toscane , une pareille quantité de plomb ; six cents livres d'indigo d'Amérique , autant de cochenille , & le profit qu'on retire de ces différentes denrées est de quinze à vingt pour cent.

Quelques-unes de ces mêmes marchandises vont en outre dans les autres contrées du Levant , mais en si petite quantité , qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

La plus grande partie des effets que l'île de Chypre fournit aux Européens , se paye en argent comptant ou avec des lettres de change.

Les lettres de change que l'on négocie dans l'île de Chypre sont ordinairement des mandats ou des billets sur Constantinople. Cette négociation se conclut le plus souvent avec le gouverneur ; les dragomans des consuls respectifs en sont les contractans , moyennant un demi pour cent , dont l'usage a fait tomber la charge sur le tireur.

Les lettres sur Constantinople sont ordinairement payables à trente-un jours de date , & supposé qu'on l'obtienne en deux paiemens , le premier aura lieu à l'instant même

même de la négociation, & le second trente-un jours après.

Les frais de courtage & de permission sont au compte du commettant.

L'intérêt de l'argent dans l'île de Chypre est de douze pour cent par année. C'est un usage ancien introduit en considération du risque que l'on court en prêtant de l'argent aux habitans des campagnes.

La loi de Mahomet confondant l'usure avec le prêt à intérêt, celui-ci est spécialement défendu aux Turcs; ils donnent & reçoivent cependant à intérêt, mais dans leur obligations, le prêteur ajoute le prix de l'intérêt à la somme prêtée; de sorte qu'un prêt de cent piastres pour une année, est porté dans l'obligation à cent douze, sans autre déclaration.

Les seules monnoies qui ayent cours dans l'île de Chypre, sont les monnoies marquées au coin du grand-seigneur. Quant au numéraire étranger, il n'y a que les sequins de Venise dont on permette la circulation.

Je finirai ce chapitre en disant qu'il aborde chaque année dans l'île de Chypre plus de six cents bâtimens marchands de diverses nations Européennes; ces vaisseaux naviguent en caravane, soit pour transporter des marchandises ou des passagers

d'un port à l'autre de la Syrie , soit pour commercer avec les pays de-la chrétienté. On y voit un plus grand nombre encore de navires avec les divers pavillons de l'Empire ottoman, outre les vaisseaux de guerre du grand-seigneur & des autres puissances. Pendant mon séjour dans cette île, y aborderent, en 1761, un vaisseau & deux frégates vénitiennes, sous le commandement de M. Foscarì, un autre sous celui de M. Alvis Riva; en 1762, un vaisseau & une frégate vénitienne commandés par M. Foscarì; deux vaisseaux, une frégate & deux galeres françoises commandés par M. de Bon; en 1763, une frégate vénitienne sous le commandement de M. Molino; en 1766, un navire & deux frégates françoises sous celui de M. de Beaufremont, prince de Listenois; une frégate vénitienne commandée par M. Zeno.

Ces courses que font les vaisseaux de guerre jusques dans les dernières échelles du Levant, ont pour objet principal d'observer la situation de leurs comptoirs, d'en corriger les abus, & de faire respecter dans ces contrées les sujets de leur souverain. Les Turcs ont les plus grands égards pour le pavillon des princes chrétiens.

Je n'ai jamais vu, sans une sorte d'élévation d'ame, les grands succès que nous

présente une ville de commerce. L'amour que je porte au genre-humain, rassemble dans mon cœur toutes les émotions du plaisir, à l'aspect d'une multitude heureuse & satisfaite, tellement que dans les solennités publiques, des larmes involontaires coulent souvent de mes yeux & trahissent la joie secrète que j'éprouve. Une sensibilité tant soit peu profonde est-elle à l'épreuve du spectacle qu'offrent ces coalitions nombreuses, jettant les fondemens de leur propre fortune sur la base auguste de l'intérêt général, travaillant à la prospérité de leurs familles, en rapportant des régions étrangères tout ce qui manque à leur pays, & en versant à leur tour dans ces mêmes contrées, le superflu de la patrie ? Et en effet, la nature, dans le partage de ses bienfaits entre les diverses parties du globe, semble avoir eu en vue cette magnifique correspondance du genre-humain. De là la dépendance nécessaire de tous les habitans de l'univers : de là le rapprochement de toutes les distances par la magie de l'intérêt commun. Chaque degré a une production qui lui est propre ; quelquefois l'aliment croît dans un pays & l'assaisonnement dans un autre. Les fruits du Portugal sont corrigés par la production des barbades ; l'infusion

d'une plante de la Chine , trouve un adoucissant dans la moëlle d'un roseau de l'Inde.

Les Philippines embaument nos coupes européennes. La simple parure d'une femme de qualité offre souvent la production de cent climats différens. L'épaisse fourrure qui garantit ses mains des rigueurs du froid , le léger instrument dont les ventilations artificielles entretiennent , au défaut du zéphir , la fraîcheur de son teint, viennent des extrémités opposées de la terre. L'ample tissu de soie qui couvre ses épaules , la gaze légère qui pare son sein , sont envoyés l'un de la zone torride , l'autre de dessous les pôles. Ses vêtemens de brocard sortent des mines du Pérou , & ce riche collier de diamans , dont elle paroît plus fiere encore que de ses charmes , a traversé le vaste empire du Mogol , avant que d'arriver jusqu'à elle.



CHAPITRE XXII.

Des divers Consuls de l'île de Chypre , & des autres Echelles de la Syrie.

Le consul françois a le titre d'écuyer & de conseiller du roi ; il a dans toutes les

cérémonies publiques ou particulières , la droite & le pas sur les autres consuls. Un des devoirs de sa charge est de protéger les sujets de sa majesté très-chrétienne , & tous les Européens qui n'ont point d'autre recommandation particulière. Il est le protecteur-né des Genoïs. Les officiers en sous-ordre du consul françois , sont le député de la nation , espece de trésorier , inspecteur de la caisse nationale , élu chaque année par la classe des négocians ; à la mort du consul , il prend le titre de proconsul , en attendant les ordres de la cour.

2°. Le chancelier du consulat. Il exerce cette charge en vertu d'un brevet du roi : il est le seul après le consul , qui ait le droit de porter l'épée.

3°. Le dragman en chef , ou interprete des langues orientales ; un second & un troisieme dragman.

L'autorité du consul de France est sans contredit la plus étendue. Il commande au nom du roi. A ce nom seul tout se fait & se soumet. S'agit-il de délibérer sur un objet qui intéresse le bien de la nation , le consul en convoque l'assemblée , composée des seuls négocians , & l'affaire se décide à la pluralité des voix.

Le consul anglois , quoique dépendant de la compagnie du Levant , a besoin ,

pour être confirmé dans sa dignité, d'un diplôme de sa majesté britannique. Ce consul en vertu de lettres-patentes des ambassadeurs de ces divers souverains, à la cour de Constantinople, est tout-à-la-fois le vice-consul de l'Empire, de la Toscane, du Danemark & de la Hollande.

Son autorité est très circonscrite ; il ne peut, dans le châtimement des coupables, sortir d'un certain cercle de peines légères ; il faut les fautes les plus graves, les plus préjudiciables à l'honneur de la nation pour condamner à l'exil ; il veille aussi à ce que personne n'embrasse la religion mahométane. Dans ce dernier cas, il s'assure de l'apostat, le traduit au tribunal de la chancellerie, & le procès se termine par le bannissement du coupable.

Ce consul, outre la chancellerie angloise dépendante de la compagnie du Levant, tient encore une chancellerie dite de la Toscane, approuvée & consentie par l'internonce de l'Empire à Constantinople : les affaires des Impériaux & des Italiens ressortissent à ce tribunal, qui renvoie à la chancellerie angloise la connoissance des démêlés des Hollandois ou des Danois.

Outre les appointemens que le dragman anglois reçoit de la compagnie du Levant, le consul, pour prix des services que ce

dragman rend aux autres nations, lui assigne un revenu annuel des deniers de sa caisse.

Les royaumes de Naples & de Sicile ont eu longtems leurs consuls particuliers. Celui de Venise en fait aujourd'hui les fonctions.

La juridiction de ce dernier a cela de particulier, qu'elle s'étend bien avant dans la côte de Syrie, depuis Jassa jusqu'à Tripoli, où sont des proconsuls de son choix, & élus en vertu de patentes émanées de lui.

Les nations Napolitaine, Sicilienne & Suédoise sont sous sa protection, à la recommandation de leurs ambassadeurs respectifs à la cour de Constantinople.

Le chancelier du consulat de Venise doit être Vénitien, nommé & payé par la république.

Le consulat de Raguse est aboli depuis quatre ou cinq ans. Ce fut un surcroît d'affaires pour la chancellerie française.

L'arrivée d'un consul dans l'île de Chypre ne se fait pas sans cérémonie : on commence par instruire la nation de sa venue ; le vice-consul l'annonce aux autres consuls, ceux-ci arborent sur le champ le pavillon de leur souverain & envoient à l'heure désignée leur chancelier, un dragman & une compagnie de janissaires pour le recevoir

sur le rivage où la nation entière est assemblée. Le nouveau consul rentre suivi de ce nombreux cortège, va au palais consulaire, où les complimens prononcés par le dragman, au nom de leurs consuls, couronnent cette scène imposante & majestueuse.

Les consuls, outre le diplôme de leur souverain, ont encore un barat ou diplôme de la cour ottomane qui leur donne le titre de bailosbei, équivalent à celui d'ambassadeur.

Le consul, immédiatement après son arrivée, envoie le premier dragman à Nicosie, capitale du royaume; celui-ci fait part au gouverneur de la venue du consul, de l'autorité protectrice dont il est revêtu par un mandat spécial de son souverain, & d'un diplôme de la Porte. Le gouverneur le félicite de sa dignité, & congédie le dragman. A son retour, le consul déploie son caractère dans les formes usitées. Une nouvelle proclamation est suivie de la lecture des lettres-patentes de son souverain; les consuls, accompagnés de leur nation, viennent le complimenter, il leur rend leur visite avec la même cérémonie. Tout cela ne se fait point sans s'être indiqué réciproquement le jour & l'heure la plus convenable aux congratulatoires.

On appelle dépenses consulaires & nationales les présens que les consuls font dans l'usage de faire aux agens du gouvernement ; ces cadeaux montent à quatre cents piastras , monnoie du grand-seigneur, ce qui fait environ cent sequins de Florence. Ajoutons à cela les appointemens des dragmans , des janissaires , dont la somme totale ne va guère au-delà de cent autres sequins.

On met au rang des dépenses extraordinaires les accidens ou les débats survenus entre un protégé & la justice turque ; si ces débats intéressent l'honneur de la nation & que l'accusé soit insolvable , elle vient à son secours & l'aide de ses deniers. L'arrivée d'un bacha est encore une occasion de dépense ; le présent d'usage dans la circonstance , est de pieces d'étoffes pour la valeur de cent cinquante sequins. Il en est de même des présens que l'on fait aux capitaines des vaisseaux de guerre du grand-seigneur qui abordent aux rivages du bourg des Salines.

Le capitaine & les officiers d'un vaisseau de guerre sont , pendant leur séjour dans cette île , admis à la table du consul ; aussi lui fait-on un traitement de dix piastras par jour pour chaque bâtiment armé en guerre , aussi longtems qu'il reste dans cette

île. Le consul anglois en fait les avances , que la compagnie du levant lui rembourse sur le tableau qu'il lui en offre chaque année. Le consul vénitien moins heureux les traite à ses dépens.

Une des obligations les plus grandes & les plus fortement articulées des consuls en Turquie, est d'obéir aux ordres & de seconder de tout leur pouvoir les intentions de leur souverain, de le faire respecter dans leur personne, & de protéger avec activité les nationaux & les étrangers qui leur sont recommandés.

Les consuls ne peuvent soutenir les sujets d'un autre prince au détriment de leur consul naturel, mais, il ne peut, en cas de poursuite, lui fermer son palais qui est pour les turcs mêmes un asyle inviolable.

Ils ne doivent défendre le rajas contre les sujets du grand-seigneur, qu'en vertu d'un mandat spécial de la Porte. Cet ordre leur fut renouvelé en 1766 : Soliman Effendi, alors gouverneur, le reçut, & manda à tous les consuls d'envoyer à Nicosie leur dragman pour en entendre la lecture. Les consuls s'assemblent & répondent unanimement que le gouverneur devoit savoir le lieu de leur résidence, & que s'il avoit quelque ordre de son souverain à leur manifester, il n'avoit qu'à l'en-

voyer au tribunal de Larnic où leurs dragmans auroient ordre de se rendre. Le gouverneur frappé de cette unanimité, crut devoir céder à leur prétention, & témoigna plus d'égard aux envoyés des princes chrétiens.

Les consuls peuvent accommoder les différends survenus entre les nationaux & leurs protégés, & même les démêlés que ceux de leur nation ont avec les sujets d'un autre souverain; il faut supposer ici que ces consuls sont d'accord. Alors ils élisent un arbitre : ils ne peuvent néanmoins forcer les parties à un accommodement; car ils ne sauroient leur ôter le droit que tout client a d'en appeller à ses véritables juges.

Un nouveau gouverneur est aussi reçu avec quelque cérémonie de la part des consuls : ils doivent lui envoyer dans la ville où il réside, le dragman & le janissaire, pour le féliciter au nom de leur nation. Il arrive quelquefois que le gouverneur, non content de ces complimens, exige la visite des consuls; il leur indique le jour, mais il faut pour cela que le gouverneur soit dans Larnic. Il ne rend jamais ces sortes de visites. Toutes ces cérémonies ont également lieu à la descente d'un bacha dans l'île de Chypre.

Le digdaban au contraire, venant pren-

dre possession du gouvernement de Larnie, doit, ainsi que le cadi, la premiere visite aux consuls, qui la reçoivent accompagnés de leur nation respective, & ne sont pas dispensés de la lui rendre.

A la naissance d'un enfant du grand-seigneur, les consuls doivent se joindre aux démonstrations de la joie publique. Ils illuminent leur palais ainsi que les nationaux leur maison pendant trois jours. Une des sales du palais consulaire devient une espece de caffè public où l'on sert de la liqueur à toute personne catholique ou mahométane. Je fus témoin d'une fête semblable en janvier 1762; la joie des consuls & de toutes les nations européennes se manifesta par des feux d'artifice, des festins, des bals & des jeux de toutes especes. Tous les consuls arborerent leur pavillon, & envoyerent les dragmans & les janissaires au gouverneur pour lui témoigner la part qu'ils prenoient à cet heureux événement.

Un consul, même dans les visites particulieres, marche toujours précédé d'un janissaire; il n'y a que dans les cérémonies publiques qu'ils sortent en outre accompagnés d'un dragman.

La concorde & la bonne intelligence est pour eux le garant le plus sûr de la con-

fidération publique. C'est cette salutaire unanimité qui prête tant de force à leurs remontrances & à leurs réclamations contre les violences d'un gouvernement arbitraire, qui ne craint rien tant que cette union toujours heureuse dans ses représentations.

Tous les égards publics cessent entre deux nations belligérantes. Ainsi dans la dernière guerre entre la France & l'Angleterre, les fonctions du consul anglois furent remplies par le chancelier italien & le dragman.

La visite la plus importante & la plus curieuse est celle que l'on rend au gouverneur. L'heure en est ordinairement fixée. Le consul lui fait d'abord porter par le dragman accompagné d'un janissaire, un présent consistant en vêtement de drap ou d'une étoffe quelconque. L'heure sonne; la nation s'assemble dans le palais consulaire; on part précédé de deux janissaires vêtus d'une longue robe écarlate bordée de noir, & la tête couverte d'un stemma ou bonnet à la janissaire. Ceux-ci sont suivis de tous les dragmans. Le consul vient après, & la nation ferme la marche. Arrivés au palais du gouverneur, un de ses ministres reçoit le consul à la porte & l'introduit dans la salle d'audience. A l'entrée sont rangés les sciausc & les crocadas; le con-

sul se rend à sa place. D'une salle voisine sort le gouverneur ; à son aspect les sciausc prononcent à haute voix : *Ia-Allah*, où Dieu conserve notre maître. Le consul se met sur un siège distingué qu'il a fait apporter de son palais, & le gouverneur sur un sofa. Ce sofa est une espece de fauteuil ou canapé recouvert d'indienne ou de drap, dont les abat-joues sont brodés d'or. A ses eôtés, mais à quelque distance, s'assied le reste de la nation. Les turcs & les serviteurs demeurent debout. Les crocadas & les sciausc environnent le gouverneur : leur attitude est celle du respect ou plutôt de la servitude. Ils ont la main sur la poitrine, les yeux continuellement fixés sur le despote, pour être prêts au moindre signe ; telle est la connoissance qu'ils ont de son caractère, ou plutôt des usages de sa cour, qu'un coup-d'œil, un regard, un geste, un simple mouvement suffit à leur intelligence. Les premiers complimens se font sans que le consul ni sa nation se découvrent. Ils appliquent seulement la main droite sur le côté gauche de la poitrine avec une légère inclination de corps. Le gouverneur donne sa main à baiser au consul ; cela fait, la conversation s'engage ; les souverains, les affaires publiques & la politique en font assez or-

dinairement l'objet. Un des crocadas, le genou en terre, étend sur ceux du gouverneur une nappe de taffetas, en donne une autre au consul, mais se contente, en la lui présentant, de le saluer avec respect. On leur sert ensuite quelques confitures; la nation en prend à son tour: immédiatement après vient le café à l'usage des Orientaux, c'est-à-dire sans sucre & dans de petites tasses que l'on se garde bien de remplir entièrement; ce seroit manquer à la civilité musulmane. On voit paroître ensuite une eau composée, une espèce de julep exhalant une forte odeur d'ambre ou de musc.

L'entretien dure aussi longtems que la société du consul plaît au gouverneur. Arrivent enfin deux crocadas, l'un portant un vase d'eau de rose, & l'autre une boîte de parfum; ils aspergent légèrement de la première les mains & le visage de tous les assistans, en commençant par le gouverneur & le consul. Suit la distribution du parfum; le consul entend ce que cela signifie: c'est une manière honnête dans le Levant de congédier son monde. Il se leve, & reçoit en présens, ainsi que la nation, quelques mouchoirs de mouffeline ou de voile: lorsque le consul se retire, le gou-

verneur reste assis sur son siège & ne le reconduit pas.

La visite à un bacha est à peu près la même, avec la seule différence que sa cour est plus nombreuse, & que le consul seul a la permission de s'asseoir devant lui; elle est accompagnée d'une symphonie de divers instrumens, tels que tympanons, tambours, haubois, flûtes de roseau, trompettes, cors-de-chasse & psaltérion.

Le digdaban & le cadi venant prendre possession, l'un de sa qualité de commissaire, l'autre de sa charge de judicature, vont les premiers rendre visite au consul; le cérémonial en est le même. Le digdaban, par exemple, ayant pris l'heure du consul, se rend chez lui à cheval, accompagné de trois ou quatre crocadas. Il entre dans la cour du palais consulaire, où il descend avec ses bottines, qu'on ne lui ôte que lorsqu'il est assis sur le sofa destiné à cet usage, dans la salle d'audience. Le consul, ses officiers & sa nation l'y reçoivent debout & le chapeau sur la tête. Le digdaban s'assied, tous alors en font de même. Après les premiers complimens, ils continuent de converser par interprète. Un janissaire présente successivement au digdaban, une pipe de tabac, des confitures,

tures , le café , une limonade ou quelqu'autre chose semblable. Le consul le congédie à la maniere des turcs , avec une asperſion d'eau de roſe & un peu de parfum d'aloës. Ses eſclaves lui remettent ſes bottines : le digdaban ſe retire. Le conſul & ſa nation reſtent à leur place , mais les dragmans l'accompagnent juſqu'à la porte , & font ſemblant de le ſoutenir ſous les bras lorsqu'il remonte à cheval.

Quelques jours après , le conſul avec toute ſa nation lui rend ſa viſite : il obſerve à pen près le même ordre qu'en allant chez le gouverneur ; mais les janiffaires , au lieu d'un bonnet , n'ont qu'un ſimple turban. Le digdaban ou le cadi reçoit le conſul en perſonne , & ne ſe fait point attendre comme le gouverneur ou le bacha.

Nous avons parlé plus haut du divan ou ſopha ; c'eſt ainſi qu'on appelle en Orient certains endroits d'une ſalle élevés au-deſſus du niveau d'une ou deux palmes. Un tapis couvre le ſiège ; le doſier large de trois coudées , eſt matelaſſé & recouvert d'indienne , de drap ou de quelqu'autre étoffe. Quelques abats-joues garnis de drap & de ſoie , diſtribués ſur ce vaſte doſier , forment d'un ſiège unique autant de ſièges particuliers. On y converſe , on y mange ,

& souvent on y dort. D'ailleurs le mot divan signifie proprement, chez les Turcs, une salle de conseil, une espèce de bourse où l'on discute des affaires publiques.

Il est du devoir des consuls, dans le levant, de veiller sur le salut du pays où ils résident, ainsi que de ses environs : s'il y a la moindre apparence de peste, ils doivent en donner avis aux ministres de leurs souverains, dans les lettres d'expédition dont les bâtimens européens sont chargés. La plus petite négligence en ce genre n'admet point d'excuse.

Il n'y a, comme nous l'avons vu, que trois consuls en pied dans l'île de Chypre. Tout le négoce est interdit à ceux de France & de Venise. Le consul anglois a pour cet objet la liberté la plus entière : à la mort d'un consul, d'un chancelier, d'un dragman ou de quelque négociant ; le palais consulaire arbore le pavillon & en donne avis à tous les consuls, qui en font autant. Ils se rendent ensuite à la maison mortuaire, & accompagnent le corps jusqu'à l'église. Si c'est un consul, les janissaires y paroissent avec leurs marques distinctives ; si c'est un archevêque, les consuls se contentent d'envoyer aux funérailles quelques officiers du palais.

CHAPITRE XXIII.

Des divers Officiers du Consul, & leurs fonctions.

LES chanceliers du consulat sont assez ordinairement de la nation même dont ils défendent les intérêts. Leur fonction est de tenir les registres de tous les actes émanés de la chancellerie. Ils doivent examiner les patentes des capitaines, & délivrer les lettres d'expéditions aux bâtimens européens, avec un état des marchandises & un sauf-conduit. Il leur est permis de tirer des copies des différens actes ; ces copies, pour être authentiques, doivent être signées & scellées du sceau de la chancellerie. Le consul, après avoir vérifié la minute du chancelier, y ajoute sa propre signature, & la copie ainsi revêtue de toutes ces formalités, devient une preuve irrécusable dans les tribunaux.

Ces chanceliers, par la nature de leurs fonctions, peuvent être considérés comme des secrétaires du consulat.

Le chancelier du consulat françois est constitué tel, en vertu d'un brevet du roi. Les autres sont de l'élection des consuls.

mêmes , & confirmés par les ambassadeurs des différentes puissances à Constantinople. Ils ont le premier rang après le consul , & vont toujours à ses côtés dans les visites particulières , comme dans les cérémonies publiques.

Les dragmans ou interpretes des langues orientales , chargés de traduire les discours & les lettres , reçoivent à cet effet leurs provisions de la cour ou du consul.

Ces dragmans ne doivent jamais s'écarter du palais consulaire. Leur fonction est de porter exactement aux gouverneurs & aux juges les missives des consuls. Lorsqu'un consul accorde à un turc une audience publique , quelque versé qu'il soit dans la connoissance des idiômes orientaux , il ne peut lui parler que dans sa propre langue : c'est au dragman à en donner l'explication au musulman. Un dragman , porteur d'un ordre ou d'une missive quelconque , doit toujours être accompagné d'un janissaire.

Outre les dragmans ordinaires , il en est d'une autre espece , appelés barattaires , moyennant un diplôme qu'ils ont de la Porte. Ceux-ci sont sujets du grand-seigneur ; il en fait présent aux ambassadeurs qui les distribuent dans les divers consulats du Levant. Ce sont ordinairement des Grecs , des Arméniens ou des juifs. La

concession du barat ou diplôme , leur coûte cinq cents sequins. Ce barat les rend sujets de la puissance à laquelle ils ont été donnés. Ils sont dès ce moment libres de toutes redevances au grand-seigneur , & de toute vexation de la part de ses ministres. Il est à remarquer que cette protection s'étend jusques sur la femme & les enfans du barattaire ; mais celui-ci une fois mort , sa famille rentre sous la domination de ses premiers souverains. Leurs obligations se bornent à reconnoître le consul pour leur protecteur & à avoir tous les égards convenables en pareilles circonstances. Les services qu'ils rendent au consul , sont de leur part autant d'actes volontaires , que celui ci ne peut exiger.

L'habillement des dragmans ressemble à celui des turcs , mais ils portent au lieu d'un turban , un bonnet garni de martre noire , ou de la fourrure de quelqu'autre animal.

Les janissaires sont des soldats turcs ; ils veillent à la porte du palais des consuls. Ils les précèdent toutes les fois que ceux-ci paroissent en public , en frappant continuellement la terre d'un bâton ; c'est un avertissement au peuple de se ranger & de faire place au consul. Chaque consul en a ordinairement deux à sa solde , qu'il

consul à les percevoir, la prudence du souverain s'étant réservé à elle seule le droit de les imposer.

S'ils sont dans la nécessité de recourir à un tribunal turc pour se faire rendre justice, les nationaux sont obligés d'en donner avis au consul, & de prendre sa permission.

Survient-il quelques différens entre les protégés, l'affaire n'a-t-elle pu s'arranger à l'amiable, c'est au consul à leur procurer des moyens de conciliation, & à leur rendre une exacte justice.

Si un protégé va en campagne ou en voyage, le consul doit être instruit de son départ & du lieu où il compte se rendre, pour lui donner avis de tous les désastres qui pourroient lui survenir dans son domicile pendant son absence.

Le mariage d'un européen ne peut avoir lieu sans le consentement du consul; il ne l'accorde qu'au commerçant ou à l'homme dont l'aisance est reconnue, encore faut-il que la femme soit européenne ou au moins sous la protection de quelque prince chrétien. Il est défendu à tout européen d'épouser une musulmane; la loi est expresse; & si, malgré ses défenses, le mariage se fait, l'homme devient, par l'acte même, sujet du grand-seigneur, &

soumis à la capitation; sur son refus, le consul délivré de tout souci à son égard, lui retire la protection du prince & l'abandonne à toute la rigueur de la justice ottomane.

Ceci ne regarde point la nation Française; tout mariage quelconque lui est interdit dans le Levant. En cas de contravention, deux mois après la déclaration du mariage, le consul fait signifier au couple rebelle de se transporter en France; il ne lui reste d'autre parti que celui de se soumettre.

Toute personne peut trafiquer en gros & en détail. Les François doivent y être autorisés par un certificat de la chambre de commerce de Marseille. Cette autorisation ne s'étend point au delà de dix années, à l'expiration desquelles ces négocians sont obligés de revenir en France. Les autres nations peuvent rester dans l'île aussi longtems qu'ils le veulent.

Un européen débarquant dans cette île, se présente au consul & l'instruit des motifs de son arrivée; si c'est un vagabond, on ne lui fait pas gré de sa présence, & le consul ne manque pas la première occasion de s'en défaire & de le renvoyer en Europe.

A sa descente dans l'île le capitaine de
vaisseau

vaisseau ne va pas d'abord chez son correspondant, mais au palais du consul. Il lui dit le lieu d'où il vient, la raison qui l'amène, & lui remet les lettres dont il est le porteur; même déférence à son départ; il doit en outre lui communiquer ses patentes & son passeport. Si la communication de ces papiers souffroit de sa part quelques difficultés, le consul envoie son chancelier les examiner à son bord; mais en Syrie, où les bâtimens demeurent toujours en rade, les consuls ne peuvent forcer les capitaines à sortir les papiers de leur vaisseau, par les risques qu'il y auroit à courir en se mettant à la voile & en abandonnant la rade par des tems orageux.

Un capitaine ne doit ignorer aucun de ses devoirs; cette ignorance blâmable en tout pays, devient sur-tout ici de la plus fâcheuse conséquence. Tout est grave sous un gouvernement aussi rigoureux, & où le souverain ne se fait sentir que par la pesanteur de son sceptre. Aussi les consuls ont-ils besoin de toute leur vigilance pour ne pas donner lieu à des plaintes continuelles contre ces bâtimens, la plupart employés au service des turcs, pour le transport des marchandises, des passagers & des pèlerins, ces capitaines ayant sou-

s'ent occasionné, par leur faute, le discrédit d'un pavillon en matière de commerce.

L'usage de venir tous les trois ans en Europe renouveler les lettres-patentes & le passeport, s'il n'étoit tombé en désuétude, obviendroit à des inconvéniens assez fréquens en Syrie, où la plupart de ces bâtimens vont en caravane. Si un bâtiment attaqué de la peste vient mouiller à la rade ou s'appête à entrer dans le port, l'équipage doit, avant que de descendre à terre, donner le signal du secours dont il a besoin; quoique le gouvernement n'use ici d'aucune précaution en tems de peste, les consuls s'opposent à la descente, à moins que le pays ne soit lui-même ravagé par ce terrible fléau.

En 1764, l'île de Chypre jouissant de la plus grande salubrité, arriva un bâtiment françois peu chargé, mais attaqué de la peste qu'il avoit prise à Constantinople; la plupart des matelots étoient morts: trois d'entr'eux avoient survécu à leurs malheureux compagnons; le consul leur ordonna, de la part du roi, de rester en rade, & de ne descendre à terre qu'après le délai de quarante jours. Deux moururent dans l'intervalle; un seul en sortit: quelques hommes se présentèrent pour faire l'inventaire du bâtiment, en tirer les

marchandises & le nettoyer. Un de ces hommes mourut dans le déplacement de la cargaison ; on reconnut par là que le bâtiment & les marchandises même étoient pénétrés de ce fléau. Toutes ces précautions firent le salut de Chypre, exempte de la peste depuis celle de 1760.

Un bâtiment, à sa sortie d'un pays où regne la peste, quelle que soit sa destination, doit prendre un certificat de salubrité ; pour peu qu'il soit suspect, le capitaine est obligé, avant que de communiquer avec les habitans, d'en donner avis au consul, & de suivre ses ordres.

CHAPITRE XXV.

Récit de la peste qui désola, en 1760, l'île de Chypre, la ville d'Acre & toute la Syrie.

Je partis de Livourne en janvier 1760, pour me rendre dans l'île de Chypre. La traversée fut heureuse & le voyage extrêmement agréable. Ma joie ne dura pas longtems ; le 3 de février, jour de mon arrivée, j'appris que la peste désoloit ce royaume, que le bourg des Salines & la

ville de Larnic , encore exempts de ce terrible fléau , ne le voyoient pas sans terreur exercer ses ravages dans la ville de Nicosie , où elle frappoit chaque jour de nouvelles victimes. Le tableau de l'île entière en proie à une destruction inévitable, s'offroit sans cesse à leurs regards : déjà le mal s'étendoit sur les contrées maritimes , que leur grande population exposoit plus que toute autre aux progrès de cette épidémie désastreuse. Aussi les consuls , les négocians , tous les Européens en général ne se communiquoient qu'avec la plus grande réserve ; plusieurs même s'iso-loient entièrement du reste de la société ; d'autres se dispoisoient à s'enfermer dans leurs maisons , se condamnant ainsi à une prison volontaire , jusqu'à ce qu'il plût à la providence de délivrer le royaume.

Je ne fus pas sans frayeur aux approches d'un danger que j'avois jusqu'alors considéré comme éloigné ; il fallut cependant débarquer : un européen m'avertit d'être bien sur mes gardes , de n'approcher personne , & de ne toucher à rien de suspect en pareille circonstance ; au reste , il m'assura que le bourg des Salines & la ville de Larnic n'avoient encore éprouvé aucun accident , que leur commerce avec la capitale rendoit tôt ou tard inévitable.

Je fus au palais consulaire ; l'usage en a fait un devoir à tout nouveau débarqué ; je m'éloignois avec rapidité des personnes que je rencontrais : tout m'annonçoit dans celles-ci & la même crainte & les mêmes précautions ; c'étoit un spectacle vraiment affligeant de voir l'horreur mutuelle que s'inspiroient des gens , auparavant liés par tous les sentimens d'une douce fraternité. Le consul me reçut bien ; le pays d'où je sortois le rassuroit à mon égard : il m'invita à dîner. Des personnes affidées m'accompagnèrent chez le consul de France ; celui-ci communiquoit encore au-dehors , & le lendemain j'eus l'honneur de manger avec lui. Ce sont les seules personnes que je pus voir , les autres consuls & la plupart des négocians , renfermés dans leurs maisons comme dans des citadelles , ne se seroient pas montrés pour un empire.

Le même soir je fus prendre congé du consul de ma nation ; cet homme , jusqu'alors d'une communication facile , songeoit à redoubler de précaution ; il venoit d'apprendre que trois habitans du bourg étoient attaqués de la peste. Quant à moi j'allai passer la nuit à mon bord.

Le lendemain , quelques affaires m'appellant chez le consul de France , je retour-

naï dans le bourg : le danger augmentoit ; des trois pestiférés dont on m'avoit parlé la veille , deux étant morts & le troisieme assez mal. La contagion d'ailleurs avoit fait des progrès , & nombre d'autres s'en trouverent attaqués. J'allai directement chez le consul de ma nation ; il ne me fut pas possible de l'aborder. Je lui parlai à travers les pieux dont les consuls ont coutume dans ces tems malheureux , de barricader leur palais. Le consul de France , moins pusillanime , me donna audience. Il m'apprit que ce fléau commença à se déclarer il y avoit deux mois sur la côte de Syrie & dans l'intérieur des terres , mais que le laps de tems écoulé depuis la dernière peste , avoit endormi la vigilance des habitans , dont la funeste sécurité , d'un malheur particulier avoit fait une calamité générale. On sent combien cette nouvelle dut m'affliger , moi qui devois pénétrer jusques dans les dernières échelles du Levant. Je résolus néanmoins de me rembarquer & d'abandonner au premier vent favorable , cette île solitaire , dans l'espérance très peu fondée , sans doute , d'être plus heureux en Syrie. Je fis mes adieux , le soir même , au consul italien , & ne reparus plus dans Larnic.

L'île de Chypre étoit depuis trente an-

nées, exempte de ce fléau si rapide dans ses progrès, & si terrible dans ses suites. De malheureux naufragés d'un bâtiment turc échoué sur la côte de Paphos, vinrent troubler son heureuse tranquillité : la ville de Nicosie, où ces infortunés trouverent un asile après leur naufrage, fut la première victime de son imprudente générosité. Cette sphere dévorante s'accrut dans toutes les dimensions, embrassa bientôt la généralité du royaume, & ne perdit une activité désastreuse, qu'après six mois de ravage, & la mort de vingt deux mille habitans.

Je quittai la rade des Salines le 8 de février, & le lendemain je mouillai à celle de Caïpha, sur la côte de Syrie. J'aurois bien poussé jusqu'à la ville d'Acre, au nord de Caïpha, dont elle est éloignée d'environ huit milles, mais la rade n'en est pas tenable dans cette saison.

Mon premier soin fut de m'informer si la peste régnoit dans ces contrées. J'appris avec effroi, qu'à ce fléau dans sa plus grande activité, se joignoient des tremblemens de terre qui jettoient la désolation non-seulement dans la ville & le territoire d'Acre, mais dans toute l'étendue de la Syrie, jusqu'à Antioche; que cette dernière ville venoit de voir tomber ces mêmes conf-

tructions qui avoient résisté au mémorable tremblement de terre qu'elle essuya dans la cent quinzième année de l'ère chrétienne ; sous l'empire de Trajan.

Je restai à mon bord jusqu'au 22 février ; j'espérois tout du tems : les nouvelles néanmoins empiroient chaque jour. Las enfin de temporiser , je fis lancer la chaloupe en mer pour aller à Acre , où je fus m'enfermer dans un appartement du quartier des François. Nous ne nous-parlions que de loin ; peut-être aurois-je pu me mêler avec eux , en me soumettant à une épreuve de vingt jours. Je préférâi ma solitude , elle n'étoit cependant pas entière. Trois personnes de mon bâtiment m'avoient accompagné dans ma retraite ; nous partagions entre nous tous les petits embarras domestiques ; chacun se chargeoit successivement des soins du ménage. Les plaisanteries qu'occasionnoient ces détails , si nouveaux pour nous , nous faisoient quelquefois oublier nos craintes. Notre communication au-dehors se bornoit à recevoir des vivres & d'autres choses semblables sur lesquelles la contagion n'a point de prise.

Les premiers jours me parurent bien tristes & bien lugubres. L'ennui d'une clôture aussi sévère , les pleurs , les gémisse-

mens de ceux qui entassoient dans les tombeaux les malheureuses victimes de la contagion, la crainte d'un nouveau tremblement de terre, la frayeur plus grande encore, de porter dans son sein le germe destructeur qui se dévoloppoit avec tant de rage dans le reste de la ville, les cris du désespoir auxquels succédoit le silence de la mort; ces scènes, ces pensées, ces tableaux, se pressant dans une imagination troublée, eussent glacé d'effroi les plus intrépides. C'est dans ces tems de deuil, que l'habitude me parut un vrai présent du ciel; elle nous blase sur les plaisirs, il est vrai, mais elle émousse nos peines; mes agitations se calmerent : ce spectacle si souvent renouvelé me laissa enfin l'usage de ma réflexion & la force de faire mes observations. J'étudiai l'origine, les progrès, les suspensions, & enfin la déclinaison sensible de ce terrible fléau, & cela, en tenant un état journalier de ses victimes, aussi bien que des soins & des précautions de ceux qui croient en s'isolant, se dérober à ses ravages. La méthode des François m'est sur-tout connue. Avec toutes les facilités de m'en informer, j'eus en outre l'avantage de la suivre des yeux. Je vais entrer dans ces détails intéressans; puissent ces foibles observations, en mettant sur la

voie un génie heureux & bienfaisant, se conduire à des découvertes utiles pour l'humanité.

La Syrie jouissoit depuis trente ans de la plus grande salubrité. Les habitans avoient perdu jusqu'à l'idée du fléau qui avoit autrefois désolé ces contrées. Mais une maladie épizootique survenue en 1748, parmi les bestiaux, & sur-tout parmi les troupeaux, fit tout craindre enfin pour les hommes. L'année suivante de violens tremblemens de terre ébranlerent toutes ces côtes & les couvrirent de ruines & de décombres. Ces désastres furent aux yeux des habitans autant d'avant-coureurs de la peste : les mêmes ravages avoient annoncé à leurs peres celle de 1730. Ces conjectures ne tarderent pas à se réaliser. Au mois de décembre 1759, se répandit dans le pays une espece de fièvre que l'on caractérisoit de fièvre maligne. L'erreur ne dura pas longtems, & la peste se déclara en 1760, & eut en peu de jours infecté toute la ville d'Acre.

La peste ne séjourne guere en Syrie ; ce n'est pas là non plus qu'est communément son origine ; c'est de l'Egypte qu'elle reçoit ce funeste présent ; son foyer ordinaire est dans la ville d'Alexandrie, au Caire, ou dans les environs de Damiette. La peste

dont nous parlons lui venoit à la fois du Caire & d'Alexandrie; cette dernière l'avoit reçue de Constantinople. Ce fléau acquiert en sortant de cette métropole, ainsi que des villes de Smyrne & de Salonique, une malignité toute particulière, & son activité ne se déploie jamais avec plus de fureur que sur les campagnes de l'Egypte, qu'elle parcourt avec une incroyable rapidité. Les passagers, les vaisseaux de transport en sont le véhicule ordinaire. On observe que cette sorte de peste, si désolante pour l'égypte, attaque rarement la Syrie, mais que celle-ci à son tour, a tout à redouter des influences de la peste née dans le sein même de l'Egypte.

Tout européen, à la moindre apparence de ce fléau, fait ses provisions, prend toutes les précautions usitées en pareille occasion, & s'emprisonne chez lui avec toute sa famille.

Les seuls mahométans plus intrépides, sortent à leur ordinaire, entretiennent entr'eux le même commerce, se prêtent une mutuelle assistance, & volent souvent au secours des chrétiens abandonnés. Cette intrépidité a sa source dans la persuasion où ils sont que les décrets de la providence sont inaltérables, & que les vaines

précautions des hommes ne sauroient en suspendre l'exécution.

Les mahométans de Syrie, moins familiarisés avec ce fléau, usent néanmoins de quelques précautions; ces précautions augmentèrent dans cette dernière circonstance. Ils rendirent une ordonnance qui interdisoit l'entrée de leurs ports à tout vaisseau attaqué de la peste; mais leur vigilance à cet égard est si foible, qu'elle ne suffit pas pour échapper à la contagion.

Le gouverneur d'Acre arrêta les progrès de la peste de 1760, en donnant aux habitans les moyens de se soustraire à ses ravages : ces moyens, quoiqu'absolument contraires aux dogmes de la religion musulmane, furent adoptés avec empressement. Les Européens devinrent leurs modèles; le gouverneur en tira toutes les lumières dont il avoit besoin, & s'enferma, à leur exemple, avec sa nombreuse famille.

Le mufti seul, protecteur-né de la loi mahométane, ne put imiter une conduite que cette même loi réprouvoit; au lieu de se renfermer dans un silence prudent, il tonna contre la nouvelle méthode, en fit des reproches au gouverneur, le traita d'impie & finit par le menacer des vengeances divines. Le gouverneur tourna en

ridicule la pieuse boutade du mufti, & envoya une escouade chez lui prendre douze cents cinquante sequins, pour avoir osé lui présumer, en le catéchisant, une ignorance en matiere de religion, dont sa vieillesse devoit éloigner le soupçon. C'étoit prendre le pontife par l'endroit sensible, & le moyen le plus sûr de lui fermer la bouche.

En Syrie comme dans toute l'Egypte, la peste commence en hiver; s'accroît au printems, & diminue sensiblement vers le commencement de juin, avec les grandes chaleurs. Alors les malades guérissent; très-peu en meurent, chaque jour lui ôte de son activité, & de là vient que le jour de la Saint-Jean tous les européens de Syrie sortent de chez eux, & vont à l'église chanter un *Te Deum* en action de graces.

La peste de 1760 fut une des plus malignes & des plus désastreuses que la Syrie ait encore éprouvées; à peine s'étoit-elle manifestée dans quelqu'endroit du corps, qu'elle emportoit le malade. Les symptômes ordinaires étoient un défaut d'appétit, une douleur dans les épaules, un mal de tête très violent accompagné de délire, le vomissement & une angoisse douloureuse dans la partie où doit percer la tumeur qui caractérise la peste. Un seul de ces

symptômes suffit aux chrétiens pour se préparer à mourir. Un religieux, curé de la Terre-Sainte, doit ses soins à tout malade catholique; il se garantit de son mieux & présente aux malades le pain eucharistique au bout d'une palette légère & longue d'une coudée. Un pestiféré meurt le plus souvent le troisième jour; s'il passe ce terme, c'est une marque que le mal n'a pas toute son activité, mais très-peu vivent au-delà du treizième jour.

On observa dans la dernière peste, que les personnes les mieux constituées étoient les plus sujettes & les moins propres à résister à ce fléau. Il paroissoit au contraire épargner les hommes foibles & délicats dont la guérison, en cas d'attaque, devenoit en outre moins difficile. Il mourut beaucoup plus de Maures que d'autres, & ces derniers une fois pris la cure en étoit absolument désespérée.

Celui qui a échappé à ce fléau, est par la suite moins exposé à ses atteintes; mais il n'est pas vrai qu'il en soit entièrement à l'abri, car j'en ai connu qui l'avoient eu jusqu'à sept fois, & sont morts à la dernière.

On a remarqué que la peste ne se manifestoit dans le corps humain que quinze jours après la communication du mal, &

de là vient la raison de cette loi qui soumet à une épreuve de vingt jours tout homme soupçonné d'en être incommodé.

La peste est, comme je l'ai dit, une tumeur oblongue, de la forme d'une citrouille, couleur de chair dans l'origine, se couvrant peu à peu de rouge, & dégénérant enfin en une teinte bleuâtre, qui annonce que le mal est sans remède. Si le rouge se maintient, & qu'il tire peu après sur le jaune, c'est un signe que la suppuration aura lieu ; alors on taille l'excroissance & il arrive quelquefois qu'on en guérit.

Le pestiféré exige très-peu de soins ; l'émétique, la panade, le thé & un peu de riz composent toute sa nourriture. Il y en a qui croient échapper en buvant des liqueurs ; c'est une erreur dont l'expérience a démontré le danger, & que les malades ont presque toujours payée de leur vie.

Les précautions à prendre sont de s'isoler, de ne recevoir que des comestibles & d'autres choses sur lesquelles la peste n'a point d'influence.

On acceptoit toutes sortes de vivres sans crainte, avec quelque précaution néanmoins. On ne recevoit pas le pain chaud, la viande étoit lavée & le lait passé à travers un linge pour en ôter jusqu'à la moindre parcelle du pelage des animaux. On

passoit à l'eau toute espece de légumes. On ne s'abstenoit que des fruits lanugineux au-dehors, tels que les pêches, les abricots & d'autres semblables. La volaille s'apprêtoit hors de la maison, dans la crainte que quelque petite plume n'y soit restée attachée. Les fleurs étoient prosrites : on faisoit ouvrir les lettres par le porteur ; on ne les lisoit qu'après les avoir trempées dans le vinaigre assez de tems pour les purifier, & point assez pour en effacer l'écriture. On recevoit toutes ces choses par le moyen d'une corde d'herbage que l'on jettoit du hant en bas.

On a vu le gouverneur d'Acre prendre, à l'imitation des Européens, tous les moyens qui pouvoient le dérober à la contagion. On l'a vu donner, en s'enfermant chez-lui, un exemple que le reste des Musulmans s'est empressé de suivre. De plus, il fit nettoyer les rues, & poussa la vigilance jusqu'à interdire l'entrée de la ville aux caravanes arrivées de Damas, où la peste enlevoit quatre ou cinq mille ames par jour. Il les soumettoit hors des murs de la ville à une épreuve de huit jours. Mêmes défenses & mêmes épreuves aux bâtimens venus de Damiette ou d'Alexandrie.

Une des précautions prises en tems de
peste,

peste , est d'empêcher les chats d'entrer dans les maisons ; on leur fait alors une guerre ouverte , ils sont assommés à grands coups de massues. C'est une rigueur nécessaire , car la peste n'a point de véhicule plus sûr & plus rapide que ces animaux ; il en résulte un autre inconvénient , la multiplication des rats & des souris , mais il n'y a pas d'exemples qu'ils aient jamais propagé ce fléau.

Il est à remarquer que la peste , en attaquant l'homme , épargne les quadrupèdes & les volatiles. Cependant la fourrure des uns & le plumage des autres l'attire & la communique. On doit sur tout se garder des chèvres & des moutons. Les bœufs & les chevaux sont un peu moins à craindre :

Les François à Acre , comme dans tout autre endroit de la Syrie , sont réunis dans un quartier. Ils s'y renferment entièrement , & élisent tous les huit jours un négociant & un commis de banque pour recevoir & admettre toutes personnes non-suspectes avec toutes les précautions qui peuvent diminuer le danger d'une pareille introduction ; ils n'y réussissent pas toujours. Le 30 mars 1760 , cinq personnes de leur quartier se trouverent attaquées de la peste. Elles étoient dans l'hospice de la Terre-

Sainte; on s'isola sur le champ les religieux, huit d'entr'eux moururent, un seul échappa. La consternation étoit telle que les François cessèrent de communiquer avec qu'on que ce soit, même avec leurs domestiques. Chacun s'isola pendant une quinzaine de jours, au bout desquels les affaires reprirent leur cours comme auparavant.

Toutes les villes de la Syrie souffrirent également de ce fléau; il pénétra jusqu'à Alep, & y séjourna deux années entières. Elle n'en fut délivrée que par un froid excessif, différente en cela de l'Egypte & du reste de la Syrie, qui n'en durent la cessation qu'aux chaleurs: celles-ci sont assez régulières dans ces climats; il est rare au contraire que le froid y soit assez rigoureux pour arrêter la contagion.

La population d'Acre n'est guère que de seize mille habitans, & dans l'espace de cinq mois, il en mourut cinq mille de la peste.

Le 24 de juin 1760, jour de la Saint-Jean, les François qui forment ici la majeure partie des nations Européennes, ouvrirent leur enceinte & commencèrent à communiquer au-dehors; on cessa d'être aussi circonspect; les temples furent net-

royés, & chaque nation de son côté rendit grace à l'Eternel.

Les François ont un médecin particulier payé des deniers de la caisse nationale. A la moindre apparence de contagion, le consul l'envoie sur les lieux ; il vient ensuite en faire son rapport, & ce rapport qui réalise le bruit ou qui en éloigne le soupçon, n'en est pas moins inséré dans les lettres de salubrité expédiées aux diverses puissances de l'Europe.

En général on ne peut prendre trop de précaution pour se garantir de ce terrible fléau. Cette vigilance a quelquefois sauvé la vie à des milliers d'hommes qui sans elle en auroient été les victimes.

C H A P I T R E X X V I.

De la culture des vignes & de la qualité des vins de Chypre.

Je finirai la description de l'île de Chypre par des observations détaillées que j'ai faites sur la culture de ses vignes & la qualité de ses vins, devenus pour l'Europe une branche importante de commerce ; mais comme la température d'un pays in-

flue beaucoup sur les productions de son sol, je crois à propos de m'étendre avant tout sur celle de Chypre.

La sécheresse y fut toujours regardée comme la cause principale de la perte des récoltes. Les pluies, qui partout ailleurs sont variables, y tombent à des époques réglées, de sorte que l'île s'en voit privée pendant plusieurs mois de suite.

Ces pluies s'annoncent par un amas de nuages qui s'agitent dans l'air en sens différens, tantôt réunis & tantôt divisés. L'atmosphère obscurcie paroît devoir se fondre, quand un vent imprévu vient dissiper les nuages & ramene la sérénité.

Quelquefois même le ciel résonne d'un murmure sourd ou d'éclats de tonnerre qui promettent également une pluie prochaine, mais trompent encore, en se calmant tout-à-coup, l'espoir du cultivateur.

Cette incertitude de tems se prolonge jusqu'à la mi-octobre.

Alors tombe une pluie précipitée qui continue par intervalle jusqu'à la fin de janvier.

Février est moins pluvieux, & quelquefois jouit d'un ciel serein, mais les eaux recommencent avec force vers la mi-mars, jusqu'à la fin d'avril.

Elles cessent entièrement les premiers

jours de mai & sont suivies de douces rosées qui apportent à l'île la fraîcheur & l'abondance , en tempérant les chaleurs de juin.

Ce mois écoulé, il ne faut plus attendre ni rosées ni pluies ; un ciel brûlant desèche & appauvrit la terre , épuise le cultivateur par une transpiration excessive.

Si , contre son attente , quelques nuages passagers arrosent ses champs , c'est toujours en si petite quantité qu'il n'en tire aucun avantage pour la culture de ses cotons & de ses vignes , pas même celui de pouvoir arracher les herbes sauvages qui les étouffent.

Les chaleurs augmentent avec l'été , & feroient insupportables s'il ne s'élevoit un vent rafraîchissant qu'on nomme limbât dans le pays.

Ce vent commence à souffler à huit heures du matin , le premier jour , va en croissant avec le soleil , jusqu'à midi , ensuite s'affoiblit par degrés & tombe à trois heures.

Il s'élève au même moment , le second jour , mais il n'atteint sa plus grande force que vers une heure après-midi & cesse à quatre précises.

Il se fait sentir , le troisième jour , à

l'heure ordinaire, & sa chute est encore reculée d'une heure.

Dans les cinq jours qui succèdent, il suit une même progression que dans le troisieme, mais on remarque que son dernier soufle est beaucoup plus violent.

Après le terme des cinq jours il recommence une nouvelle période pareille à la premiere.

Avant qu'il s'éveille, on peut juger du degré de force qu'il aura dans le jour, en fixant la mer du côté où il naît; si l'horison est clair & dégagé de tout nuage, le vent sera foible & même presque insensible, mais si l'horison est obscur & nébuleux, le vent ne peut manquer d'être violent.

Ce vent limbât, qui modere l'excès des chaleurs, devint plus d'une fois la cause des fievres qu'on souffre dans l'île, & auxquelles, comme je l'ai dit en commençant, les Européens sont plus exposés que les naturels. La raison en est sensible; moins habitués au climat, ils se laissent plutôt surprendre par la fraîcheur de l'air dans un état de transpiration, ce qui produit des maladies aiguës, & des fievres tierces ou quarts très opiniâtres.

A ce vent limbât, dont la chute est avancée ou reculée d'une heure, succede

un calme accompagné d'une certaine humidité qui rend l'air quelque peu pesant.

Cette humidité se dissipe avec le soir, repoussée par un autre vent qui s'élève chaque jour au commencement de la nuit. Ce vent est regardé comme un vent de terre par les habitans de la partie méridionale & orientale de l'île, tandis qu'il est appelé vent de mer sur la partie septentrionale & occidentale, qui, en effet, le reçoit immédiatement de la mer.

Pendant l'été ce vent souffle jusqu'à quatre heures après minuit, & laisse à sa chute un calme profond qui se prolonge jusqu'à l'heure où le limbât se fait sentir.

Dans l'automne & l'hiver, il ne tombe qu'au lever du jour, pour être remplacé par d'autres vents qui naissent de l'irrégularité de la saison.

Dans le printems, sa durée ne passe pas le milieu de la nuit, & alors succede ce calme heureux pendant lequel se forment les rosées rafraîchissantes qui humectent la terre au coucher du soleil.

Les vents limbâts, qu'on sent naître avec les premiers jours de l'été, cessent vers la mi-septembre; c'est le commencement des plus insupportables chaleurs, parce qu'aucun souffle n'en tempere plus la violence; mais elles ne sont pas de lon-

gue durée; elles décroissent sensiblement dans les derniers jours d'octobre, sous les nuages pluvieux dont l'atmosphère commence à se charger.

Il arrive, dans l'été, que le limbât, après trois jours d'accroissement, est remplacé par un vent septentrional qui est incommode & dangereux.

Il s'éveille à sept heures du matin, augmente à midi, & ne tombe qu'au soir. Il amasse sur l'horison des vapeurs malsaines & brûlantes, contre l'atteinte desquelles il est nécessaire de prémunir sa santé. La meilleure précaution qu'on puisse prendre en pareil cas, est de se tenir renfermé chez soi, portes & fenêtres closes.

Si ce vent, dont les périodes sont à peu près les mêmes que celles du limbât, continue de souffler six ou neuf jours de suite, malheur aux productions de la terre, & particulièrement aux plantes de coton, qui bientôt sont desséchées & brûlées jusqu'aux racines! Malheur aux vignes elles-mêmes, qui vont se déponiller de leurs feuilles & de leurs grappes abondantes!

Il en résulte quelquefois un autre dommage plus destructeur encore, par des nuées de sauterelles, que le souffle de ce vent produit & répand sur la surface des campagnes.

pagnes. Rien n'échappe où elles se trouvent , la richesse du sol est totalement anéantie ; le bétail est détruit , & le cultivateur lui-même ne trouve son salut que dans la retraite profonde. Heureusement c'est un de ces fléaux dont la nature ne multiplie pas les exemples.

La partie méridionale de l'île souffre plus qu'aucune autre de l'incommodité de ce vent , qui apporte avec lui la chaleur des terres sèches & brûlantes qu'il a parcourues dans un assez long espace.

Il est beaucoup plus supportable dans la partie du nord & sur les côtes , parce que venant de la Caramanie , province de l'Asie mineure , il s'est un peu rafraîchi sur la mer qu'il traverse dans un espace d'environ cinquante milles.

Si les chaleurs de l'été sont excessives , le froid de l'hiver est tellement modéré , qu'on n'allume de feu dans les maisons , que pour se garantir d'une trop grande humidité.

Il est rare de voir de la neige , ou si par hasard il en tombe , elle fond presque aussitôt , de sorte qu'il n'en reste plus de traces le lendemain.

J'en excepterai une vallée qui se trouve au bas du mont-Olympe , où la neige se durcit par les vents , & se conserve jus-

que dans le cœur de l'été. Les habitans des lieux circonvoisins sont tenus d'en porter au sérail ou palais du gouverneur autant qu'il en faut pour les glaciers, moyennant laquelle charge ils sont exempts des nombreux impôts dont le peuple cypriote est accablé.

J'ai fait cette dernière observation sur la température de Chypre, que, malgré le changement d'air, le passage d'une saison à l'autre n'étoit presque pas sensible.

Après être entré dans des détails que j'ai cru importans, je passe à la culture des vignes.

CHAPITRE XXVII.

De la culture des vignes.

ON cultive des vignes sur diverses collines de Chypre; mais toutes ne produisent pas un vin égal en qualité à celui qu'on connoît sous le nom de la Commanderie, qui fait les délices de nos tables d'Europe.

Le territoire de la Commanderie est enclavé dans cette partie de l'île que les Grecs appellent Orni, laquelle comprend, au couchant une portion de l'ancienne pro-

vince de Paphie , & au midi une autre de celle d'Amathusie , qui n'est pas moins ancienne. Ce territoire est borné au levant par la ville de Limassol , au couchant par celle de Paphos , au nord par le mont-Olympe , appelé en langue grecque Throgodòs ou Throdòs.

Entre plusieurs hameaux , qui s'élèvent dans cette enceinte , les plus renommés par la qualité de leur vin , sont Zoopi & Ozongùn , voisins l'un de l'autre , & situés sur la même colline.

Ce nom de la Commanderie , donné au territoire , dérive des chevaliers des ordres de St Jean de Jérusalem & du Temple , auxquels il appartenait. Malte conserve encore des prétentions sur cette propriété , & en attendant qu'il plaise au Musulman , un jour converti , de la lui restituer , le grand-maître en confère le titre à un commandeur de l'ordre : c'est à présent la famille des Cornaro , établie à Venise , qui en est revêtue.

Les collines où l'on cultive la vigne , sont généralement pierreuses , d'une terre noirâtre où se trouvent mêlées quelques veines couleur de rouille , & en certains endroits des particules brillantes qui sont de talc , communément appelé parmi nous , pierre spéculaire.

Les vignes sont plantées avec symétrie, sur des files séparées les unes des autres par une égale distance.

On fait les plantations dans le tems pluvieux, qui, comme je l'ai dit, arrive vers la mi-novembre. Il est d'usage, dans quelques cantons, de creuser à la place du cep une fosse de deux coudées de profondeur, où l'on fait croître certaines plantes basses & touffues, que les Grecs nomment trombie, qui sont de véritables plantes de thym, dont cette île abonde. Ces plantes servent à défendre le cep de la trop grande humidité qui pourroit lui être nuisible dans la saison des pluies, & conservent au jeune plan une terre légère, qui donne à ses racines la facilité de s'étendre.

Dans d'autres lieux, où la nature du terrain ne demande pas qu'on creuse des fosses pour la plantation, on introduit le cep dans la terre par le moyen d'un instrument que les cultivateurs nomment cuspos ou échelle, à cause de deux appuis destinés à recevoir le pied pour enfoncer l'instrument. Quand le cep est introduit à la profondeur d'une coudée, on jette un peu d'eau dessus, & on remplit de terre le reste de l'ouverture : c'est la manière la plus usitée de l'île.

Quoique dans ces derniers terrains il ne

faille pas creuser de fosse pour la plantation, il est prudent, quand la vigne est adulte, de faire autour du cep une cavité plus ou moins grande, de peur que les grappes qui touchent la terre ne se pourrissent dans les pluies abondantes : il résulte un autre avantage de cette précaution, c'est que la cavité, en retenant l'eau, conserve à la grappe une fraîcheur qui la féconde sans danger de la pourrir.

Toute espèce d'arbres est soigneusement écartée des vignes, pour laisser à l'air un cours plus libre : dans le printems on se donne une peine prodigieuse à extirper les herbes inutiles qui croissent & se renouvellent chaque jour autour des ceps.

Le tronc de la vigne est communément bas & presque jamais ne s'éleve à plus d'une coudée ; il grossit en progression du tems où on l'a planté ; comparés aux ceps d'Italie, ceux de l'île de Chypre peuvent passer pour très-gros.

La taille a lieu en février & mars ; on ne laisse que deux tiges sur chaque cep & deux boutons sur chaque tige. Si on juge à propos de laisser croître trois tiges sur un cep, alors on ne conserve qu'un bouton sur chacune d'elles.

On taille la vigne avec un petit instrument tranchant que nous nommons ser-

pette; on coupe ses tiges en pente & du côté opposé aux boutons, afin que la sève, en découlant de la tête du cep, n'atteigne pas le fruit, ce qui, dans le cas contraire, lui causeroit du dommage.

On ne connoît point l'usage d'enchaîner la vigne à des appuis; ses rameaux peuvent s'étendre selon leur disposition naturelle; les cypriotes sont persuadés que la grappe mûrit mieux étant inclinée vers la terre, qu'exposée au soleil. Quand la chaleur a pénétré dans les fosses ou cavités qu'on a faites au pied de la vigne, elle s'y concentre & conserve aisément son même degré de force.

Un cep ne porte qu'un petit nombre de grappes; leurs grains sont très-écartés, mais nourris & succulens; ils tiennent à de longues queues; leur peau est de couleur purpurine, & leur chair participe du verd & du rouge.

Le raisin de la Commanderie se distingue bien aisément de celui des autres vignobles; il a une peau mince & déliée, une chair compacte qui résiste tant soit peu à la dent, tandis que par-tout ailleurs, il est enveloppé d'une peau épaisse, & fonce naturellement dans la bouche sans le presser.

Quand la grappe approche de sa matu-

rité, on voit certains cultivateurs dépouiller leurs vignes du feuillage, & rapprocher toutes les branches divergentes de leur tronc commun. La raison qu'ils en donnent est que les grappes en mûrissent plus vite; mais on peut leur répondre qu'elles doivent aussi se sécher plus aisément & perdre une partie de leur suc. Quoi qu'il en soit, cet usage se pratique par des cultivateurs expérimentés.

La vendange est ouverte dans les derniers jours du mois d'août, & dure environ six semaines. On coupe en premier lieu, toutes les grappes qu'on destine à faire des vins ordinaires ou d'une qualité inférieure; celles qu'on réserve pour des vins choisis ne se recueillent qu'à la fin d'octobre.

On se sert pour vendanger de petits paniers de jonc & de corbeilles faites aussi de jonc, ou de branches d'osier, pour transporter la vendange.

Ces jours sont des fêtes : les échos des collines ne retentissent que des accens de l'espérance & de la joie : les travaux sont ouverts le matin & terminés le soir par des danses champêtres; le Cypriote paroît un moment ne plus se souvenir qu'une partie de cette récolte, foible dédomma-

gement de ses sueurs, doit être la proie du despote avide.

On dépose la vendange sur des terrasses couvertes, que les Grecs nomment *punsi*, où elle est étendue avec une attention scrupuleuse : les grappes placées légèrement les unes au-dessus des autres, s'élèvent à la hauteur d'une demi-coudée, & restent en cette position jusqu'à ce que les grains détachés d'eux-mêmes de leurs queues par l'excessive maturité, commencent à rendre le suc qu'ils renferment.

Alors avec des pelles on enlève ces raisins de la terrasse; on les porte dans les linós ou celliers dont le pavé est de marbre, ou couvert d'un enduit solide & fait en pente d'un côté : on les écrase avec un maillet aplati, puis on les serre sous de petits pressoirs appelés *patitiri*, & on recommence la presse trois ou quatre fois, selon le besoin.

Le moût qui en sort est doux & visqueux, il découle dans un large vaisseau qui est placé en terre à l'extrémité de la pente.

A mesure qu'il s'emplit, on le vuide avec de petits vases qu'on va verser dans des vaisseaux de grès d'un vaste contour, & terminé en cône vers l'extrémité inférieure; comme ils ne peuvent se soutenir

d'eux-mêmes , à cause de leur forme , on les enterre jusqu'à la moitié de leur hauteur.

On laisse bouillir le vin dans ces vaisseaux pendant quarante jours de suite ; il faut avoir la précaution de ne les pas emplir jusqu'au bord , de peur que la liqueur dans son effervescence , ne découle du vase pour se répandre à terre. D'une main légère on enleve l'écume à mesure qu'elle s'élève à la bouche du vaisseau.

D'autres observent une méthode différente , en fermant étroitement le vaisseau auquel ils ne laissent qu'une ouverture suffisante pour recevoir l'air extérieur. Cette méthode est jugée la meilleure , & je crois qu'elle l'est en effet , en ce que l'esprit de la liqueur ne s'évapore pas.

Si on s'avisait de boire de ce moût pendant son effervescence , on éprouveroit aussi-tôt un gonflement de ventre & de fortes coliques , qui font beaucoup souffrir , mais dont heureusement les suites ne sont pas dangereuses.

Cependant on peut lui ôter cette qualité nuisible ; les habitans en ont trouvé le moyen que voici :

Ils suspendent aux poutres des celliers de petits sacs faits d'une toile de coton très-serrée , dont l'ouverture se tient élar-

gie, au moyen d'un cercle de bois qu'ils y ont attaché. Au fond du sac est de la cendre de sarment, à la hauteur d'une palme; ils versent dessus une mesure plus ou moins grande de moût bouillant, lequel, filtrant à travers la cendre, se clarifie & devient potable, sans risque d'incommoder.

Il se trouve néanmoins plusieurs étrangers qui ne peuvent souffrir l'usage de cette boisson, parce qu'elle comporte un aigredoux qui cause des nausées, & quelquefois excite au vaumissement.

Ce moût ainsi clarifié, ne se perfectionne jamais, & bien souvent se détériore. Il est curieux d'observer la cendre à travers laquelle il a filtré; elle est couverte de globules agités, de couleur rouge obscur.

Quand le vin a bouilli pendant quarante jours, on ferme le vaisseau avec des couvercles de terre cuite.

La couleur du moût, avant de bouillir, est d'un rouge foncé; elle devient plus légère après l'effervescence: elle s'affoiblit encore avec les années, tellement qu'après quinze ou vingt ans, le vin de Chypre acquiert la couleur de nos muscats.

Il y a plusieurs manières de préparer les vaisseaux qu'on destine à recevoir du vin. Ici on les fait chauffer pour les enduire

simplement de poix. Là, au sortir de la fournaise on fait couler dessus un liquide bouillant composé de térébenthine & de poix, mêlé de cendre de sarment, de poil de chevre & d'un sable délié; ce liquide s'insinue dans les pores du vase échauffé, & jamais ensuite ne s'en détache.

Ces vaisseaux se fabriquent dans deux villages de l'île, appelés Cornòs & Lapite, l'un, situé dans la partie méridionale de l'île, & l'autre, sur la côte septentrionale dans l'ancienne province de Lapathie, où, selon la tradition des habitans, l'art de faire des vases fut perfectionné depuis un tems immémorial.

Les plus gros de ces vaisseaux contiennent vingt barils, & les plus petits environ douze; j'ai expliqué ailleurs ce que l'on entend par baril, & quelle est sa mesure.

Le prix ordinaire de ces vaisseaux est de trois à cinq piastras du Levant.

J'ai oublié de dire que le vin, en se clarifiant, dépose au fond du vaisseau une matière grasse & visqueuse, que dans le pays on nomme manà. Loin de nuire à la qualité de la liqueur, elle contribue à sa perfection.

J'ajouterai que des grappes du raisin on extrait une eau-de-vie excellente, qui se

consomme tant sur les lieux que sur les côtes de Syrie, où les commerçans Européens la débitent avec avantage.

La récolte est à peine achevée, que commencent les perquisitions fiscales. Des émissaires du gouvernement se répandent dans tous les vignobles, s'informent, à titre de marchand, du produit de chacun, pénètrent dans les plus riches celliers, puis en vertu d'ordres arbitraires dont ils sont porteurs, enjoignent impérieusement au propriétaire de leur livrer quelques vaisseaux de son meilleur vin, & de le conduire à ses frais & risques jusques dans les caves du ferral.

Heureux le Cypriote assez prévoyant pour ne pas laisser connoître à ses voisins, même aux gens attachés à son service, la quantité de sa récolte. A l'aide d'un confident sûr, il se hâte d'enfouir dans ses bâtimens ou dans ses vergers le meilleur vin qu'il a recueilli, après quoi il ne redoute plus d'exposer le reste aux regards du despote subalterne.

Cette précaution est sur-tout indispensable dans le territoire de la Commanderie, où le vin, plus précieux que dans les autres vignobles, excite bien davantage l'avidité du gouvernement. On creuse des fosses profondes, où l'on dépose ensem-

ble trente & quarante vaisseaux bien couverts & fermés hermétiquement. On étend dessus une quantité de terre suffisante pour les garantir de tout accident. Il n'y a pas à craindre que le vin ainsi enfoui se détériore. On assure, au contraire, à Zoopi & à Orungùn, qu'en le tirant de la fosse on le trouve amélioré.

J'expliquerai dans le chapitre suivant, la manière de garder & de conserver les vins qu'on va transporter des campagnes à la ville.

CHAPITRE XXVIII.

Transports des vins à la ville de Larnic, & manière de les conserver.

ON porte à quarante mille cruches, ou à dix mille barils de notre mesure tout le produit des meilleurs vins de Chypre.

Ces vins se vendent à tant la charge, qui est composée de seize cruches, ou de quatre barils.

L'achat s'en fait au tems même de la récolte, mais sous la clause formelle & obligatoire pour le vendeur, de garder son vin pendant une année, de l'entretenir à

ses frais, & de le reprendre si alors il n'est pas jugé bon & valable.

Cet espace de tems écoulé, l'acheteur va en personne, ou envoie un chargé de procuration au cellier du vendeur. Il compare le vin qu'on lui a donné pour essai avec celui qui est resté sous la garde du propriétaire, & si la qualité s'est maintenue de part & d'autre, le contrat se réalise.

Si au contraire l'acheteur trouve le vin ou affoibli ou altéré, & que le vendeur soit d'un autre avis, on appelle deux arbitres dont le jugement a force de loi, mais on est rarement obligé d'y avoir recours, parce que la bonne foi & la loyauté président à tous les contrats de cette nature.

C'est à la ville de Larnie qu'on conduit presque tous les vins de l'île; on fait dans les échelles du Levant qu'elle en est l'entrepôt. Le transport s'en fait dans des outres. Comme elles servent à transférer indistinctement les bons vins & les vins ordinaires, elles sont goudronnées avec assez peu de précaution.

De là vient cette odeur de poix qu'on trouve au vin de Chypre dans les premières années, qui seroit moins sensible si on apportoit plus d'attention à goudronner les outres; la preuve en est que dans les

campagnes où les vaisseaux sont mieux préparés, le vin n'a pas, à beaucoup près, une odeur aussi forte que le vin transporté à la ville.

Rendu à Larnic, le vin se transvase dans des tonneaux cerclés en fer.

Quand il a atteint quelques années, il commence à perdre son odeur de poix, & la dépose entièrement après douze à quinze ans de tonneau. C'est la meilleure preuve de sa vieillesse.

On ne connoît point à Larnic de caves souterraines, toutes sont à fleur de terre, longues & étroites. Les tonneaux sont assis sur des solives ou des petits murs élevés d'une palme de main, comme cela se pratique parmi nous. On donne à ces caves le nom de Kilaù. On ne croit pas qu'il importe à la qualité du vin de les bâtir vers tel point de l'horizon plutôt que vers tel autre. On leur laisse peu de jour, & les fenêtres qui le transmettent sont percées à l'extrémité qui fait face aux deux rangs de tonneaux. On ne les ouvre que pour faire au vin quelque travail nécessaire.

Quand je dis qu'on transvase le vin dans des tonneaux au sortir de l'outre, je n'entends pas parler de celui nouvellement fait. On le dépose comme à la campagne, dans des vaisseaux de terre, & ce n'est qu'a-

près l'année révolue qu'on le verse dans le tonneau.

Il est d'usage de ne jamais emplir les tonneaux; on y laisse un certain vuide; ils pourroient même n'être qu'à moitié pleins, sans que le vin en souffrît.

J'ai remarqué que le vin de Chypre n'attachoit pas au vaisseau qui le renferme un enduit graveleux & brillant que nous appellons tartre. Néanmoins il dépose au fond une lie qui participe du rouge, du noir & du jaune, & qui en séchant acquiert la consistance d'une pâte déliée, avec la couleur du tabac d'Espagne.

Cette lie est d'un avantage précieux; on a grand soin d'en garnir les tonneaux qui doivent recevoir le vin à son arrivée des campagnes. Cette lie se souleve d'abord par la chute de la liqueur, la trouble en se confondant avec elle; mais bientôt elle attire vers le fond toutes ses parties grasses, & par ce moyen la clarifie & l'améliore sensiblement.

Dans les achats de vin, la lie reste toujours au vendeur, à moins qu'il n'y ait une clause contraire, qu'on doit formellement énoncer dans le contrat.

Le vendeur peut aussi retenir dix ou douze flacons de chaque vaisseau pour conser-
ver

ver la lie fraîche & liquide, qui perdrait toute sa propriété en séchant.

La lie d'un vin ne préjudicie jamais à la qualité d'un autre; on confond même les vins de plusieurs vignobles, sans risque de les altérer.

On fait un si grand cas des tonneaux garnis de lie, qu'on les paye quatre fois plus que ceux où il n'y en a point.

J'ai observé que le vin de Chypre étoit de couleur rouge en sortant du pressoir, & qu'après cinq à six ans il la changeoit en celle de nos muscats. Mais on a trouvé le moyen de la lui faire prendre avant le tems ordinaire. J'en transcris la recette telle que me l'a donnée un marchand de Larnic.

Transvasez dans un tonneau neuf la liqueur que vous voulez clarifier : prenez une demi-drachme de colle de poisson, à raison de chaque cruche de vin; applatissez-la sous le marteau & l'effilez avec la main. Posez-la dans un vase de terre vernis, où vous verserez cinq à six verres tirés du tonneau. La colle y doit rester vingt-quatre heures en infusion. Mettez le vase sur un feu modéré pour lui éviter un trop fort bouillon. Remuez la colle jusqu'à ce qu'elle soit fondue, alors versez-la dans le tonneau, & fouettez le vin avec

un bâton pendant sept à huit minutes. Vous le laisserez reposer six jours , & le septieme vous pouvez le soutirer de nouveau.

Cette opération peut causer au vin quelque altération apparente , mais ne change rien à la qualité bonne ou moindre qu'il avoit avant d'être travaillé. Cependant il en peut résulter par la suite deux préjudices ; le vin ne produit plus de lie , & privé de cette substance conservatrice , il perd une partie de sa force & de son parfum ; c'est pourquoi on ne fait guere usage de la recette que je viens de donner. Je pourrois même dire qu'elle est méprisée de la plupart des naturels.

Elle est mieux accueillie des marchands Européens , qui ne craignent pas de vendre comme vin vieux le vin nouveau , auquel cette opération fait prendre une apparence de vieillesse. En jettant un peu de lie dans chaque tonneau clarifié ; ils mettent la liqueur en état de souffrir la traversée sans aucun dommage.

Il y a moins de risque à faire l'opération quand le vin a huit à dix ans de vieillesse , & qu'on veut le mettre en bouteille , sa lie n'est plus utile à sa conservation , & on lui donne , en le clarifiant , un goût plus délicat.

Examinons maintenant quel est le commerce des vins de Chypre, & la consommation qui s'en fait en Europe.

CHAPITRE XXIX.

Commerce des vins de Chypre, & consommation qui s'en fait en Europe.

LARNIC ne doit l'avantage d'être devenue l'entrepôt des vins de Chypre, qu'à sa proximité de la côte des Salines, où viennent débarquer tous les vaisseaux européens. Cette branche de commerce assure la subsistance de ce bourg situé dans la partie la plus stérile du royaume.

Le vin se vend à la cruche, vase de terre d'une grandeur déterminée, qui contient environ cinq flacons, mesure de Florence.

Le prix des meilleurs vins a coutume d'être de deux piastras & demie à trois piastras; celui des vins nouveaux, c'est-à-dire de ceux qu'on a recueillis depuis une année, est ordinairement de trois quarts de piastra, ou d'une piastra.

Cependant je l'ai vu porté à une piastra

un huitieme & à une piaſtre & demie , même à deux piaſtres & demie & trois quarts, mais ces derniers prix ſont extraordinaires, & n'ont lieu que dans les années ſtériles , ou en cas de chargemens conſidérables pour l'Europe. Les vins de fix, huit , dix & quinze ans , ne ſont pas ſujets à cette viciffitude de prix.

L'expédition de ces vins pour l'Europe ſe fait en tonneaux , qui ordinairement contiennent ſoixante & dix cruches ou dixſept barils de notre meſure.

Ces vins expédiés ſont ſoumis à deux ſortes de dépenses ; les premières ſont celles de tarif , invariables & confirmées par l'uſage & l'approbation de tous les correſpondans Européens ; les ſecondes varient avec le prix de la marchandiſe , ſur lequel elles ſont réglées.

Pour en donner une idée plus juſte au lecteur , je vais mettre ſous ſes yeux le tableau de ces deux ſortes de dépenses.

Achat.

Pour 70 cruches de	
vin de Chypre , à	
3 piaſtres la cru-	
che,	210 piaſtres.

Ci-contre. . . . 210 piaftres.

Tarif.

Valeur du tonneau	
de 70 cruches, .	7 piaftres, 50 aspres.
Soutirage, remplage	
& transport à la	
mer, 1	55
(1) Chargement à	
1 quart de piaftre	
par tonneau,	25
(2) Facturage à 1	
quart de piaftre	
par tonneau,	25
(3) Rétribution des	
commis de douane	
à un aspre par	
cruche,	70

TOTAL. . . 220 piaftres, 25 aspres.

*Dépenses incertaines & réglées sur le prix
de la marchandise.*

(4) Courtage ou fen-	
serie à 1 pour 100	
sur le prix de 210	
piaftres,	2 piaftres. 40 aspres.
(5) Droits de douane	
à 3 pour 100, . 6	30

De l'autre part. . . 228 piaſtres. 95 aſpres.

(6) Conſulat à deux

pour cent, . . . 4 . . . 20

(7) Proviſions à deux

pour cent, . . . 4 . . . 20

Dépenses imprévues, . . . 45

TOTAL. . . 237 piaſtres. 80 aſpres.

Laquelle ſomme peut équivaloir à 848 livres de Florence.

(1) *Chargement.* Droit qu'on paye au capitaine du vaiſſeau, en conſidération des frais de cordage qu'il eſt obligé de faire pour amener les tonneaux à bord du bâtiment.

(2) *Facturage.* Droit dû au facteur de la côte, qui expédie, charge & conduit au port la marchandiſe.

(3) *Rétribution.* Elle fut d'abord volontairement payée aux commis de douane, pour l'aſſiſtance ou aide qu'ils donnoient à chaque chargement, & depuis elle eſt devenue exigible.

(4) *Courtage.* Droit accordé aux perſonnes qui ſe chargent de procurer des vins & de faire les propositions de vente & d'achat.

(5) *Douane.* C'eſt le droit que le grand-ſeigneur fait prélever ſur les vins vendus,

pour la permission qu'il accorde à leur sortie de ses états.

(6) *Consulat.* Droit que les négocians payent, à titre de don, au consul de leur nation, en reconnoissance de la protection qu'ils en reçoivent, & de la lettre de recommandation qu'il donne au vaisseau.

(7) *Provisions.* Lettres expédiées à chaque navire, qui constatent la nature de ses marchandises, l'acquittement des droits, & sa destination.

On cherche à préserver le vin par toutes sortes de précautions, de la fraude qui pourroit avoir lieu dans le transport à la mer ou durant la traversée. On applique sur le trou du tonneau, déjà fermé d'un liège goudroné, une bande de fer-blanc, dont on cachete les quatre coins; un pareil cachet est apposé sur la cédule du chargement, qu'on fait signer au capitaine du navire. Si le voiturier ou les matelots parviennent par quelque moyen à tirer quelques flacons de vin du tonneau, on est du moins assuré qu'ils ne pourront pas le remplir, & que la liqueur n'en souffrira aucune altération dans sa qualité.

Le vin se transporte à la côte sur des chariots, & quand il est déchargé, on jette à la mer les tonneaux, attachés par une

corde à une petite barque , qui les conduit au vaisseau.

On fait aussi des envois de vin de première qualité , dans de grandes bouteilles de verre , appelées dames-jeannes , qui , sans être d'une grandeur déterminée , ont coutume de contenir deux cruches & demie , ou douze flacons de notre mesure.

Je me suis assuré par plusieurs expériences que le vin se conserve mieux dans ces bouteilles , & qu'en outre il est moins sujet au déchet que dans le tonneau.

Ces dames-jeannes sont recouvertes d'osier ou de jonc ; elles sont soigneusement bouchées , ficelées , goudronnées & cachetées , de même que les tonneaux.

Elles ont leurs inconvénients. Quoique très épaisses à l'orifice , elles sont minces & déliées vers le ventre , & par conséquent exposées à être facilement cassées. On les empaille avec une attention scrupuleuse , & on met sur les paniers qui les renferment un peu de goudron , pour instruire les matelots de leur fragilité.

Une grande partie des vins de Chypre s'expédient pour Venise ; mais ce sont presque tous vins nouveaux , de dix-huit mois au plus , qui n'ont pas encore acquis de qualité. Ce commerce est très-avantageux

geux pour Venise, qui ne donne point de numéraire pour l'achat de ces vins, mais les échange pour des aciers, des glaces & des quincailleries.

Les marchands Vénitiens ont l'art de perfectionner ces vins en assez peu de tems, & les vendent à un prix raisonnable; c'est pourquoi on les préfère à ceux qu'on vend à Livourne, qui se payent toujours très-cher. Il est vrai que les vins tirés de ces derniers ports ont quelquefois plus de force, & font d'un goût plus délicat.

L'île de Chypre fait aussi des envois pour la France, l'Angleterre, la Hollande, & même pour la Toscane. Mais ces états ne prennent que des vins de cinq à six ans au moins.

Il est bien difficile aux marchands eux-mêmes de distinguer les vins de dix ans d'avec ceux de six, & les vins de vingt ans d'avec ceux de dix; c'est pourquoi on court le risque d'être trompé sur leur âge, si le vendeur avec qui l'on traite est de mauvaise foi.

Ce que j'ai dit jusqu'ici des vins de la Commanderie, peut s'appliquer, quant à la culture & au commerce, à un autre vin de l'île, connu sous le nom de muscat de Chypre.

L'especé de raisin dont on l'extrait ref-
Tome I. D d

semble à nos muscats d'Italie, sinon que ses grains sont plus écartés l'un de l'autre, plus gros & plus succulens.

La liqueur est blanche dans sa première année. En vieillissant elle devient rouge, & après soixante ou soixante & dix ans de garde, elle acquiert la consistance du julep. Elle est d'une saveur extrêmement douce, qui déplaît à quelques personnes, & qui, par beaucoup d'autres est regardée comme la meilleure preuve de sa perfection.

L'île n'en produit qu'une très petite quantité, puisque le tout ensemble ne produit pas cinq mille cruches, ou douze cents cinquante bûrils de notre mesure.

Le village le plus renommé pour son muscat est Argos, situé dans la partie méridionale de Chypre.

Ce vin, quand il est nouveau, se paye une piastre la cruche, mais après sa première année, il monte à deux piastres, puis à trois, mais jamais au-delà, quel que soit son âge.

Il n'attache aucune partie tartreuse au vase & tonneau qui le contient, semblable en cela à tous les vins de l'île; sa lie est d'une très bonne qualité.

Outre les vins de choix & les muscats, on recueille en Chypre une quantité abondante de vins ordinaires qu'on consomme

sur les lieux & qui fournissent à l'approvisionnement des pays circonvoisins, notamment de la côte de Syrie.

Ces vins dont les tonneaux sont goudronnés avec négligence, ont un goût de poix insupportable & un fumet assez nuisible pour causer de violens maux de tête; on n'en peut faire usage qu'en les coupant avec beaucoup d'eau.

Un peu d'attention, je le répète, préserveroit les vins de ce goût qui les détériore & nuit à leur vente. On s'étonne que le Cypriote, si avide de lucre dans les moindres objets, sacrifie aussi légèrement tout le fruit d'une récolte. Sa négligence a cela de bon, qu'elle éloigne de ces celliers l'avidité fiscale.

Les meilleurs vins de cette espèce se trouvent au village d'Omodos, situé dans la partie méridionale de l'île; ils ont un goût qui rappelle les vins de Provence.

Pendant mon séjour en Chypre, quelques François établis dans le voisinage d'Omodos, essayèrent de faire du vin selon la méthode provençale; l'ayant laissé reposer une année dans les tonneaux, & ensuite mis en bouteilles, ils le servirent à des provençaux qui le louerent comme une production de leur pays.

Le prix de ces vins ordinaires ne s'élève

jamais au-dessus d'un quart de piaſtre la cruche, & dans pluſieurs villages on vous en délivre deux pour cette modique ſomme; leur fermentation étant moins forte & moins longue que celle des vins de la Commanderie, ils ſont en état de ſouffrir le transport après dix mois de vaiſſeau.

Leur couleur, au ſortir du preſſoir, eſt d'un rouge foncé, qui ſe maintient durant cinq à ſix ans, & enſuite ſe change inſenſiblement en une autre couleur qui approche du jaune pâle. Ils déposent auſſi avec l'âge ce ſuſnet violent qu'ils ont dans leur nouveauté. Mais quel que ſoit le degré de perfection qu'ils atteignent, ils n'égalent jamais en ſaveur ni en qualité les vins de la Commanderie.

Quittons les celliers d'Omodos qui n'approviſionnent que leurs alentours, & revenons à ces vins exquis que le commerce va diſtribuer à toutes les régions de l'Europe, dont notre Italie ſur-tout fait l'ornement de ſes repas, & contre l'attrait deſquels le muſulman lui-même n'a jamais ſu réſiſter que foiblement.

CHAPITRE XXX.

De la maniere de conserver les vins de Chypre en Europe.

Le vin de Chypre transporté en Europe est sujet à des droits & des dépenses dont je n'offrirai point l'état, parce que, variant selon les lieux & les tems, il n'est guere possible d'en acquérir une exacte connoissance.

Quand il est parvenu au dernier endroit de sa destination, il n'y a pas de meilleur moyen de le conserver, que de l'extraire des tonneaux ou des dames-jeannes qui le contiennent, & de le mettre en bouteilles.

Mais avant de procéder à cette opération, il est nécessaire de le laisser reposer au moins un mois, pour que la lie, battue par le voyage, & mêlée avec la liqueur, ait le tems de s'en séparer & de descendre au fond du vaisseau. A cet égard j'ai remarqué que dans nos pays elle retomboit plus difficilement qu'en Chypre.

Les tonneaux doivent être posés, à la décharge, dans un lieu où il ne soit plus besoin de les sortir; en les élevant sur les solives, il faut encore avoir la précaution

de laisser dessous un vuide suffisant pour passer les bouteilles.

Rien de si facile que le tirage du tonneau; en le perçant au-dessus de la lie, on évite de recevoir du vin trouble.

Pour l'extraire des dames-jeannes, on a coutume en Italie de se servir de tubes de verre, d'un canon recourbé. On prend garde que l'orifice introduit dans la liqueur n'en touche le fond, & afin de le tenir au point qu'on desire, on lie au col de la dame-jeanne l'extrémité supérieure.

Quoiqu'il importe peu de tirer le vin dans des vases de telle ou telle manière, c'est partout l'usage de le mettre dans des bouteilles de verre noirâtre.

On ne juge pas en Europe qu'il soit indifférent de bien ou mal couvrir le vin de Chypre. Malgré l'expérience des cultivateurs Cypriotes, je continue de croire que tous les liquides s'évaporent à l'air, sans exception d'aucun.

On observe, en mettant le vin en bouteilles, de laisser un vuide de deux doigts entre la liqueur & le bouchon.

On doit se procurer, autant qu'il est possible, des bouchons faits de liege d'Espagne, qui est moins poreux que tout autre. Dans quelques endroits, comme en Angleterre, on fait bouillir les bouchons

dans l'eau pour les faire pénétrer plus avant dans les bouteilles, mais cette méthode n'est pas généralement suivie, parce qu'elle expose le liege à se moisir, & à faire prendre au vin une odeur de pourriture; il suffit d'enfoncer les bouchons avec un maillet. Enfin, pour ôter tout passage à l'air extérieur, on couvre les bouteilles d'une couche de goudron.

Ces vins ne sont pas également bons dans tous les tems de l'année. Si le printemps & l'été leur sont favorables, l'hiver leur est très nuisible, sur-tout dans les contrées froides; ils semblent alors avoir perdu toute leur délicatesse & leur parfum. C'est pour cela que les connoisseurs ont la précaution de les approcher du feu ou de les mettre sur les cheminées, avant que de les boire.

Pendant les chaleurs, il est inutile pour leur conservation de les déposer dans des caves fraîches; tous les lieux leur conviennent. Ils se maintiendront aussi bien sur un plancher que sur la terre.

En les versant de la bouteille, on connoît aisément s'ils sont anciens. Quand ils attachent au verre des parties huileuses, c'est une preuve de leur vieillesse. Un vin clarifié par artifice est trop énervé pour en produire.

Il n'est pas aussi aisé de vérifier s'ils sont naturels, parce qu'il y a mille moyens de les travailler. Le plus ordinaire, est celui de les mélanger avec des muscats & des odeurs. Pour prévenir la fraude à cet égard, on ne peut mieux faire que de s'informer de quel port ils viennent, & de n'acheter jamais qu'à des marchands d'une probité connue.

On va voir dans le chapitre suivant, qui fera le dernier de ce volume, que les vins de Chypre jouissent depuis une longue suite de siècles de la considération qu'ils ont aujourd'hui.

CHAPITRE XXXI.

De l'ancienne renommée des vins de Chypre.

STRABON, le géographe, en décrivant l'île de Chypre, fait à la fin un grand éloge des vins qu'on y recueille.

Pline, le naturaliste, les compte parmi les vins précieux de la terre.

Les vignobles de Chypre, dit Grégoire-le-Grand, sont les plus fertiles de tous ceux que je connoisse, & leurs vins, re-

cherchés des régions commerçantes , sont pour le pays une richesse assurée.

Aponius admire la grosseur des raisins , dont le suc abondant & délicat parfume la bouche.

Deux peres capucins , qui nous ont donné des mémoires sur le royaume de Chypre , citent comme une preuve de l'ancienne renommée de ses vins , ce verset du cantique des cantiques , que l'épouse adresse à son bien - aimé : *Botrus Cypri dilectus meus mihi in vineis Engaddi*. Ils ont pensé que le *botrus* étoit un raisin rare & exquis , transplanté de Chypre à Engaddi. Il est facile de faire voir que les révérends peres se sont trompés. Le *botrus* fut toujours connu des naturels comme un arbusse odoriférant , duquel j'ai parlé au commencement de ce volume , sous les noms de Kenna ou Alhanna , de Copher & de Cipre. Si le mot *botrus* signifie grappe en langue grecque , cela doit s'entendre de la fleur de l'arbusse , qui ressemble beaucoup à une grappe de raisin fleurie.

On est surpris de lire dans une relation imprimée à Bologne le 11 de novembre 1572 , que Selim II , monarque Ottoman , sans respect pour le talim , alla conquérir l'île de Chypre pour se rendre maître de ses vins.

La jeunesse de ce prince s'étoit amollie & perdue dans les débauches du sérail. Les lauriers de ses prédécesseurs paroissoient à ses yeux plus dignes de mépris que d'envie, comme étant trop cherement achetés par les fatigues & les périls des armes. Une question que lui fait une de ses femmes, change en un instant cette humeur pacifique. Ils s'abandonnoient ensemble à une orgie voluptueuse : on leur sert un excellent vin de Chypre, que la favorite ne connoissoit pas ; elle en goûte, & c'est pour elle le nectar des Dieux. Elle demande à Selim, d'où il tire cette délicieuse liqueur ; si les terres fortunées qui la produisent, en supposant toutefois qu'elle puisse provenir d'un sol terrestre, se trouvent enclavées dans la vaste étendue de son empire ; le sultan rougit, se sentant humilié de la réponse qu'il va faire. Il quitte brusquement sa nouvelle favorite, convoque le conseil, mande Piali, chef de ses galeres, & Mustapha, généralissime de ses armées : Que le troisieme soleil, leur dit-il, voie mes forces rassemblées & prêtes à m'obéir. Je veux qu'on marche à la conquête de Chypre ; cette île renferme un trésor qu'il n'appartient qu'au roi des rois de posséder.

Cette expédition est décrite avec beau-

coup d'intérêt par le pere Angel, de l'ordre de St Dominique, & vicaire-général de la province de la Terre-Sainte. Il demeurait en Chypre, lors de la prise de Nicosie.

On est tenté de rire, en voyant de graves historiens prêter à Selim un motif de gloire dans cette entreprise.

Un autre religieux, appelé Etienne Lufignan, qui fut aussi témoin de la défaite des Cypriotes, confirme le fait que je viens de rapporter; il dit que les Ottomans ayant découvert dans leurs recherches des vins de quatre-vingts ans, les firent passer au sérail comme la partie la plus précieuse du butin.

Ces vins étoient réservés aux infirmes; & pour donner une idée de leur qualité, le pere Etienne nous apprend qu'ils s'allumoient au feu, & brûloient comme l'huile.

Il n'y a plus de ces vins en Chypre. Les plus vieux qu'on y puisse trouver, sont ceux qu'on conserve sous terre dans les vaisseaux de grès. Communément ils n'ont que vingt & vingt-cinq ans, & je crois qu'il n'y en auroit pas même de cet âge, sans la coutume qui a lieu parmi les chrétiens d'enfouir un de ces vaisseaux à la naissance de chaque enfant, pour servir dans la suite au repas de ses épousailles. Ce vin,

telle que soit la destinée de l'enfant , ne passe jamais dans le commerce.

J'ignore quelle étoit la propriété des vins de quatre-vingts ans , qu'il n'étoit pas rare de trouver anciennement dans l'île , mais je puis assurer que ceux qu'on garde aujourd'hui jusqu'à vingt ans , operent la guérison de plusieurs especes de maladies , même de celles qui sont invétérées ; j'en ai fait l'expérience sur moi-même.

Atteint depuis dix mois d'une fièvre tierce , qui avoit dégénéré en fièvre quarte , je désespérois de mon état , quand un Cypriote que le hasard conduit chez moi , me donne connoissance du remede usité pour ces sortes de maladies ; ce remede consiste en un verre de vin vieux qu'on boit dans le redoublement. Je le fais , & bientôt j'éprouve une forte envie de dormir. Un sommeil calme & profond s'empare de moi , rafraîchit mon sang , ma guérison s'opere en peu d'heures. Je m'éveille avec la santé , sans que depuis j'aie ressenti un seul accès de fièvre. De pareilles cures tiennent du prodige , mais elles n'en sont pas moins réelles , & paroissent fort simples aux Cypriotes.

On emploie le vin de Chypre avec un égal succès , pour le pansement des blessures. Vous mouillez un linge dans une coupe pleine de vin , & vous l'appliquez sur la

partie offensée. C'est un baume salulaire qui ne tarde pas à cicatrifer la plaie & à la fermer entièrement.

Je m'étonne que les négocians Européens qui connoissent toutes les qualités de ce vin salulaire, n'essaient pas de transférer en Europe des plants de Chypre. Je sais que la différence de climat a pu les en détourner, mais je crois aussi que les soins & l'industrie de nos cultivateurs doivent contribuer à rendre moins sensible cette différence.

Si ces mémoires tombent entre les mains de quelqu'un d'eux, puissent-ils le déterminer à en faire la tentative; il risquera peu de chose, & en cas de succès, il enrichira son pays d'une production avantageuse.

Je vais toutefois faire connoître les précautions qu'il faut prendre pour le transport des jeunes plants.

Si, après les avoir déracinés, on n'a pas une occasion prompte de les faire passer en Europe, il suffit de les tenir dans l'eau jusqu'à la hauteur d'une coudée.

Quand on est prêt à les envoyer, on les lie ensemble en forme de faisceau; on enveloppe les racines d'un gros canevas; on les pose dans un panier ou corbeille qu'on remplit de terre mêlée de sable de fleuve

ou de torrent, mais non de mer; on couvre le panier d'une grosse toile, en laissant en-dehors les têtes des jeunes plants liés de distance en distance avec des brins de paille.

Il faut mettre ce panier, qui peut avoir une coudée & demie de hauteur, dans un baril dont le fond intérieur est couvert de terre; vous emplissez aussi de terre le vide qui doit se trouver entre le contour du panier & le bois du baril, en y mêlant du sable de fleuve ou de torrent, de la paille hachée & quelques grains d'orge. On aura soin de choisir un baril tant soit peu plus élevé que le panier. Quant aux têtes des jeunes plants qui s'élèvent découverts au-dessus des deux vaisseaux, il suffit de les envelopper d'un peu de toile, afin de les garantir de la poussière.

Les jeunes plants, pour se maintenir dans un état de fraîcheur qui est nécessaire à leur conservation, demandent à être arrosés dans la traversée avec un peu d'eau douce; ce qu'on obtiendra aisément en les recommandant au capitaine du vaisseau, ou en promettant une modique récompense à un des matelots. Cet envoi, ainsi préparé, parviendra au lieu de sa destination sans aucune espèce d'accident. Il appartient en-

suite au cultivateur de planter ces jeunes ceps dans le terrain qu'il croit le plus propre à les recevoir. Les observations que j'ai faites sur la température de Chypre, sur la nature de son sol & sur l'exposition de ses vignes, peuvent à cet égard lui tenir lieu d'expérience.

Tout me porte à croire que ces transplantations réussiroient aussi bien que celles des muscats de Syracuse, qui furent dernièrement apportés à Florence par le célèbre Charles Ginori. Sa délicieuse campagne offre aux admirateurs des productions exotiques qui n'ont pas dégénéré. J'ose croire que les témoignages d'estime & de reconnoissance qu'il a obtenus du public, encourageront plus d'un citoyen à suivre son généreux exemple.

Fin du premier volume.



T A B L E

D E S

CHAPITRES ET MATIERES

Contenus dans ce premier Volume.

CHAPITRE PREMIER. *De l'île & du royaume de Chypre en général; les divers noms qu'elle eut anciennement, page 7. Par qui elle fut gouvernée, 8. Son étendue & les montagnes qui la traversent, 10. La sécheresse constante qui y regne, 11. Préjugé sur l'air, ibid. Fievres tierces & quartes fort opiniâtres, 12. Religions tolérées, 13. Langues dominantes, 14. Taille élevée, air noble & agréable des Cypriotes, 15. Habillement des deux sexes, & réflexions à ce sujet, 16. L'île obtient un Muhassil en place d'un Bacha, & ne fait que changer d'oppresser, 19. Revenus abandonnés au Grand-Visir, qui les afferme au plus offrant, ibid. Vexations atroces exercées sur le peuple, 20. Impôt d'une singularité*

TABLE DES CHAPITRES ET MATIERES. 329

singularité piquante, 22. *On se rachete avec l'or des peines dues au crime*, 23. *Meheimes ou tribunaux*, 24. *Gouvernement militaire*, 25. *Ancienne population presqu'anéantie par le despotisme*, 26. *Polygamie en usage chez les Orientaux*, Et réflexions qu'elle fait naître, 27. *L'île étoit autrefois une des plus fertiles du monde*, 29. *Plantes qu'elle produit aujourd'hui*, 30. *Terres incultes faute de bras*, 34. *Cristal de roche parfaitement beau ; carrière d'amiante ; diverses sortes de pierres*, ibid. *Animaux sauvages ; volatiles très-communs dont on fait des envois en Europe*, 35. *Bêtes vénimeuses, telles que le serpent, la tarentule Et la galere*, 37. *Animaux domestiques*, 39. *Distance, relativement aux lumieres, de la Grece moderne à la Grece ancienne ; regret qu'excite son état présent*, 40.

CHAP. II. *Du port Et du bourg des Salines*, 42. *Citadelle construite par les Turcs*, 43. *Vaste enclos où sont reçus les étrangers qui n'ont pas d'asiles*, 44. *Bazar ou marché très fréquenté ; douane, magasins des négocians ; église dédiée à St Lazare*, 45. *Baptême des Grecs par immersion*, 46. *Cimetiere des Protestans digne d'être observé*, 47. *Intérêt que les peuples d'orient attachent aux tombeaux de leurs ancêtres*, ibid.

Eaux de fontaines excellentes, 50. A qui appartient le commandement du bourg, ibid. Cérémonial essentiel qu'on observe à l'arrivée & au départ des vaisseaux, 51.

CHAP. III. *De l'ancienne ville de Citium, aujourd'hui détruite, 54. Dissertation sur ses ruines, ibid. Elle fut la patrie de plusieurs hommes célèbres, nommément d'Appolonius & de Zénon, 56. Exposition de la morale de ce dernier, défigurée par ses successeurs, 57. Examen du stoïcisme, 58. Fuits mémorables qui se passèrent à Citium, 61. Tête en marbre blanc de Caracalla, & plusieurs médailles romaines trouvées dans son enceinte, ibid. Débris d'aqueduc, 63. On ignore l'époque de sa destruction, ibid.*

CHAP. IV. *De la ville de Larnic; elle est la résidence des Consuls Européens, 64. Réflexions qu'inspire son commerce, ibid. Ce que Lufignan dit de cette ville, 65. Son étendue & les édifices qu'elle renferme, 66. Fonctions des Imans ou Pasteurs Musulmans; leurs mœurs exemplaires; leurs instructions comparées à celles de nos prêtres, 67. Mélange & confusion des rangs dans les mosquées; 68. Comment on appelle le peuple à la prière, 69. Pratiques superstitieuses qui déshonorent la religion des Turcs, 70. Eglises des Grecs & des Latins,*

71. Hospice des capucins où on loge les étrangers , 72. Construction des édifices publics & particuliers , 73. Maisons remarquables par leur grandeur ou la richesse de leurs meubles , ibid. Droits honorifiques des Consuls , 74. Architecture déchue de ce qu'elle étoit autrefois , 75. Réflexions sur les anciens chef-d'œuvres produits en ce genre , 76. Reconstruction des aqueducs , par un Bacha , 77. Officiers militaires & civils ; police , ibid. Nations européennes qui habitent Larnic , 78. Cisternes aux environs de Larnic , & grottes souterraines où on a trouvé de petites idoles , 79. Tombeaux de marbre découverts par un négociant Vénitien ; ombrage qu'en prend le gouvernement , 80. Mosquée en vénération parmi les Turcs , 81. Derviches ; leur habillement ; leurs sermons & les extravagances qu'ils font en priant , 82. Différence des Santons avec les Derviches , 83. Abdals , autre espece de religieux qui n'a point d'asile , 84. Campagne de Larnic. 85.

CHAP. V. Route de Larnic à Nicosie ; plaines riantes changées en marais , 86. Villages circonvoisins , 87. Terres fertiles cruellement abandonnés , 88. Description d'une chasse très-amusante , ibid. Village de Piroi bien peuplé & riche en produc-

tions , 91. Jaspe & agates ; bosquets de mûriers , *ibid.*

- CHAP. VI. De la ville de Nicosie , capitale du royaume de Chypre ; ses divers noms , 92. Démolitions de ses anciens palais par les Vénitiens , 93. Elle fut la résidence des Rois , & le siège d'un Archevêque , 94. Noms de ses Pasteurs les plus distingués , *ibid.* Défaite d'un de ses Rois ; siège & malheurs qu'elle éprouve , 95. Porte de Famagouste , dont la construction est remarquable ; pièce d'artillerie qu'on voit sur les remparts , 96. Belle vue de Nicosie , 98. Eglises converties en mosquées , *ibid.* Palais du Muhaffil ; bazar & construction d'un Kan par le Bacha Musafer , 100. Débris d'anciens édifices , 101. Toiles de coton fabriquées à Nicosie , *ibid.* Circoncision des enfans Turcs , avec les cérémonies usitées , 102. Clôture sévère gardée par les femmes avant leur mariage ; comment on leur prouve l'amour qu'on a pour elles , 103. Mariages & leurs préliminaires , 104. Divorce & ses suites , 106. Les causes pour lesquelles la femme peut le demander , 107.**
- CHAP. VII. Route de Nicosie au bourg de Cerines ; mausolées ou tombeaux des Turcs , 109. Fleuve dont les flots roulent du jaspe rouge ; chaîne de hameaux ; belles campa-**

gnes; montagnes escarpées dont le coup-d'œil est charmant, 110.

CHAP. VIII. Du bourg & du château de Cerines; son fondateur, 111. Restes d'édifices de la plus haute antiquité; citadelle bien conservée, 112. Faits mémorables qui eurent lieu dans cette citadelle, 113. Par qui elle est aujourd'hui gouvernée, & sa situation présente, 115. Port ou petite baie, 116.

CHAP. IX. Description du monastere de Lapafis, 117.

CHAP. X. Route de Lapafis au monastere de St Chrysostôme; villages qu'on trouve sur le chemin, 122. Monastere de St Chrysostôme; ibid. Ruines du château de Buffavent, situé sur le sommet d'une montagne, 123.

CHAP. XI. Description du village de Cythere, 126.

CHAP. XII. De la ville de Famagouste, son exposition, son étendue, ses fortifications & son havre, 129. Les révolutions successives qu'elle éprouve, 131. Faits historiques, 135. Monumens renversés & ruines précieuses, 137. Arsenal, 138. Population presque détruite, 139. Gouvernement, ibid. Jardins abondans en arbres fruitiers, 140. Mauvais air des environs, ibid.

vages qu'elle éprouve à la prise de l'île, ibid. Ses chefs ; sûreté de son port & de son commerce, ibid.

CHAP. XVII. Route de Limassol à Paphos, 162. Village de Piscopie, un des plus florissans de l'île ; richesse de son territoire, 163. Obstacles que met le gouvernement aux recherches souterraines, 164. Enceinte de la fameuse Cythere ; ancienne & nouvelle Paphos, 165. Port de cette dernière ; son gouvernement, ses édifices & ses productions, 166.

CHAP. XVIII. Route de Paphos à Lapite, 167.

CHAP. XIX. Autres lieux remarquables de l'île, 170.

CHAP. XX. Soulevement de l'île & ses causes, 176. Eloquent réclamation des primats ; avis qu'ils font passer à la Cour de Constantinople sur les vexations du gouverneur, 177. Réponse satisfaisante qu'ils en reçoivent, 178. Atroce perfidie du gouverneur, qui fait écrouler la salle du Divan, 179. Siège du ferrail par le peuple, 181. Mort du Muhassil & pillage de ses trésors, ibid. Conduite adroite de son successeur, 182. Il permet aux séditieux de se racheter par une légère contribution ; proclamation à ce sujet, 183. Rumeur qu'elle produit, & rappel du Muhassil, 184. Même conduite

du nouveau chef; soulèvement; incendie des villages; siège de Nicosie; capitulation du gouverneur, 185. Arrivée de Soliman, 187. Tranquillité peu durable; nouvelle révolte, 188. Chef des séditieux qui lève une armée; son échec sous les murs de Famagouste; nouveau siège de Nicosie, 189. Alarmes répandues à Larnic, 190. Accommodement projeté entre les séditieux & le gouvernement. 191. On décide le consul Anglois à se charger de la médiation, 192. Le consul cherche à connoître les dispositions du Muhassil, ibid. Il lui écrit du camp des rebelles, & en reçoit l'invitation de se rendre dans la capitale, 193. Ses négociations, 194. Comment il est retenu par le peuple de Nicosie, 195. Procuration que m'envoie le consul pour ses affaires de Larnic; désagrément que j'éprouve, ibid. Retour du consul; nouvelles hostilités; descente de Craffar Bey à la rade des Salines, 197. Retraite de cet armateur; prise de la citadelle de Larnic par les séditieux, arrivée d'un bacha, 198. Ravages & excès commis par les troupes de Ghierghilouht, 199. Conférence du bacha avec les consuls; dispersion des rebelles; retraite de leur chef dans la forteresse de Cerines, 200. Reproches du bacha qui excitent la haine de Ghierghilouht contre les habitans de

Larnic,

Larnic, 202. Nouvelles alarmes répandues à ce sujet ; consternation générale, 203. *Larnic* rendue à sa première tranquillité, 205. Tentatives pour ramener le chef des rebelles à l'obéissance, 206. Force employée inutilement pour le réduire ; ruse qui a plus de succès, *ibid.* Il est conduit au *Bacha* qui le fait étrangler, 207. Châtiment de plusieurs coupables ; distinction accordée au *bacha* pour sa conduite, 108. Rênes du Gouvernement entre les mains de *Soliman Effendi*, *ibid.*

CHAP. XXI. Du commerce de l'île de Chypre ; 209. Cotons de plusieurs qualités, *ibid.* Ceux d'eau courante ; leur *semaison*, leur culture, leur récolte & leur produit, 210. Comment s'en fait l'achat, 211. Deux sortes de frais que supportent les marchandises, 212. Frais de tarif pour l'expédition des cotons, 213. Où passe la plus grande partie de ces cotons, 214. Soies & leurs qualités ; quelles sont celles qu'on estime le plus en Europe ; leur vente, leur emballage ; *ibid.* Produit des laines ; leur débouché, 217. Vins de Chypre & détails fort abrégés sur leur préparation & leur commerce, 218. Coloquinte ; comment elle vient ; sa quantité & manière de l'expédier, 222. Le *ladanum*, comment il se recueille & se prépare, 224. La garance ; soin que de-

mandent ses racines ; son utilité , 225. Cochenille , 227. Herbe de soude , ibid. Térébenthine de deux especes ; quelle est la meilleure , 228. Toiles de coton , Et à la fois soie Et coton , 229. Terre verte à l'usage des peintres , ibid. Terre d'ombre , ibid. Produit des grains ; leur exportation malgré la défense de la Porte , 230. Où se trouvent les meilleurs bleds , 231. Préjugé de l'Italie sur cette production de l'île , 232. Maniere facile d'ôter les grains piqués , ibid. Mesure de Chypre , 233. Orge de mauvaise qualité , Et sel , ibid. Autres productions dont le commerce est peu important , 234. Dentrées qui viennent de la Caramanie , 235. Styrax liquide , Et d'où dépend sa perfection , ibid. Poil de chameau , 237. Cire jaune Et noix de galle , 238. Commerce d'importation que l'Europe entretient avec l'île , 239. Lettres-de-change , 240. Intérêt de l'argent Et monnoies , 241. Nombre des vaisseaux qui abordent dans l'île chaque année , ibid. Réflexions que fait naitre une ville de commerce , 242.

CHAP. XXII. *Des divers consuls de l'île de Chypre , Et des autres échelles de la Syrie , 244. Prééminence du consul François , 245. Officiers du consulat , ibid. Autorité du consul Anglois plus circonscrite , 246. Consuls*

des autres puissances européennes, ibid. Cérémonies usitées à l'arrivée d'un consul, ibid. Dépenses & obligations consulaires, 249. Droits qui leur sont accordés, 250. Réponse fiere des Consuls à Soliman Effendi, 251. Cérémonial de la part des consuls à l'installation d'un nouveau gouverneur, 252. Devoir des consuls pendant les jours de joie publique, 253. Egards publics interrompus entre les consuls des nations belligérantes, ibid. Visite curieuse qu'ils font au gouverneur, 254. Visite des Digdaban & Cadi, rendue aux consuls. 256. Ce que c'est que le divan ou sophà, 257. Honneur rendu à la mort d'un consul, 258.

CHAP. XXIII. Des divers officiers du consul, & leurs fonctions, 259.

CHAP. XXIV. Devoirs des protégés & des capitaines de vaisseaux à leur arrivée dans un port, 262. Peste apportée dans l'île de Chypre par un vaisseau françois, 266.

CHAP. XXV. Récit de la peste qui désola en 1776 l'île de Chypre, la ville d'Acre & toute la Syrie, 267.

CHAP. XXVI. De la culture des vignes & de la qualité des vins de Chypre, 283. Observations préliminaires sur la température, 284. Pluies & comment elles s'annoncent, ibid. Rosées rafraîchissantes, 285. Vent appelé limbât, & ses périodes, ibid. Hu-

midité qui lui succede , 287. Vent septentrional incommode & dangereux , 288.

Nuées de sauterelles qu'il produit , ibid.

Hivers très-doux , 289.

CHAP. XXVII. *De la culture des vignes , 290.*

Territoire de la commanderie & lieux les plus renommés pour la qualité de leurs vins ,

291. Nature du sol propre à la vigne , 292.

Plantation , 293. Grossueur & élévation du

cep , 294. Taille de la vigne , ibid. Extension

qu'on laisse à ses rameaux , ibid. Raisin ,

& en quoi differe celui de la commanderie ,

ibid. Usage de dépouiller la vigne de ses

feuilles , 295. Ouverture de la vendange ,

ibid. Foie du Cypriote , ibid. Terrasses cou-

vertes où l'on dépose le raisin , & leur trans-

port dans les linds ou celliers , 296. Ma-

niere de faire le vin , ibid. Vaisseaux qui

le reçoivent , ibid. Tems de son effervescen-

ce , & précautions qu'elle exige , 297. Dan-

ger de boire du moût bouillant , ibid. Moyen

de lui ôter toute qualité nuisible , ibid. Cou-

leur du moût avant & après son efferves-

cence , 298. Préparation des vases ou vais-

seaux ; en quels lieux ils se fabriquent , &

quelle est leur mesure , 299. Lie que dépose

le vin , ibid. Eau-de-vie qu'on extrait des

grappes , ibid. Vexations exercées par le

gouvernement , 300. Moyen de s'y soustrai-

re , ibid.

CHAP. XXVIII. *Transport des vins à la ville de Larnic, & maniere de les conserver, 301. A quoi se monte tout le produit des vins de Chypre, ibid. Prix & achat de ces vins, 302. Obligation du vendeur, ibid. Transport du vin dans des outres, ibid. D'où vient au vin l'odeur de poix qu'il comporte, ibid. Caves de Larnic & tonneaux, 303. Avantage précieux de la lie, 304. Moyen de clarifier le vin & de changer sa couleur, 305.*

CHAP. XXIX. *Commerce des vins de Chypre & consommation qui s'en fait en Europe, 307. Prix des meilleurs vins, ibid. Expédition pour l'Europe, 308. Etat des frais que coûte le tonneau de 70 cruches, ibid. Précautions pour préserver le vin de la fraude qui pourroit avoir lieu dans le transport, 331. Embarquement, ibid. Envoi dans des bouteilles appellées dame-jeannes, 312. Inconvéniens de ces bouteilles, ibid. Une grande partie des vins de Chypre s'expédie pour Venise, ibid. Art des Vénitiens pour les perfectionner, 313. Il est difficile de distinguer l'âge des vins, ibid. Muscat de Chypre, ibid. Vins ordinaires & leur prix, 314.*

CHAP. XXX. *De la maniere de conserver les vins de Chypre en Europe, 317. Tirage en bouteilles & précaution qu'il faut y ap-*

porter, *ibid.* Saison favorables à ces vins, 319. A quoi l'on reconnoît leur vicillesse, *ibid.*

CHAP. XXXI. De l'ancienne renommée des vins de Chypre, 320. Auteurs qui en parlent, *ibid.* Conquête de l'île par Selim II, pour s'emparer de ses vins, 321. Les plus vieux qu'on y puisse trouver, 323. Coutume d'en enfouir un vaisseau à la naissance de chaque enfant; *ibid.* Propriété des vins de Chyre pour la guérison des maladies, 324. Moyen de transporter en Europe des plants de Chypre, 325.

Fin de la table du premier volume.



627502

